





BIENIUM ELECTORATU
PALATINENSIS
MONARCHIAE

Ch. Wink, del.

Siedler sc. 1779.

<36602425330013

<36602425330013

Bayer. Staatsbibliothek

~~B. L.~~

~~24/12~~

~~B. L. franc, pay. 107.~~

110
Paed. Pr.

903 (1

[Epinay]

~~B. 2.~~

~~2712.~~

~~B. l. franc, pag. 107.~~

Paed. Pr.

903 (1) [Epinay]

1

16.



N. Le Moine sculp.

J. M. Moreau jun. inv.

N. Le Moine sculp.

LES
CONVERSATIONS
D'ÉMILIE.

TOME PREMIER.

R

LES
CONVERSATIONS
D'ÉMILIE.
NOUVELLE ÉDITION.

*Inutilesque falce ramos amputans,
Feliciores inserit.* HORAT.

TOME PREMIER.

R



A PARIS,
Chez HUMBLLOT, Libraire, rue S. Jaques,
près S. Yves.

M. DCC. LXXXI.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.



AVERTISSEMENT

S U R

CETTE SECONDE EDITION.

CES Conversations n'étaient pas destinées à voir le jour. Une mere à qui une santé déplorable n'a laissé d'autre consolation que celle qu'elle trouve dans l'éducation d'une fille chérie, s'était aperçue que cet enfant, dès l'âge le plus tendre, prenait un intérêt particulier à la conversation, & qu'il serait aisé de s'en servir avec avantage, pour lui former l'esprit, & l'acoutumer à la réflexion sans gêne & sans éfort. Elle résolut d'employer ce moyen, & essaya de composer quelques conversations qui intéresserent vivement l'enfant, mais qui manquerent

Tome I,

2

ii *AVERTISSEMENT.*

cependant leur but principal , parce qu'à son âge on ne suppose pas que ce qui n'est point imprimé soit digne d'être lu & conservé.

Cet inconvénient imprévu embarrassâ quelque temps sa mere. Egalement éloignée de la prétention de fixer les regards du public sur ses productions, & dépourvue des talens nécessaires pour se le faire pardonner , elle dut se défier de l'indulgence de quelques amis , qui pensèrent que ces essais pouvaient n'être pas sans utilité pour l'éducation des filles en général. Après bien des incertitudes , elle se déterminâ à envoyer son manuscrit en Allemagne. Un Libraire de Léipsick s'en chargea , même avant de le connaître , & le publia en 1774 avec le plus grand soin , après en avoir fait faire , par un homme de lettres justement

AVERTISSEMENT. *ij*

estimé, (1) une excellente traduction en Allemand, qu'il fit paraître en même temps.

De cette manière les vœux de l'auteur se trouverent remplis au delà de ses espérances: échappée aux inconvéniens de la publicité, elle avait augmenté la bibliothèque de sa fille d'un livre, gage de sa tendresse, dont la jouissance de l'enfant lui fournissait journellement la plus douce récompense. Cependant quelques exemplaires étaient venus en France par la voie de Strasbourg; & le public naturellement disposé à favoriser jusqu'à l'intention d'un projet utile, eut la bonté de confirmer par son suffrage le jugement de l'amitié. Un Libraire de Paris entreprit en conséquence de faire une édition de ces Conver-

(1) M. Zollikofer, Pasteur de la Colonie Française à Léipsick.

iv AVERTISSEMENT.

fations d'après celle de Léipfick (1), & contribua , fans la participation de l'auteur , à les faire connaître davantage.

Le fruit que l'enfant en a tiré & l'indulgence du public ont été seuls capables de soutenir le courage de la mere au milieu des souffrances les plus cruelles , & de la faire persister dans le dessein de donner à ces essais le degré de perfection dont elle les voyait susceptibles ; elle est en droit de dire que la tendresse maternelle

(1) Il a depuis cédé ce qui lui restait d'exemplaires à un autre Libraire de Paris ; & celui-ci , pour s'en défaire avant l'édition qui paraît aujourd'hui , s'est permis d'annoncer ce reste comme une édition nouvelle , & même d'en changer le titre d'une manière assez ridicule. L'auteur était déjà en possession du privilège du Roi , & il lui était aisé d'arrêter le débit de cette prétendue édition nouvelle ; mais elle n'a pas voulu user de rigueur , même envers celui dont les procédés n'étaient pas exacts à son égard.

AVERTISSEMENT. v

est au dessus des terreurs de la mort, puisque l'agonie même, à diverses reprises, n'a pu lui faire abandonner son projet. Mais dans la poursuite, elle a eu lieu de se convaincre à chaque pas, combien il y a loin de ce que la tendresse imagine, à ce que l'expérience apprend. Non-seulement la plus grande partie des Entretiens de cette nouvelle édition n'existait pas dans l'ancienne, mais ceux qu'on a conservés ici, ont été entièrement refondus & dépouillés du ton impératif & didactique que l'autorité & la supériorité d'âge & de raison prenent aisément, sans même s'en apercevoir. C'est que la première édition était l'ouvrage de la prévoyance, & que celle-ci l'est de l'expérience; ou, pour mieux dire, la première était un livre de la mere, & celle-ci est l'ouvrage

a ij

vj AVERTISSEMENT.

de l'enfant. C'est l'enfant qui en a fourni tous les matériaux ; qui , fans le favoir , a appris à la mere le secret d'en tirer parti ; qui lui a enseigné les routes les plus sûres pour ariver à son cœur & à sa raison ; qui enfin , par la docilité & la douceur de son caractère , lui a démontré les avantages d'une noble confiance , d'une ironie innocente & légère , d'une allusion indirecte & enjouée , sur la sécheresse des préceptes & la sévérité des réprimandes : souvent il n'a fallu qu'un soin léger & de la mémoire , pour rédiger ces Conversations d'après celles qui ont eu lieu entre la mere & la fille.

Envisagées sous ce point de vue , elles peuvent indiquer aux perones chargées de l'instruction des enfans , plus d'un sentier ignoré dans cette carriere importante & difficile. Les préceptes géné-

AVERTISSEMENT. vij

raux sont dans la science de l'éducation, comme dans toute autre science, de peu de ressource. Personne ne les conteste, mais pour les répéter continuellement, on n'en est pas plus avancé, ou l'on ne s'en égare pas moins, parce qu'ils sont vagues par leur nature, & n'indiquent aucune route précise; il n'est pas même fort rare de voir marcher dans des routes entièrement opposées ceux qui ont sans cesse les mêmes maximes dans la bouche.

Il est vrai qu'il n'existe pas un seul enfant au monde qui ressemble à Emilie d'esprit & de tête, comme il n'en existe aucun qui lui ressemble de figure; ainsi ces Entretiens ne peuvent, à la rigueur, convenir à aucun autre enfant: mais s'ils ont quelque mérite, s'ils remplissent en quelque sorte le but qu'on s'est proposé,

viiij *AVERTISSEMENT.*

ils doivent mieux que toutes les maximes générales, guider une mere dans cette entreprise douce & pénible, dont sa tendresse lui exagere tour-à-tour & les difficultés & les succès. Il serait sans doute à désirer que toute mere attentive voulût confier au public les fruits de son expérience, sur-tout dans un moment où l'amour maternel semble pénétrer tous les cœurs avec plus d'énergie & de force, & où, dans la plupart des jeunes meres, tous les goûts, tous les intérêts ont cédé la place à cette passion impérieuse & touchante. Ce serait un sûr moyen de jeter des fondemens permanens & solides pour une éducation générale & raisonnée.

L'auteur de ces Conversations aura sur toutes les meres un avantage qu'il sera difficile de lui en-
vies. Réduite par le triste état

AVERTISSEMENT. ix

de sa fanté à cette unique mais puissante ressource, sans en être jamais distraite que par ses maux, elle a pu donner à l'éducation de sa fille une suite que peu de meres pourront concilier avec les devoirs & les circonstances de leur position. Il en est résulté une tendresse & , pour ainsi dire, une intimité entre la mere & l'enfant, qui, au milieu de la petite société de leurs amis, ont concentré entre elles deux le secret de l'éducation, comme un secret d'état l'est entre un roi & ses ministres au milieu des discours de la cour. Cette confiance réciproque est sans doute le principal ressort d'une éducation généreuse & noble, ou, comme disaient les anciens, libérale.

Cette même raison de la fanté de l'auteur a fait traîner pendant dix-huit mois une impression qui

x *AVERTISSEMENT.*

pouvait être l'ouvrage de peu de semaines. Il a fallu toute la patience du Libraire & toute son honnêteté, pour tenir contre ces délais forcés & continuels.

Les mêmes infirmités sont cause que la Conversation portant le titre de la cinquieme, a été imprimée avant la sixieme & la septieme qui devaient la précéder. Il faut la remettre à sa place, & ne la lire qu'après ces deux dernières : quoique chacune de ces Conversations soit un ouvrage isolé qui n'a point de liaison avec les autres, il existe pourtant entre elles une gradation qu'il ne ferait pas bon de déranger.

A Paris, ce premier Février 1781.



LETTRE DE L'AUTEUR A L'ÉDITEUR

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

JE vous envoie, MONSIEUR, mes Conversations. Vous m'aviez désolée, en me disant que vous ne les trouviez pas dans l'état où je les croyais ; vous m'avez rassurée, en m'apprenant que vous n'y aperceviez ni un plan d'éducation, ni même beaucoup de liaison entre les idées. C'est que je n'ai pas eu la prétention de proposer un nouveau plan d'éducation, ni la hardiesse de m'écarter de celui que des parens sages suivent communément dans l'éducation des filles. Je n'ai voulu faire qu'un traité de remplissage, si vous me permettez de parler ainsi, & montrer comment les heures perdues, les momens de délassement peuvent être employés par une mere vigilante, à former l'esprit d'un enfant, & à lui inspirer des sentimens.

xij LETTRE DE L'AUTEUR.

- *vertueux & honêtes. Il ne s'agit donc ici ni de plan ni de système.*

Cependant, sous ce point de vue même, l'éducation doit être divisée, comme dans un système bien conçu & bien lié, en plusieurs époques, & il faudrait faire un travail différent pour chacune. On peut en marquer trois principales. La première finit à l'âge de dix ans; la seconde à quatorze ou quinze ans; la troisième doit durer jusqu'à l'établissement de l'enfant.

Suivant ce plan, je n'aurais encore essayé à travailler que pour la première époque, où il s'agit de présenter à l'esprit des idées simples, de lui enseigner & de l'aider à les développer, & de profiter souvent d'une niaiserie, pour le conduire à des réflexions solides & sensées. Le travail pour les deux autres époques serait infiniment plus sérieux, & je ne sais si j'aurai la force de le tenter, lorsque l'âge de ma fille pourra l'exiger.

Cette confession faite, je vous abandonne, MONSIEUR, ces Conversations. Faites-en l'usage qu'il vous plaira, puisque vous pensez qu'elles pourront être utiles à d'autres enfans. A Paris, ce premier Janvier 1774.

LES



LES
CONVERSATIONS
D'EMILIE.

PREMIERE
CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, j'ai bien étudié mon catéchisme, trouvez-vous bon que je travaille auprès de vous?.... Ah Maman, venez, venez, j'entends le tambour. Ce sont les singes qui passent.

LA MERE.

Mettez-vous à la fenêtre avec votre

Tome I.

A

2 P R E M I E R E

bonne , mon enfant ; quand ils seront passés , vous viendrez travailler.

(*Emilie va à la fenêtre , ensuite elle revient.*)

E M I L I E .

Maman , je les ai vus ; pourquoi n'êtes-vous pas venue les voir ? Est-ce que vous ne les aimez pas ?

L A M E R E .

Pas beaucoup. Tenez , voilà votre ouvrage ; vous broderez jusqu'à cette fleur.

E M I L I E .

Oui , Maman ; mais pourquoi n'aimez-vous pas les singes ? Moi , je les aime bien.

L A M E R E .

Pourquoi les aimez-vous ?

E M I L I E .

C'est qu'ils m'amusent ; ils font drôles , ils font des grimaces !

L A M E R E .

Si vous les voyiez de près , ils ne

CONVERSATION. 3

vous amuseraient pas autant peut-être ; vous les trouveriez d'un naturel méchant, traîtres, malins, voleurs...

E M I L I E.

Bon ! .. C'est dommage Mais, comme je les vois par la fenêtre, ils ne me feront pas de mal. Ils ont une drôle de mine Je voudrais pourtant bien les voir de près.

L A M E R E.

Et qu'est-ce que c'est qu'un singe ? Puisque vous les aimez, vous devez savoir ce que c'est.

E M I L I E.

Oui sûrement ; c'est un animal.

L A M E R E.

Est-il fait comme un chien, comme un chat ?

E M I L I E.

Mais non, Maman ; il est fait comme un singe.

A 2

4 P R E M I E R E

 L A M E R E .

A quel animal trouvez-vous qu'il
ressemble le plus ?

 E M I L I E .

Je ne fais pas , Maman ; voulez-vous
bien me le dire ?

 L A M E R E .

C'est à l'homme ; il en approche par
la figure , les mains , les pieds ,

 E M I L I E .

Est-ce que l'homme est un animal ?

 L A M E R E .

C'est un animal raisonnable .

 E M I L I E .

Pourquoi dites-vous un animal rai-
sonnable , Maman ?

 L A M E R E .

C'est la manière dont on s'exprime
pour distinguer l'homme des bêtes ,
parce que l'homme est la seule créature
qui ait l'usage de la raison & de la
parole .

CONVERSATION. 3

E M I L I E.

Les hommes font donc des animaux ?
Cela est drôle ! Et nous , Maman , sommes-nous aussi des animaux ?

L A M E R E.

Quand je dis *l'homme* , j'entends toutes les créatures humaines ; quand je dis *un homme* , alors je désigne seulement une créature humaine du genre masculin ; & quand je dis *une femme* , je désigne une créature humaine du genre féminin.

E M I L I E.

Ah , Maman , voilà Rosette qui mange ma robe ! ... Mais , Maman , les chiens ne parlent pas ?

L A M E R E.

Non , ils n'ont ni l'usage de la raison , ni celui de la parole ; ils sentent comme nous le plaisir & la douleur ; ils souffrent & se plaignent quand on leur fait mal.

E M I L I E.

Qu'est-ce qu'ils font , les chiens ?

L A M E R E.

Ils gardent leurs maîtres ; & pour les en récompenser , leurs maîtres les nourrissent & ont soin d'eux.

E M I L I E.

Et les hommes , pourquoi font-ils dans le monde ?

L A M E R E.

Pour y vivre en société.

E M I L I E.

Et que font-ils toute la journée ?

L A M E R E.

Ils s'aident mutuellement dans leurs besoins , dans leurs affaires , & même dans leurs plaisirs.

E M I L I E.

Et celui qui n'aiderait pas les autres , que lui en arriverait-il ?

L A M E R E.

Que les autres ne l'aideraient pas ; qu'il ne serait bon à rien ; que bientôt il ne serait ni aimé , ni estimé , ni recherché ; que bientôt il manqueroit de tout , & qu'il finirait par mourir d'ennui , de besoin & de chagrin.

E M I L I E.

Il faut donc être utile aux autres pour être heureux ?

L A M E R E.

C'est un des moyens les plus sûrs pour arriver au bonheur ?

E M I L I E.

Qu'est-ce que c'est que le bonheur ?

L A M E R E.

C'est ce que vous éprouvez , mon enfant , quand vous êtes contente de vous , & que vous avez satisfait à ce que nous exigeons de vous.

E M I L I E.

J'entends ; quand j'ai été bien do-

cile, & que j'ai bien fait mes devoirs : mais quand je serai grande, je n'aurai plus de devoirs à faire, je n'aurai donc plus d'occasion d'être heureuse ?

L A M E R E.

Chaque âge a ses devoirs, ses occupations, ses plaisirs.

E M I L I E.

Maman, voyez mon ouvrage ; il n'est pas mal.

L A M E R E.

Est-il fini ? Je vous ai dit de ne point quitter votre place que votre tâche ne fût faite.

E M I L I E.

Mais pourquoi cela, Maman ?

L A M E R E.

Parce qu'il faut s'accoutumer à faire de suite ce que l'on fait, & à ne point passer sans raison d'une occupation à une autre.

CONVERSATION. 9

E M I L I E.

Mais, Maman, c'est que

L A M E R E.

Quand je vous ai dit ce que vous devez faire, je crois qu'il faut vous y foudmettre fans replique.

E M I L I E.

Maman, je vais obéir; mais permettez-moi de vous demander pourquoi vous voulez bien dans de certains momens que je vous fasse des questions, & que je dise tout ce qui me passe par la tête, & que vous ne voulez pas le souffrir dans d'autres?

L A M E R E.

Quand nous causons ensemble, soit pour votre instruction, soit pour votre amusement, vous pouvez avec liberté & avec confiance me communiquer toutes vos idées; alors je vous réponds, & vos questions ne sont point déplacées. Mais lorsque je vous pres-

A 5

cris votre conduite, le plus court est d'obéir sans réplique.

E M I L I E.

Pourquoi cela, Maman ?

L A M E R E.

Par respect & par confiance. M'avez-vous jamais vu exiger rien de vous qui ne fût pour votre bien ?

E M I L I E.

Non, Maman.

L A M E R E.

Je me suis toujours assujettie, autant que votre âge le permet, à vous expliquer le motif des ordres que je vous donne ; vous le savez : d'où viendrait donc votre répugnance à m'obéir ?

E M I L I E.

Cela est vrai, Maman, & je vous assure qu'à l'avenir je vous obéirai sans répliquer. Mais aussi quand nous causerons, vous me permettrez de vous dire tout ce que je voudrai.

CONVERSATION. II.

LA MÈRE.

Oui, certainement.

EMILIE.

Caufons-nous à présent, Maman ?

LA MÈRE.

Mais il me semble qu'oui ; qu'en pensez-vous ?

EMILIE.

Oh, je m'en vais donc vous dire bien des choses Maman, mais pourquoi suis-je au monde ?

LA MÈRE.

Voyez, dites-moi cela vous-même.

EMILIE.

Je n'en fais rien.

LA MÈRE.

Et qu'est-ce que vous faites toute la journée ?

EMILIE.

Mais je me promène, j'étudie ; je faute, je bois, je mange, je ris, je caufe avec vous quand je suis bien sage.

L A M E R E.

Eh bien , jusqu'à présent , voilà pourquoi vous êtes au monde. C'est pour boire , manger , dormir , rire , sauter , grandir , vous fortifier , vous instruire : voilà ce que vous avez à y faire ; & à mesure que vous grandirez , vos occupations & vos obligations changeront. Au lieu d'être au monde pour sauter , danser & être à charge aux autres , vous y ferez pour travailler , pour être utile , pour remplir d'autres devoirs & jouir d'autres amusemens.

E M I L I E.

Etre à charge aux autres ? Est-ce que je suis à charge ?

L A M E R E.

Sans doute , puisque vous êtes un enfant.

E M I L I E.

Mais un enfant , c'est une personne,

L A M E R E.

Un enfant, c'est un enfant qui deviendra, avec le temps, une personne raisonnable.

E M I L I E.

Mais qu'est-ce que je suis donc à présent que je suis un enfant ?

L A M E R E.

Comment, vous avez cinq ans, & vous n'avez pas encore réfléchi à ce que vous êtes ? Tâchez de trouver cela toute seule.

E M I L I E.

Maman, je ne trouve rien.

L A M E R E.

Moi, je trouve qu'un enfant est une créature faible, dans la dépendance de tout le monde ; qu'un enfant est innocent, ignorant, étourdi, importun, indiscret

E M I L I E.

Quoi, j'ai tous ces défauts ?

L A M E R E.

Ce sont ceux de votre âge. Vous voyez qu'un enfant ne doit les soins qu'il éprouve, qu'à la tendresse de ses parens, & qu'il ne peut être qu'à charge & insupportable aux autres.

E M I L I E.

Il me semble que je ne suis pas si faible.

L A M E R E.

Un coup de poing peut vous renverser, peut vous tuer, vous anéantir.

E M I L I E.

Mais est-ce qu'un enfant ne peut pas se défendre comme un autre ?

L A M E R E.

Son ignorance & son étourderie ne lui permettent ni de prévoir, ni d'éviter le danger, & sa faiblesse l'empêche de s'en garantir. Il a besoin d'avoir sans cesse auprès de lui quelqu'un qui le garde, qui le protège ;

CONVERSATION. 13

personne n'a même intérêt à se donner ce soin qui est très-pénible , parce que l'enfant n'a rien en lui qui en dédommage ; & ce n'est que par sa douceur , par sa docilité , par ses égards pour ceux qui lui rendent des services , qu'il peut se flatter de les voir continuer : car s'il a de l'humeur , s'il répond avec dureté , si ce n'est pas son cœur qui lui fait sentir l'obligation qu'il a à tous ceux qui font quelque attention à lui , il affaiblira bientôt la compassion naturelle qu'il inspire ; il sera abandonné de tout le monde , & dans cette position il sera bien à plaindre.

É M I L I E.

Mais , Maman , ma bonne n'est-elle pas obligée d'avoir soin de moi ?

L A M E R E.

Votre bonne a soin de vous , parce que je l'en ai chargée ; mais je ne peux pas l'obliger à vous aimer , si vous ne

vous rendez point aimable ; & si vous aviez de l'humeur, de la dureté, de l'ingratitude pour elle , je serais trop juste pour exiger qu'elle vous rendît des soins que vous reconnoîtrez si mal ; je lui défendrais même d'approcher de vous.

E M I L I E.

Alors je m'habillerais toute seule.

L A M E R E.

Croyez-vous le pouvoir ?

E M I L I E.

Oui , Maman.

L A M E R E.

Voyons , défaites votre foureau , votre collier.

E M I L I E.

Voilà mon collier défait.

L A M E R E.

Votre foureau à présent.

E M I L I E.

Ah , je l'ôterai bien toute seule . . .

Maman , voulez-vous bien défaire les agrafes ?

L A M E R E .

Non , vous devez tout faire seule , puisque vous supposez que vous n'avez personne pour vous aider.

E M I L I E .

Mais je ferais bien le reste.

L A M E R E .

Il vous faut donc quelqu'un pour défaire vos agrafes ? Remettez votre collier.

E M I L I E .

Maman , je ne peux pas.

L A M E R E .

Il vous faut donc quelqu'un pour renouer votre collier. Jugez par cet essai combien , même dans les plus petites choses , vous avez besoin de votre bonne ; combien vous devez craindre de la rebuter , & qu'elle ne vous laisse : car si elle vous quittait

par votre faute, il n'existerait aucun motif pour la remplacer.

E M I L I E.

Mais vraiment, Maman, je ferais bien à plaindre ; je n'avais jamais pensé à cela : je ne pourrais ni me lever, ni me coucher, ni rien faire toute seule.

L A M E R E.

Vous voyez donc bien que quand on est dans le cas d'avoir besoin de tout le monde, il faut être douce, polie, reconnaissante, corriger son humeur, profiter des leçons & des avis qu'on reçoit, & sentir que quand on vous corrige, c'est une preuve d'intérêt & d'amitié qu'on vous donne, & un moyen qu'on vous procure pour vous faire aimer.

E M I L I E.

Je n'avais jamais pensé à tout cela ;

mais aussi je ne suis pas bien méchante , je crois.

L A M E R E .

En revanche , à votre âge on est étourdie , & l'on ne réfléchit sur rien.

E M I L I E .

Mais à présent je réfléchirai & je prendrai garde à moi , & j'aimerai bien plus ma bonne , puisqu'elle a eu tant de peine avec moi. Mais , Maman , il y a bien des choses que je ne fais pas , n'est-il pas vrai ?

L A M E R E .

Non-seulement il y a bien des choses que vous ne savez pas , mais vous voyez bien que vous ne savez rien , puisque vous ne savez ni ce que vous êtes , ni ce que vous êtes venue faire en ce monde.

E M I L I E .

Oh , je le fais à présent , & je ne l'oublierai plus.

L A M E R E.

Vous apprenez bien vite des choses bien longues.

E M I L I E.

Voilà ma tâche finie. Maman, voulez-vous voir mon ouvrage ?

L A M E R E.

Voyons Il est bien. Vous pouvez jouer, si vous êtes lasse de causer.

E M I L I E.

Maman, puisque vous êtes contente, je vous demande en grace de me faire un grand plaisir.

L A M E R E.

Quoi ?

E M I L I E.

Contez-moi l'histoire de cette dame dont vous parliez hier au soir avec mon papa.

L A M E R E.

Volontiers, si vous voulez m'écouter. Cette dame était veuve d'un homme

CONVERSATION. 21

de condition. A sa mort elle était restée sans bien avec une fille & un garçon

E M I L I E.

Comment s'appellait-elle ?

L A M E R E.

Vous ne la connaissez pas.

E M I L I E.

Mais sa fille ?

L A M E R E.

Elle s'appellait Julie. Elle lui dit un jour : *Mon enfant, je ne suis point riche, je viens de m'épuiser pour faire entrer votre frere au service. Jusqu'à présent il s'est distingué des jeunes gens de son âge par sa sagesse & son émulation ; il fera son chemin, je l'espere, & il pourra un jour vous être utile. Mais pour vous, vous n'avez rien, je ne suis point en état de vous donner des maîtres, ni de vous procurer des talens agréables. Ce n'est donc que de vos vertus, de votre*

émulation à acquérir les qualités qui vous manquent , que vous pouvez attendre votre bonheur. Je vous aiderai des lumières que l'expérience & la connaissance du monde m'ont données. Si vous ne vous faites pas estimer & chérir ; si vous n'intéressez pas par vos qualités personnelles , vous ne trouverez point d'établissement ; vous ne vous marierez pas.

E M I L I E.

Pourquoi, Maman, cette dame lui disait-elle cela ?

L A M È R E.

Parce qu'elle n'étoit pas riche, & que quand on n'a rien, il faut être meilleure qu'une autre, pour être recherchée ; car si vous êtes pauvre & méchante, on a une raison de plus de vous laisser-là.

E M I L I E.

Je ne voudrais pas d'un mari qui fût pauvre & méchant.

L A M E R E.

Vous devez donc trouver tout simple, qu'on ne veuille pas d'une femme pauvre & méchante.

E M I L I E.

Cela est vrai. Eh bien, Maman ?

L A M E R E.

Eh bien, Julie était malheureusement d'un mauvais caractère, boudeuse, paresseuse, fujette à l'humeur, s'en prenant toujours aux autres de ses torts; ingrate envers sa mere, qui la voyant incorrigible, fut obligée de la mettre dans un couvent. L'exemple de son frere n'avait pu la changer. Il avait, avec le plus grand respect, une entière confiance en sa mere; il ne l'approchait jamais sans lui en donner des marques; sa plus grande peur était de lui déplaire. Pour Julie, elle manqua un mariage considérable, parce que les informations qu'on fit

à son sujet au couvent, lui furent si défavorables, qu'on n'en voulut point, malgré sa jolie figure qui avait d'abord séduit.

E M I L I E.

Et qu'est-elle devenue ?

L A M E R E.

Elle est restée au couvent, & y fera toute sa vie.

E M I L I E.

Mais elle se corrigera peut-être ?

L A M E R E.

A un certain âge, ma fille, on ne se corrige plus. Quand on n'a pas fait ses efforts dès l'enfance, cela devient presque impossible; & une mauvaise impression une fois donnée, on se corrigerait ensuite, que les autres n'en feraient rien.

E M I L I E.

Pourquoi donc cela ?

LA

LA MERE.

Pourquoi ne vous ai-je jamais pu persuader de voir M. de Verville sans frayeur ?

EMILIE.

C'est qu'il m'a fait peur une fois, en me faisant des grimaces.

LA MERE.

Et parce qu'il vous a fait une fois des grimaces, vous croyez qu'il passe sa vie à faire peur aux petits enfans. Vous trouvez plus court de vous en tenir à votre premiere impression, que d'examiner si cet homme n'a pas changé de mines depuis que vous ne l'avez vu. Ne foyez donc pas étonnée que les autres s'en tiennent, comme vous, aux premieres impressions sur tout ce qu'ils n'ont pas d'intérêt d'approfondir.

EMILIE.

Mais Mademoiselle Julie était donc bien jolie ?

Tome I.

B

L A M E R E .

Fort jolie ; mais elle n'était pas aimable.

E M I L I E .

Il vaut donc mieux être aimable que jolie ? .. Cependant . . . Maman , suis-je jolie ?

L A M E R E .

Jusqu'à présent vous ne l'êtes pas.

E M I L I E .

Mais pourquoi donc tout le monde dit-il que je suis charmante ?

L A M E R E .

Je vous dirai cela demain. Allez jouer , en attendant la promenade , & amusez-vous bien ; puisque vous avez bien travaillé.



DEUXIEME
CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, comment s'appelle....
Ce n'est pas cela que je voulais dire....
Maman, vous m'avez promis de me
dire une chose, voulez-vous bien me
la dire ?

LA MERE.

Qu'est-ce que c'est, mon enfant ?

EMILIE.

Mais pourquoi, si je ne suis pas
jolie, me dit-on toujours que je suis
charmante ?

LA MERE.

On peut être charmante sans être
précisément jolie, & l'on peut être
très-jolie sans être charmante : car....

B 2

E M I L I E.

Ah, je fais, je fais, Maman; pour être charmante, il faut être sage, modeste, ne parler qu'à propos, n'être pas importune; n'est-ce pas, Maman? Vous m'avez dit cela.

L A M E R E.

Cela est vrai. Dites-moi si vous êtes jolie ou charmante.

E M I L I E.

Mais.... Je crois qu'oui.

L A M E R E.

Lequel des deux?

E M I L I E.

Jolie, Maman.

L A M E R E.

Qu'est-ce que c'est que d'être jolie?

E M I L I E.

J'entends quelque chose, mais je ne fais comment dire.

L A M E R E.

C'est d'être fort blanche, c'est

d'avoir de beaux yeux , un nez bien fait , une jolie bouche , ni trop petite , ni trop grande ; enfin des traits bien proportionnés ; les cheveux bien plantés , l'ensemble de toute la figure agréable ; ne point faire de grimaces , n'avoir rien d'affecté ; l'air ni boudeur , ni ricanant , mais prévenant & modeste.

E M I L I E .

Comme ma cousine.

L A M E R E .

Oui. Et vous , avez-vous tout cela ?

E M I L I E .

Mais , non pas tout.

L A M E R E .

Vous n'êtes donc pas jolie.

E M I L I E .

Mais pourquoi presque tous ceux qui viennent ici le disent-ils ?

L A M E R E .

N'avez-vous jamais entendu dire

B 3

d'autres enfans comme vous , qu'ils étaient charmans, aimables, quoiqu'ils ne le fussent pas ?

E M I L I E.

Je ne fais , je n'y ai pas pris garde.

L A M E R E.

Mais ne vous a-t-on jamais louée , quoique vous ne le méritassiez pas ? Pensez-y bien.

E M I L I E.

Je cherche. Je crois que cela pourrait bien être ; mais dans le moment où l'on me donnait des louanges , je croyais les mériter , ou je crois plutôt que j'avais bien peur que vous ne disiez le contraire , Maman Ah , tenez , je croyais aussi une fois qu'on se moquait de moi.

L A M E R E.

Ce n'était rien de tout cela. C'est une politesse fautive & déplacée qui fait

CONVERSATION. 37

qu'on se croit obligé, lorsqu'on va dans une maison, de louer tout ce qui s'y trouve, depuis la maîtresse jusqu'au petit chien. Vous avez vu des gens à qui ma chienne allait mordre les jambes, dire également qu'elle était charmante. Croyez-vous que ce compliment fût bien sincère, & que Rosette le méritât ?

E M I L I E.

Oh, pour cela non.

L A M E R E.

Eh bien, ceux qui vous disent que vous êtes jolie, que vous êtes charmante, ne le pensent pas plus de vous que de Rosette, ou ne savent pas plus si vous le méritez mieux qu'elle, ou du moins ne se soucient pas de le savoir.

E M I L I E.

Mais c'est bête de parler pour ne pas dire vrai.

B 4

Vous avez raison , il vaudrait bien mieux se taire. Aussi toutes les jeunes personnes qui pensent bien , ne font aucun cas de ces sortes de complimens , & souvent même s'en trouvent offensées. Il est bien sot où bien léger de tenir ces propos ; mais il serait bien plus sot encore de les croire & de s'en glorifier.

E M I L I E.

Ah , Maman , je n'y ferai plus attrapée Mais , quand je suis bien sage , il est pourtant vrai alors que je suis charmante ; car ma bonne me l'a dit , Maman , & vous aussi quelquefois.

L A M E R E.

Quand vous êtes raisonnable , nous vous disons que si vous étiez toujours ainsi , vous seriez charmante , parce qu'alors vous l'êtes en effet ; mais vous

ne savez point encore qu'on n'est point charmante avec une conduite inégale, & que si vous voulez mériter cette réputation avec le temps, il faut être tous les jours un peu plus raisonnable.

E M I L I E.

Maman, je le serai toujours; à commencer d'aujourd'hui, je vais être parfaite.

L A M E R E.

Qu'entendez-vous par-là?

E M I L I E.

J'entends faire toujours bien.

L A M E R E.

Vous croyez donc cela bien aisé?

E M I L I E.

Oui, Maman, il n'y a qu'à vouloir.

L A M E R E.

Et comment vous y prendrez-vous?

E M I L I E.

En faisant toujours ce que ma bonne

B 5

& vous me direz, & ne faisant pas autre chose.

L A M E R E.

Commencez donc par vous bien tenir.

E M I L I E.

Oui, Maman. Est-ce comme cela ?

L A M E R E.

Oui, & tournez vos pieds. Voilà qui est bien. Avez-vous écrit cette après-dînée pendant que j'ai eu du monde ?

E M I L I E.

Oui, Maman; mais je n'ose vous montrer mon écriture, car elle est si mal!... si griffonnée!...

L A M E R E.

Ah, vous n'aviez pas encore pris la résolution d'être parfaite... Tenez, voilà déjà vos pieds dérangés, & votre tête...

E M I L I E.

Les voilà remis. Maman. Voulez-

vous me permettre de recommencer ma page ? Je suis sûre que je la ferai très-bien.

L A M E R E.

Volontiers. Mettez-vous près de cette table Etes-vous bien ?

E M I L I E.

Oui, Maman.

L A M E R E.

Vous tenez mal votre plume votre tête est de travers votre écriture n'est pas plus droite vous vous impatientez. Prenez garde, l'impatience ne va pas avec la perfection J'en suis fâchée, mais cette page n'est pas meilleure que l'autre.

E M I L I E.

Mais comment faut-il donc faire ? Je vais recommencer.

L A M E R E.

Non, vous avez assez travaillé aujourd-

d'hui. Il faut mettre le temps à tout. Il faut vous appliquer à faire tous les jours un peu moins mal ; mais on ne peut pas apprendre à écrire dans un jour, ni même se corriger en si peu de temps. Vous avez déjà oublié ce que nous avons dit hier sur votre âge & sur ce que vous aviez à faire dans ce monde.

E M I L I E.

Ah , pardonnez-moi , je m'en souviens bien . . . J'y suis pour m'instruire , sauter , danser . . .

L A M E R E.

Oui , & pour croître , grandir , former votre corps , votre cœur , votre esprit. Dites-moi , Emilie , dépend-il de vous de devenir grande comme moi , là tout-à-l'heure , d'ici à demain , par exemple ?

E M I L I E.

Non sûrement , Maman.

L A M È R E.

Eh bien, vous n'êtes pas plus la maîtresse de bien écrire & de vous rendre raisonnable en un jour, que de devenir tout d'un coup aussi grande que moi.

E M I L I E.

Il faut donc que j'attende que je sois grande pour être raisonnable ?

L A M È R E.

Plus vous ferez d'efforts pour le devenir & plutôt vous y parviendrez; mais la raison de votre âge est la seule à laquelle vous puissiez prétendre.

E M I L I E.

Quelle est donc la raison de mon âge ?

L A M È R E.

A présent c'est de sentir ce que vous êtes, & de reconnaître que vous ne pouvez rien qu'aidée des autres,

E M I L I E.

C'est d'être soumise & reconnaissante, n'est-ce pas ?

L A M È R E.

Oui, c'est de vous appliquer à comprendre les choses qu'on vous enseigne, qui sont proportionnées à votre âge & à l'ouverture de votre esprit.

E M I L I E.

Après, Maman, qu'est-ce que je ferai ?

L A M È R E.

Après ? Peu-à-peu vous grandirez, votre esprit se développera, vos connaissances augmenteront, & vous deviendrez avec le temps une personne raisonnable.

E M I L I E.

Oui, parce que j'aurai travaillé à corriger mes défauts.

L A M È R E.

Et à acquérir une force sur vous-

même , qui est ce qu'on appelle *vertu* ,
& sans laquelle on ne peut se promettre
ni bonheur , ni estime , ni succès ;
mais vous ne serez pas parfaite.

E M I L I E .

Comment ? Et quand donc le
ferai-je ?

L A M E R E .

C'est un avantage qui n'est point
donné à l'homme. De même que vous
avez vos défauts , notre âge a les siens ,
& nous travaillons tout comme vous ,
à nous corriger pour notre propre
satisfaction , & pour conserver l'estime
des autres.

E M I L I E .

Qu'est-ce que c'est que l'estime des
autres ?

L A M E R E .

C'est l'approbation que les autres
donnent à notre conduite , & que les
personnes que nous connaissons le
moins , ou celles mêmes qui auraient

des raisons de ne pas nous aimer , ne peuvent nous refuser.

E M I L I E.

Je n'entends pas cela , Maman. Comment peut-on approuver , quand on ne connaît pas les gens ?

L A M E R E.

Dites-moi ce que vous pensez de ces deux enfans dont je vous ai conté l'histoire hier ; de Julié par exemple.

E M I L I E.

Ah , je crois , que c'est un méchant enfant.

L A M E R E.

Et de son frere , quelle opinion en avez-vous ?

E M I L I E.

Je pense qu'il est bien aimable , bien vertueux , bien sage.

L A M E R E.

Eh bien , cette bonne opinion que vous avez de lui sur ce que vous avez appris de sa bonne conduite , c'est de

l'estime : & cependant vous ne le connaissez pas.

E M I L I E .

Eh bien , je le connais à présent.

L A M E R E .

Vous ne le connaissez que de réputation ; mais cela ne s'appelle pas connaître , puisque vous ne l'avez jamais vu.

E M I L I E .

Maman , aurez-vous la bonté de me conter encore une histoire aujourd'hui ?

L A M E R E .

Non , mon enfant ; il est tard , nous allons nous promener ; & s'il ne nous vient personne , nous continuerons de causer tout en marchant. Sonnez pour qu'on nous apporte nos mantelets.



TROISIEME
CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, j'ai attrapé une mouche Ah, qu'elle est brillante!

LA MERE.

Oui, elle est belle.

EMILIE.

Je m'en vais lui ôter les ailes pour qu'elle ne s'en aille pas, & je la nourrirai.

LA MERE.

Doucement, ma chere amie. Vous a-t-elle mordue? Vous a-t-elle blessée?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Et pourquoi donc lui faire du mal ?

EMILIE.

Mais cela ne lui en fait pas.

LA MERE.

Cela lui en fait autant que si l'on vous coupait un pied ou une main. Parce que vous ne l'entendez pas crier, vous supposez qu'elle ne souffre pas ; vous vous trompez. C'est une créature sensible tout comme vous : elle souffre donc tout comme vous , & il ne vous est pas permis de lui faire du mal.

EMILIE.

Mais si elle m'avait mordue ?

LA MERE.

Il est permis de se défendre ; & si elle vous eût blessée , peut-être auriez-vous pu la tuer. Mais elle ne vous a rien fait.

EMILIE.

Je ne voulais pas la tuer , Maman ;
je voulais la nourrir , & prendre soin
d'elle.

LA MERE.

C'est à-peu-près comme si le pre-
mier passant voulait s'emparer de vous
pour vous élever & vous nourrir. S'il
commençait par vous couper le pied ,
de peur que vous ne vous en lassiez
sans sa permission , comment trouve-
riez-vous cela ?

EMILIE.

Je n'y consentirais pas.

LA MERE.

Mais, si vous n'étiez pas la plus forte ,
il faudrait bien vous y soumettre. Eh
bien, voilà comme vous avez fait avec
cette mouche ; vous avez été la plus
forte , vous l'avez prise ; sans moi ,
vous alliez lui couper les ailes , &

vous auriez été toute étonnée demain de la trouver morte.

E M I L I E.

J'en aurais été bien fâchée.

L A M E R E.

Votre peine ne lui rendrait pas la vie. Voyez comme elle souffre.

E M I L I E.

Mais c'est vrai, elle souffre.

L A M E R E.

La pauvre bête ! Pensez au chagrin que vous auriez, si l'on vous tenait comme cela suspendue par un bras.

E M I L I E.

Cela me ferait mal.

L A M E R E.

Pouvez-vous n'être pas sensible au plaisir de lui rendre la liberté ? Laissez-la vite aller retrouver ses camarades : jouissez de ce plaisir.

E M I L I E.

Je le veux bien ; mais

LA MERE.

Souvenez-vous toujours , Emilie , qu'on ne doit se prévaloir de sa force que pour secourir les plus faibles , & non pour les opprimer. Voilà comme on se fait aimer , & comme on se procure du bonheur à tous les instans ; c'est en faisant toujours du bien , & jamais du mal volontairement.

EMILIE.

Mais moi , je ne veux faire du mal à personne , je m'en vais la laisser envoler Ah , voyez , Maman , comme elle est bien aise !

LA MERE.

Et vous , vous avez le plaisir d'avoir fait un petit bien. N'en êtes-vous pas plus contente que si cette pauvre bête fût morte par votre faute ?

EMILIE.

Oui , Maman ; j'en aurais été bien fâchée.

L A M E R E.

Voyez ce que vous deviendriez, si tous ceux qui sont plus forts que vous, vous faisaient un petit mal ? Je suis plus forte que vous ; votre bonne est plus forte que vous

E M I L I E.

Mais vraiment oui, tout le monde est plus fort que moi.

L A M E R E.

Eh bien, si nous n'aimions pas tous à faire du bien, & si au lieu de trouver du plaisir à vous garantir du mal & à protéger votre faiblesse, nous nous divertissions à vous pincer, à vous tirer les oreilles, à vous arracher les cheveux, que deviendriez-vous ?

E M I L I E.

Ah, Maman, que je ferais malheureuse !

L A M E R E.

Voyez donc combien il est impor-

tant de s'accoutumer de bonne heure au plaisir de faire du bien. Car à votre tour vous ferez la plus forte ; & si votre cœur ne répugne pas à faire du mal, vous le ferez, & tout le monde vous haïra. Jusqu'à présent vous n'avez guere de supériorité que sur les mouches, servez-vous-en pour leur faire du bien.

EMILIE.

Je n'oublierai pas cela, Maman ; je ne savais pas qu'une mouche souffrît comme nous. Mais est-ce qu'il y a autant de mal à faire souffrir une mouche qu'une personne ?

LA MERE.

Non ; mais il faut s'accoutumer à respecter la sensibilité jusques dans les moindres productions de la nature. Une mouche, un hâneton, un chien, un arbre, tout cela est son ouvrage.

EMILIE.

E M I L I E.

Moi aussi je suis son ouvrage . . .

L A M E R E.

Si vous arrachez une aile ou une patte à cette mouche, il n'est pas en votre pouvoir de réparer le mal que vous lui avez fait. Si vous arrachez l'écorce de cet arbre, il n'est pas en votre pouvoir de l'empêcher de périr ; c'est comme si l'on vous arrachait la peau.

E M I L I E.

Cela leur fait donc bien du mal ?

L A M E R E.

Vous le voyez. Vous ne devez donc pas leur nuire sans nécessité & sans raison ; vous ne pouvez même y trouver aucun plaisir. C'est l'ignorance, c'est l'étourderie de votre âge qui fait commettre aux enfans tant de mal sans le savoir. Mais à présent que je vous ai appris à réfléchir, vous n'aurez plus

de pareils torts, sans quoi vous donneriez une bien mauvaise idée de votre cœur.

E M I L I E.

Oui, on dirait que je suis cruelle, que je suis méchante; n'est-ce pas, Maman?

L A M E R E.

On serait fondé à prendre de vous l'opinion que l'on conçoit de Domitien.

E M I L I E.

Qu'est-ce que c'est que Domitien?

L A M E R E.

C'étoit un Empereur romain, qui dans son enfance n'avait d'autre plaisir que de tuer des mouches & de faire du mal à tous les animaux; on n'avait jamais pu l'en corriger.

E M I L I E.

J'aurais bien mauvaise opinion d'un enfant qui ne veut pas se corriger.

L A M E R E.

Avec raison. Aussi Domitien devint toujours plus méchant ; & lorsqu'il fut Empereur , il n'employa son pouvoir qu'à tourmenter les hommes , & à leur faire autant de mal qu'il en avait fait aux mouches dans son enfance. Il commit des crimes affreux. Il fut cruel & atroce. Il finit par être assassiné , & son nom est encore aujourd'hui en exécration.

E M I L I E.

Je le crois, il le mérite bien. Maman, je voudrais bien lire son histoire.

L A M E R E.

Vous la trouverez dans l'histoire romaine. Nous la lirons ensemble , & nous lirons ensuite celle de Titus , qui a été le modèle des hommes par sa vertu & sa bonté. Quand il avait passé un jour sans faire du bien , il disait : *Mes amis , j'ai perdu ma journée!*

E M I L I E.

On devait bien l'aimer. Etait-ce aussi un Empereur romain ?

L A M E R E.

Oui, il avait régné avant Domitien. Vous me direz ce que vous pensez de l'un & de l'autre.

E M I L I E.

Oh, cela n'est pas difficile; je crois que j'aimerai mieux Titus.... Ah, Maman, il pleut, vîte, vîte, allons-nous-en.

L A M E R E.

Et pourquoi ? Il fait très-chaud; il ne tombe que quelques gouttes, la pluie ne durera pas, nous pouvons rester; nos habits sont de toile & ne se gâteront pas.

E M I L I E.

Mais la pluie me tombe sur le nez, je n'aime pas cela.

L A M E R E.

Comme cela ne peut vous faire de

CONVERSATION. 53

mal, je vous conseille de vous faire à cette petite contrariété. Voulez-vous passer pour une mijaurée ?

EMILIE.

Mais non, Maman, puisque vous y restez, j'y peux bien rester aussi... Maman, puis-je faire du bien à quelque chose, moi ?

LA MERE.

Sûrement.

EMILIE.

Et à quoi ? Comment ? Voulez-vous bien me l'apprendre ?

LA MERE.

Premièrement vous pouvez faire du bien à votre bonne par votre sagesse, votre docilité, votre douceur.

EMILIE.

Ah, c'est bon !

LA MERE.

Quand vous n'êtes pas raisonnable, quand vous avez de l'humeur dans

C 3

mon absence , vous l'affligez , vous l'obligez à parler sans cesse , cela la fatigue & lui fait mal ; & c'est une bien mauvaise récompense que vous lui donnez des soins qu'elle prend de vous. D'ailleurs , comme nous avons le cœur bon & compatissant , c'est un spectacle fâcheux & qui nous afflige , de voir une petite fille qui se tourmente , & qu'on est obligé de tracasser , pendant qu'on désireroit pouvoir lui rendre la vie douce & heureuse.

E M I L I E.

Mais, si ma bonne voulait me laisser faire tout à ma fantaisie , elle ne se tourmenterait pas. Qu'est-ce qui en arriverait ?

L A M È R E.

Il en arriverait qu'elle manqueroit à son devoir , qu'elle perdrait ma confiance ; & qu'elle seroit mécontente d'elle-même , parce qu'elle auroit à se.

reprocher tout le mal qui vous arriverait.

EMILIE.

Est-ce qu'il m'arriverait du mal ?

LA MERE.

Pouvez-vous en douter ? Toutes les fois que vous vous promenez dans le jardin, par exemple, si on vous laissait faire, vous mangeriez tout le fruit mûr ou verd que vous trouveriez à votre portée, & vous vous rendriez malade, peut-être même à en mourir.

EMILIE.

Oh oui, je crois cela, je fais bien que si l'on ne m'empêchait pas de manger du fruit entre mes repas, je n'y manquerais pas.

LA MERE.

Vous le savez parce qu'on vous en a avertie; & comme cela ne vous a pas suffi, on vous en a empêchée. Je vous ai donné une gouvernante pour sup-

pléer à la raison & à l'expérience qui vous manquent.

E M I L I E.

Vous êtes bien bonne , Maman. Tenez , vous aviez raison ; voilà déjà la pluie passée Mais tout ce qu'on m'apprend , Maman , c'est pourtant parce que vous le voulez ; & si vous me laissiez faire quand je ne veux pas étudier , alors je ne ferais pas tourmentée ?

L A M E R E.

Non ; mais je le ferais moi , parce que j'aurais manqué à mon devoir , & je serais malheureuse.

E M I L I E.

Est-ce que vous avez aussi des devoirs , Maman ?

L A M E R E.

Sans doute. Il est de mon devoir de veiller sur vous ; de vous corriger de vos défauts ; de vous en montrer les

inconvéniens ; de vous avertir & réprimander quand vous faites mal , sans quoi lorsque vous ferez grande , vous auriez à me dire : *Maman , j'ai des défauts qui rendent les autres & moi-même très-malheureux. Il est trop tard à présent pour me corriger , vous m'avez gâtée en me laissant faire à ma fantaisie ; c'est votre faute si je suis si méchante ; votre complaisance m'est bien nuisible ; & je finirais ma vie avec le regret d'avoir fait un mal que je ne pourrais plus réparer. Ainsi , voilà encore un bien qu'il est en votre pouvoir de faire , c'est de profiter de mes avis , pour me préparer une vieillesse paisible & heureuse. J'emporterai au tombeau la satisfaction de n'avoir pas donné des soins à une ingrate , & je me glorifierai de toutes les vertus que vous vous efforcerez d'acquérir.*

E M I L I E.

Ah, Maman, que je vous embras-

se!.... Comme je veux être sage !
comme je veux vous aimer ! Maman ,
dites-moi , dites-moi , je vous prie ,
toutes les façons dont je puis faire du
bien.

L A M È R E .

Oh , il y en a tant. Par exemple ,
vous pouvez secourir les pauvres.

E M I L I E .

Comment ? Je n'ai pas d'argent.

L A M È R E .

Je ne vous en refuse pas pour cet
usage. Mais il y a plus d'une manière
de les secourir.

E M I L I E .

Ah , oui , en se montrant sensible à
leurs peines , en les consolant quand
ils souffrent.

L A M È R E .

En leur parlant honnêtement , lors-
qu'on est forcé de refuser l'aumône
qu'ils demandent , en leur montrant
du regret de ne pouvoir les satisfaire.

EMILIE.

Mais cela ne leur donne rien.

LA MERE.

Il est vrai ; mais si vous ajoutez un refus dur & brusque à leur malheur , vous l'augmentez. Il est déjà assez humiliant pour eux de tendre la main pour demander , sans augmenter leur honte par votre dureté ! Il n'y a que ceux qui demandent sans besoin , sans nécessité , qui ne méritent point de ménagement.

EMILIE.

Pourquoi , Maman ?

LA MERE.

Parce que c'est la paresse ou la bassesse de leur ame qui les y engage , & alors on ne doit ni leur donner , ni avoir des égards pour eux , parce qu'il ne faut pas encourager le vice.

EMILIE.

Ceux qui ne sont pas des pauvres ,

& qui demandent autre chose que de l'argent, ont-ils tort ? Moi, par exemple, Maman, est-ce que je fais mal de vous demander quelque chose ?

L A M E R E.

Non, on peut demander à son pere & à sa mere tout ce dont on a besoin, on le doit même; mais on ne doit d'ailleurs rien demander ni recevoir de qui que ce soit. Les personnes bien nées y attachent tant de honte, qu'elles aimeraient mieux se passer même du nécessaire, que de le demander à d'autres qu'à leur pere ou mere.

E M I L I E.

Mais je ne comprends pas cela.

L A M E R E.

Etes-vous en état de rendre les présents qu'on pourrait vous faire, ou d'en faire aux autres de même valeur ?

E M I L I E.

Non, puisque je n'ai rien.

CONVERSATION. 61

L A M E R E.

Vous ne devez donc pas en recevoir , parce que vous contractez une obligation que vous ne pouvez acquitter.

E M I L I E.

Mais si j'avais de l'argent ?

L A M E R E.

Il ferait bien plus court d'acheter vous-même ce que vous désireriez , que d'en avoir l'obligation à d'autres.

E M I L I E.

Et pourquoi est-ce une honte de demander ce qu'on a envie d'avoir ?

L A M E R E.

C'est que vous vous mettez dans le même rang & au même degré d'humiliation que ces pauvres qui demandent fans nécessité. Croyez-vous qu'il soit bien flatteur d'inspirer le sentiment de la pitié ?

E M I L I E.

Non.

L A M E R E .

Ceux qui demandent par nécessité font pitié ; ceux qui demandent sans nécessité inspirent le mépris.

E M I L I E .

suis bien aise de savoir cela.

L A M E R E .

Rentrons , Emilie , il se fait tard. Nous allons à présent faire du bien à toutes ces pauvres plantes qui souffrent de la sécheresse. La pluie n'a pas duré, il faut les arroser.

E M I L I E .

Est-ce que les plantes souffrent ?

L A M E R E .

Certainement. Voyez comme elles sont flétries & desséchées par l'ardeur du soleil. Elles ont soif. Elles sont aussi une production de la nature. J'aime à leur faire du bien.

E M I L I E .

Les plantes sont-elles un animal ?

L A M E R E.

Non , on les appelle végétaux.

E M I L I E.

Qu'est-ce que cela veut dire , Ma-
man ?

L A M E R E.

Je m'en vais vous l'apprendre. Allez
là-bas , cueillez cette tige d'épinard
que vous voyez plus haute que les
autres , apportez-la moi.

E M I L I E.

Elle est toute pleine de petits grains.

L A M E R E.

On recueille tous ces petits grains ,
que l'on appelle *graine* ou *semence* , on
les fait sécher au soleil pour en ôter
toute l'humidité ; ensuite on les met
dans la terre , & cela s'appelle *semer*
la graine. Quand elle y a été quelque
temps , elle pousse une herbe sembla-
ble à celle-ci. Tout ce qui se met en
terre en graine ou pepin ou noyau ,

& qui pousse au bout d'un tems plus ou moins long des racines, des feuilles, des fleurs, des fruits, des épis, des tiges, s'appelle *végétal*.

E M I L I E.

Un arbre est-ce Quoi, Maman, qu'est-ce que c'est ?

L A M E R E.

C'est un végétal.

E M I L I E.

Mais un arbre n'a pas de graine.

L A M E R E.

Pardonnez-moi, je vous la ferai voir. Mais allez vous déshabiller, & vous viendrez m'aider à arroser ces plates-bandes.



QUATRIEME
CONVERSATION.

LA MERE.

QU'AVEZ-VOUS, Emilie, vous êtes triste ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Est-ce que vous n'êtes pas bien aise de me revoir ?

EMILIE.

Pardonnez-moi ; mais...

LA MERE.

Eh bien ?

EMILIE.

Maman, je ne mérite pas que vous ayez la bonté de causer avec moi aujourd'hui.

L A M È R E.

Pourquoi cela , ma fille ?

E M I L I E.

C'est que pendant tout le temps que vous avez été absente Tenez , Maman , permettez-moi de ne pas vous le dire. Je suis si humiliée de ce que j'ai fait , que je n'ai pas le courage de l'avouer.

L A M È R E.

Dès que vous sentez votre faute , & que vous en êtes affligée , j'espère que vous vous corrigerez.

E M I L I E.

Oh , je vous le promets bien , Maman. J'ai prié ma bonne de me le rappeler si je l'oubliais.

L A M È R E.

Vous avez raison , c'est-là le vrai secret pour se corriger. Il n'y a que les méchants qui ne se souviennent pas du mal qu'ils ont fait. Quand les ames

CONVERSATION. 67

honnêtes ont eu un tort, elles se le rappellent toujours , afin de n'y plus retomber. Mais dites-moi donc la faute que vous avez faite. Vous savez que de bons conseils peuvent prévenir de pareils malheurs.

E M I L I E.

Je vais vous obéir , Maman , & vous dire tout. Il en coûte cependant. Eh bien , Maman , c'est que je n'ai rien fait , mais rien du tout , du tout , de ce que vous m'aviez ordonné : j'ai toujours joué , toujours baguenaudé , & je n'ai pas étudié.

L A M E R E.

Est-ce que votre bonne ne vous a pas engagée à travailler ?

E M I L I E.

Pardonnez-moi , Maman , ma pauvre bonne s'est donnée bien de la peine pour m'y engager ; mais cela n'y a rien fait. Je ne fais où j'avais l'esprit , je

ne l'ai pas écoutée ; & c'est ce qui me fait le plus de peine , car c'est bien mal.

L A M E R E .

Vous avez raison ; mais j'espère au moins que vous n'avez pas mal reçu ses avis.

E M I L I E .

Oh non , Maman. On peut bien négliger un bon avis , mais on ne peut pas en favoir mauvais gré ; & puis , c'est par votre ordre que ma bonne me parle.

L A M E R E .

Eh bien , qu'est-ce qu'il faut faire à présent ? Car vous savez bien qu'il ne suffit pas d'être fâchée d'une faute commise , qu'il faut la réparer.

E M I L I E .

Cela est vrai , Maman , mais comment faire ? Je ferai tout de suite la pénitence que vous voudrez m'imposer.

L A M E R E.

Et moi, je n'aime pas les pénitences.

E M I L I E.

Ma bonne dit que c'est le cas.

L A M E R E.

Oui, pour les caractères indociles, pour les âmes ferviles. Etes-vous de ce nombre ?

E M I L I E.

Je voudrais bien n'en pas être.

L A M E R E.

Est-ce par une pénitence que l'on répare le temps perdu ?

E M I L I E.

Non, Maman.

L A M E R E.

Mais puisque vous avez employé à jouer le temps destiné à l'étude, ne trouvez-vous pas juste d'employer à l'étude le temps où vous jouez ordinairement ?

E M I L I E.

Très-juste.

L A M E R E.

Il faut donc vous mettre à lire avec bien de l'attention. Vous allez lire tout haut auprès de moi, & les mots que vous n'entendrez pas, vous m'en demanderez l'explication.

E M I L I E.

Maman, je vais sonner pour que ma bonne apporte mon livre.

L A M E R E.

Non, il ne vaut pas la peine de la déranger. Prenez un livre sur ces tablettes celui que voilà au coin sur la seconde planche d'en bas.

E M I L I E.

Celui-là, Maman ?

L A M E R E.

Oui. Apportez-le moi.

E M I L I E.

Maman, ce sont des contes moraux.

L A M E R E.

Tant mieux, cela m'amusera.

EMILIE.

Lequel lirai-je ?

LA MERE.

Le premier.

EMILIE.

Ah, Maman !

LA MERE.

Eh bien, quoi ?

EMILIE.

C'est la... Lisons le second, Maman ?

LA MERE.

Pourquoi pas le premier ?

EMILIE.

Maman, c'est *la Mauvaise Fille*.

LA MERE.

Eh bien, nous verrons si elle nous rappellera quelqu'un de notre connaissance.

EMILIE.

Lirai-je tout haut ?

LA MERE.

Sans doute, & prononcez bien.

(*lit.*)

« Dans une ville de province pres-
» qu'aussi riche & aussi peuplée que
» Paris, un homme de qualité, retiré
» du service, vivait avec sa femme. Ils
» tenaient un état considérable dans
» cette ville & dans leur terre, qui en
» était peu éloignée. Ces deux époux
» s'aimaient tendrement, & adoraient
» tous deux une petite fille de sept
» ans, qui était le seul enfant qui leur
» restât de trois qu'ils avaient eus. Ils
» donnaient tous leurs soins à son édu-
» cation; mais comme l'enfant n'y
» répondait pas, ils quitterent la ville
» & se retirèrent entièrement dans
» leur terre, pour n'être point distraits
» des soins que demandait une édu-
» cation aussi difficile. Mais la crainte
» de faire tort à la réputation de leur
» enfant, en dévoilant aux autres ses
» mauvaises

» mauvaises dispositions, leur fit cacher
 » les vrais motifs de leur retraite. On
 » blâma leur résolution, on en jugea
 » diversement. Il y a toute apparence,
 » disaient les uns, que leurs affaires
 » sont dérangées, & il fallait bien, que
 » cela arrivât. Une dépense excessive !
 » une table ouverte ! beaucoup de
 » services rendus à l'insçu de tout le
 » monde ! C'est fort bien fait d'être
 » généreux ; mais il faut pourtant
 » compter avec soi-même, sans quoi
 » vous voyez ce qui en arrive. Mais
 » non, disait un autre, leurs affaires
 » sont dans le plus grand ordre. Je
 » croirais plutôt que le Comte d'Or-
 » ville est jaloux de sa femme. Bon,
 » jaloux ! reprenait un troisième, elle
 » est si raisonnable ; c'est la sagesse
 » même »

Maman, qu'est-ce que c'est que
 d'être jaloux ?

LA MÈRE.

C'est avoir la peur de n'être pas préféré aux autres.

EMILIE.

Est-ce joli d'être jaloux ?

LA MÈRE.

Je vous le demande. Qu'en pensez-vous ?

EMILIE.

Non. Je crois que cela fait du mal.

LA MÈRE.

Et moi aussi.

EMILIE.

Oh, je ne veux pas être jaloux....

LA MÈRE.

Il faut dire jalouse.

EMILIE.

Mais il y a jaloux dans le livre.

LA MÈRE.

C'est qu'on y attribue ce défaut à un homme. Continuez de lire.

EMILIE

(continue.)

« C'est la sagesse même. J'en con-
 » viens, répondait le premier; mais il
 » faut un motif pour prendre un parti
 » aussi violent, & l'on n'en voit point.
 » Ils ont même annoncé qu'ils ne re-
 » cevraient personne, excepté quel-
 » ques amis très-intimes; tout cela ne
 » se fait pas sans raison. Mais, Mes-
 » sieurs, disait le plus raisonnable de
 » tous, pourquoi se presser de juger,
 » pourquoi vouloir pénétrer les affai-
 » res des autres? Et si le Comte & la
 » Comtesse d'Orville renonçaient au
 » grand monde pour veiller de plus
 » près à l'éducation de leur fille, qu'en
 » diriez-vous? — Bon, quelle appa-
 » rence! Si c'était-là leur motif, ils le
 » diraient; mais quitter tous les agré-
 » mens de la société pour une petite
 » fille de sept ans! Quelle extrava-

» gance ! On donne à cela de la soupe ;
 » des maîtres ; le fouet quand cela
 » s'avise de raisonner , une poupée
 » pour qu'elle vous laisse en repos :
 » voilà à quoi pere & mere sont obli-
 » gés ; quand ils font davantage , ils
 » ont bien de la bonté » ,

E M I L I E .

C'est donc comme cela qu'on juge
 de tout dans le monde ?

L A M E R E .

A-peu-près ; & si la petite fille n'a
 été que l'occasion de ces faux juge-
 mens , elle me paraît déjà bien répré-
 hensible ,

E M I L I E .

(reprend.)

... « Quand ils font davantage , ils
 » ont bien de la bonté. D'autant que
 » j'ai su par un valet qui a servi dans
 » la maison , que cette petite fille est
 » entêtée & maussade ; ainsi elle ne

» vaut pas la peine que ses parens s'en
» occupent tant »

« Ce laquais-là était bien bavard.

L A M E R E.

C'est leur coutume.

E M I L I E.

« A la place de M. le Comte d'Orville,
je l'aurais bien fait taire.

L A M E R E.

Comment auriez-vous fait, & de
quel droit empêcher un homme de
dire ce qui est & ce qu'il a vu ?

E M I L I E.

Mais il ne faut dire du mal de per-
sonne.

L A M E R E.

Cela est bon pour soi ; mais on ne
peut pas toujours empêcher les autres
de parler. Ne serait-il pas plus court
de se bien conduire, afin que ceux qui
ne peuvent pas se taire, n'aient que
du bien à dire ? Quand on se conduit
mal, on s'expose à la médifance.

E M I L I E.

Quoi , quand j'ai fait une faute ;
tous vos domestiques vont le dire ,
Maman ?

L A M E R E.

Mais quand vous faites bien , vous
ne craignez pas les bavards. Il faut
donc faire toujours le mieux possible ;
pour n'avoir pas l'inquiétude de ce
qu'on dit de vous.

E M I L I E.

Je vais continuer , Maman.

(Elle lit.)

« Monsieur & Madame d'Orville
» n'ignorerent pas ce que l'on disoit
» d'eux ; mais contents de leur résolu-
» tion & dans l'espérance de former
» au bien leur fille , ils partirent , pour
» ne revenir que quand ils pourroient
» la montrer dans le monde sans in-
» convenient pour elle. Afin de mieux
» exciter son émulation , ils emmenè-
» rent avec eux une de leurs petites

» nieces, à-peu-près de l'âge de leur
 » fille, qu'on appelait Pauline de Per-
 » seuil. Madame d'Orville prit aussi
 » une pauvre fille de condition dont
 » elle connaissait le caractère & les
 » mœurs; elle lui assura un sort, &
 » en fit la gouvernante de sa fille &
 » de sa niece ».

Qu'est-ce que c'est que les mœurs,
 Maman ?

L A M E R E.

C'est un mot qui exprime tout seul
 le résultat de toute la conduite d'une
 personne. On dit les bonnes mœurs,
 les mauvaises mœurs, les mœurs dou-
 ces, &c....

E M I L I E

(*lit.*)

« Mademoiselle d'Orville était pa-
 » resseuse, volontaire, entêtée; n'avait
 » aucun sentiment de tendresse pour
 » ses parens, & n'était occupée toute

» la journée que de ses joujoux & de
 » sa parure. Dès qu'on voulait lui
 » parler d'étude ou causer avec elle
 » de ses devoirs, l'humeur s'en mê-
 » lait ; elle pleurait, elle criait, & il
 » n'y avait point de jour où elle ne
 » méritât deux ou trois punitions hu-
 » miliantes »

Vous voyez, Maman , que l'histo-
 rien de Mademoiselle d'Orville est
 pour les pénitences.

L A M E R E .

• Et moi , je ne les aime pas.

E M I L I E

(*continue.*)

« Pauline au contraire était douce ,
 » polie avec tout le monde ; elle ne
 » recevait pas un avis sans reconnaif-
 » sance & sans remercier la personne
 » qui le lui avait donné. Elle faisait
 » des progrès sensibles dans tout ce
 » qu'on lui apprenait ; enfin elle était

CONVERSATION. 81

» aimée & chérie de tout le monde ,
 » autant que la petite d'Orville était
 » détestée. Celle-ci, jalouse de la préfé-
 » rence qu'on donnait à Pauline ,
 » n'avait pas l'esprit de voir qu'il ne
 » tenait qu'à elle de se faire aimer de
 » même , en corrigeant ses défauts &
 » son humeur ; mais elle aimait mieux
 » s'en prendre aux autres de ses torts ,
 » que de se rendre justice. Son pere &
 » sa mere lui disaient , sans cesse : Ma
 » fille , vous ferez toute votre vie
 » malheureuse. D'autres parens moins
 » bons que nous vous auraient déjà
 » abandonnée. Il ne tient qu'à vous de
 » jouir du sort de votre cousine. Voyez
 » comme elle est heureuse ! C'est
 » qu'elle est sage & docile. Mademoi-
 » selle d'Orville écoutait à peine ce
 » qu'on lui disait , & retournait à
 » l'étude ou au jeu sans être corrigée.
 » Elle passa ainsi quatre ou cinq ans
 » toujours dans les pleurs , dans l'hu-

» meur & dans la peine. Ses parens la
 » voyant incorrigible , uferent enfin
 » avec elle d'une grande rigueur , &
 » Mademoiselle d'Orville devint si
 » malheureuse , qu'elle commença à
 » faire des réflexions. Sa cousine avait
 » acquis toutes fortes de talens. Elle
 » avait beaucoup lu , beaucoup appris ;
 » elle commençait à jouir du fruit des
 » peines qu'elle s'était données. Elle
 » comprenait à merveille les conver-
 » sations qu'elle entendait , lorsqu'elle
 » était en compagnie ; & lorsqu'elle
 » se trouvait seule , elle ne s'ennuyait
 » jamais , parce qu'elle savait s'occu-
 » per. La musique , le dessin , l'ouvra-
 » ge se succédaient tour à tour ; elle
 » passait d'une occupation à une au-
 » tre , & n'était jamais déseuvrée ;
 » elle n'avait jamais d'humeur.

» Un jour que Monsieur & Madame
 » d'Orville se promenaient dans leur
 » jardin avec leur fille & leur nece ,

» il arriva que la petite d'Orville, de
 » mauvaise humeur comme de coutu-
 » me, répondit une impertinence à sa
 » cousine. Le pere & la mere, après
 » l'avoir obligée à demander excuse à
 » Pauline, l'envoyèrent dans sa cham-
 » bre. Il fallait passer par le salon pour
 » y aller. Un homme & deux femmes
 » qui achevaient une partie de jeu y
 » étaient restés. La petite d'Orville qui
 » le savait, n'osa jamais passer devant
 » eux; elle s'assit en dehors sur les
 » marches du perron, & ne remuait
 » pas de peur d'être apperçue. En
 » effet, ceux qui étaient dans le salon
 » ne la soupçonnaient pas d'être si
 » près. Ils parlaient d'elle. Quelle
 » différence, disait une de ces dames,
 » de Pauline à la petite d'Orville! Pau-
 » line est douce, sensible, prévenante,
 » remplie de talens; elle est d'un ca-
 » ractere charmant. La petite d'Or-
 » ville est maussade, méchante; elle

» est insensible , paresseuse , ignorante ;
» elle n'aime personne , & personne
» ne l'aime , ni ne l'aimera jamais. J'ai
» vingt fois conseillé à son pere de la
» mettre dans un couvent pour toute
» sa vie. Qu'est-ce qu'on peut faire
» d'un si mauvais sujet dans le mon-
» de ? — Pour moi , disait l'autre da-
» me , elle me fait tant de mal à voir ,
» que quand elle paraît , je tourne la
» tête de l'autre côté. Ah la vilaine
» petite fille ! Est-il possible qu'elle ne
» soit pas touchée du chagrin qu'elle
» donne tous les jours à son pere & à
» sa mere ? J'ai vu Madame d'Orville
» plus d'une fois pleurer de douleur du
» mauvais caractère de sa fille. Vous
» avez bien quelques reproches à vous
» faire , Monsieur le Baron , disait-elle
» à l'homme qui faisait sa partie. Il y a
» de l'inhumanité à vous de jouer ou
» de causer avec elle , comme si elle
» le méritait. La petite d'Orville n'a

» pas l'esprit de voir que vous vous
 » moquez d'elle, que vous vous amu-
 » sez de ses ridicules & de ses défauts,
 » & que vous vous embarrassez fort
 » peu de ce qu'elle deviendra. Ma foi,
 » Madame, reprit le Baron, ce n'est
 » ni ma fille, ni ma niece; Dieu me
 » préserve d'avoir jamais une femme
 » comme elle; elle ne mérite nul
 » égard. Je payerais, je crois, la pen-
 » sion du couvent, si son pere voulait
 » en purger sa maison; mais puisqu'elle
 » y est, il faut bien au moins s'amuser
 » de sa maussaderie. Si je lui croyais
 » la moindre ressource dans le carac-
 » tere, je ne la traiterais pas comme
 » une marionette.» . . .

Ah! ah! cela est bon à savoir. Je
 connais quelqu'un qui cause & qui
 rit toujours, toujours avec moi, que
 je sois sage ou non. Apparemment
 qu'il me regarde aussi comme une ma-
 rionette.

Faime à me flatter qu'on ne vous regarde pas des mêmes yeux que la petite d'Orville.

E M I L I E.

Je l'espère, Maman. Mais voyons la suite. Cela commence à devenir fort intéressant.

(Elle lit.)

« Une marionette . . . Cette conversation frappa Mademoiselle d'Orville, & lui ouvrit les yeux sur sa conduite. Elle avait alors douze ans, elle sentit qu'il était plus que temps de se corriger. Elle entra dans le salon fondant en larmes. Elle se jeta aux pieds de ces dames. Oui, Mesdames, dit-elle, je mérite tout ce que vous avez dit; mais je vous demande grâce, je veux absolument me corriger. Je veux qu'on dise à l'avenir autant de bien de moi que de ma cousine. Ne m'abandonnez

» pas ! Aidez-moi , je vous en conjure ,
 » à me faire pardonner de papa & de
 » ma mere que j'ai rendue malade !
 » Que je suis indigne de ses bontés !
 » Que je suis malheureuse ! Jamais ,
 » jamais je ne pourrai réparer mes
 » torts..... Elle avait le visage contre
 » terre, elle sanglotait, mais ses pleurs
 » ne coulaient plus, comme aupara-
 » vant, par dépit & par humeur ; son
 » cœur était vraiment ému, & ses lar-
 » mes étaient celles du repentir. Les
 » dames étonnées de ce changement,
 » mais touchées de l'aveu volontaire
 » qu'elle faisait de ses fautes, (car
 » c'était la première fois qu'elle avouait
 » ses torts,) commencerent à en pren-
 » dre meilleure opinion & elles la rele-
 » verent. Une d'elles lui dit : Mademoiselle,
 » si vous êtes vraiment tou-
 » chée, si vous sentez vos torts, com-
 » me je l'espere pour vous, vous
 » pouvez vous corriger & devenir

» avec le temps aussi aimable que votre
 » cousine ; mais vous avez bien du
 » chemin à faire. J'avoue que je ne
 » répondrais pas de vous, & si j'étais
 » votre mere, je voudrais voir, avant
 » de vous pardonner, si ces bonnes
 » résolutions sont réelles ».....

Maman !

L A M E R E.

Quoi ?

E M I L I E.

Cette dame est bien dure ; je crois
 que ses enfans sont bien malheureux.

L A M E R E.

Elle n'en avait pas.

E M I L I E.

Ah, tant mieux ! Oh je crois
 moi, que Mademoiselle d'Orville se
 corrigera. Voyons !

(Elle dit.)

Mademoiselle d'Orville, lui dit,
 » Madame, je me demande pas que
 » mon papa & ma maman me traitent

CONVERSATION. 89

» comme ma cousine ; mais seulement
» qu'ils me permettent de me jeter à
» leurs pieds ; qu'ils m'aident , & vous
» aussi, Mesdames , à réparer mes torts.
» Et vous, Monsieur, dit-elle au Baron ;
» vous trouverez peut-être avec le
» temps que je mérite aussi des égards.
» Mademoiselle, lui répondit le Baron ;
» comme vous ne vous respectiez pas
» vous-même, il me semble que les
» autres pouvaient s'en dispenser aussi.
» Je ne voulais cependant pas vous
» mettre dans ma confiance. Pardon !
» Je mérite toutes ces humiliations ,
» reprit Mademoiselle d'Orville ; mais
» patience ! L'autre dame qui n'avait
» pas encore parlé , dit tout bas à son
» amie : Si vous aviez eu des enfans ,
» vous ne seriez pas si sévère avec
» celle-ci , & vous l'aideriez à se for-
» tifier dans ses bonnes résolutions.
» Un repentir sincère mérite d'être en-
» couragé »

Ah la bonne dame ! Je l'aime
Où est-ce que j'en suis ? Ah !

« Un repentir sincère mérite d'être
» encouragé. Elle prit Mademoiselle
» d'Orville par la main. Venez, ma
» petite, lui dit-elle, voilà le premier
» moment où je me suis intéressée à
» vous. Je vais vous mener à votre
» maman. La petite d'Orville se jeta
» dans ses bras : Madame, lui dit-
» elle, que je vous ai d'obligations !
» Je vous assure que vous ne vous en
» repentirez pas.

» Un instant avait fait perdre à
» Mademoiselle d'Orville cette conte-
» nance insolente qui révoltait tout
» le monde contre elle. Elle n'osait
» approcher de son père & de sa mère.
» Elle tremblait, non pas comme au-
» paravant de la peur de la punition,
» mais de la honte que lui inspiraient
» ses torts. Ils la reçurent avec indul-
» gence ; elle en fut pénétrée de re-

CONVERSATION 99

» connaissance. Sa mere la serra ten-
 » drement dans ses bras & lui difait :
 » Ah, mon enfant, je t'en conjure,
 » ne te rends pas malheureuse ! Que
 » tes réfolutions foient durables, &
 » n'aie point à te reprocher la mort
 » de ta mere ! Ta conduite a détruit
 » ma fanté. Que deviendrais-tu, fi tu
 » me perdais par ta faute ? Tu ferais
 » un objet d'horreur. Perfonne ne
 » voudrait te voir. Tout le monde
 » te fuirait ; tu voudrais te fuir toi-
 » même, mais tes remords te fui-
 » vraient par tout. La petite d'Orville
 » fondait en larmes, sanglotait & fer-
 » rait fa main, en criant : Maman,
 » Maman, ayez pitié de moi, ayez
 » pitié de moi ! je vais tout réparer !
 » En effet, de ce moment elle s'ap-
 » pliqua à vaincre fon caractere. Elle
 » eut plus de peine qu'une autre, mais
 » elle y parvint. Elle fe livra à l'étu-
 » de, & en deux ans de temps elle

» eut une légère teinture de ce que sa
» cousine savait à fond ; car le temps
» perdu ne peut se réparer entière-
» ment : mais on lui fut gré des efforts
» qu'elle faisait , & sur-tout d'avoir
» réprimé son caractère. On commença
» à lui marquer de l'estime & des
» égards. Le Baron ne la traita plus en
» enfant , il ne cherchait plus à polif-
» soner avec elle. Il lui parlait avec
» le respect & la décence que tout
» le monde observe envers les jeunes
» personnes de son sexe , & auxquelles
» on ne manque jamais sans leur
» faute. Monsieur & Madame d'Or-
» ville , pressés d'effacer la mauvaise
» réputation que , malgré leurs pré-
» cautions , leur fille s'était faite , quit-
» terent le séjour de leur terre. Ils
» revinrent en ville , & bientôt tout
» le monde s'empressa à donner à
» Mademoiselle d'Orville les éloges
» qu'elle méritait. On va incessamment

» là marier, & l'on ne doute pas
 » qu'elle ne fasse un établissement
 » avantageux. Pauline s'est mariée
 » l'année dernière, Elle a fur sa cousine
 » la supériorité des talens & de la
 » science, parce qu'elle n'a pas, com-
 » me elle, perdu cinq années de sa vie
 » qu'on ne retrouve plus, & dont
 » Mademoiselle d'Orville n'a connu le
 » prix que quand il n'en étoit plus
 » temps ».

Voilà tout, Maman. Je n'avais jamais lu cette histoire toute entière.

L A M E R E.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

E M I L I E.

Je dis qu'il ne faut pas perdre son temps comme Mademoiselle d'Orville.

L A M E R E.

Vous voyez donc qu'il ne faut pas perdre sa matinée ; car le temps perdu de Mademoiselle d'Orville n'étoit qu'un

composé de matinées perdues. Est-il en votre pouvoir de faire revenir une de ces matinées ?

EMILIE.

Mon dieu non, Maman; mais je ferai bien à l'avenir.

LA MÈRE.

Mais ce qui est passé, est perdu. Mettez-vous à votre table, & écrivez jusqu'au dîner.

EMILIE.

Maman, je voudrais vous demander quelque chose sur ce que j'ai lu.

LA MÈRE.

Cette après-dînée nous en causerons en nous promenant.

EMILIE.

Mais s'il vous vient du monde ? Maman, j'ai envie de faire lire cette histoire à une certaine personne à un monsieur qui m'apporte toujours

CONVERSATION. 95

des oranges de la part de Monsieur Anlequin; vous savez bien ?

L A M È R E.

Oui, je fais bien; mais je ne crois pas que cela soit nécessaire.

E M I L I E.

Pourquoi, Maman ?

L A M È R E.

Nous dirons cela tantôt. Vous n'avez que ce qu'il vous faut de temps pour écrire avant le dîner; ne le perdez pas.



C I N Q U I E M E
C O N V E R S A T I O N .

E M I L I E .

E T E S - V O U S seule, Maman ?

L A M E R E .

Oui. Pourquoi ? Entrez donc.

E M I L I E .

Je n'ose me montrer ; je vous ferais peur.

L A M E R E .

Peur ! Et comment ?

E M I L I E .

Tenez , voyez comme me voilà faite.

L A M E R E .

Ah ! En effet , vous voilà jolie personne. Une bosse au front , le nez enflé , le menton écorché Où donc vous êtes-vous si bien accommodée ?

E M I L I E .

EMILIE.

Heureusement ce ne fera rien. J'ai beaucoup faigné du nez, & ma bonne dit que c'est une bonne marque. Je vous avoue, Maman, que je me suis cru tué.

LA MERE.

Vous avez donc fait une chute ?

EMILIE.

Mon dieu oui. C'est singulier comme les malheurs arrivent quand on y pense le moins. Je me promenais dans le jardin. Ma bonne était un peu derrière moi, à cueillir, je crois, du thym. Je tourne dans une allée. J'y trouve cette grande échelle qui est sur des roulettes. Elle vient d'être repeinte. Elle est d'un verd si beau, si luisant, quand le soleil donne dessus. Ne voilà-t-il pas que, sans rime ni raison, l'envie me prend d'y grimper. Je crois pourtant que je ne voulais

pas monter bien haut. Eh bien , Maman , à la quatrième , ou tout au plus à la cinquième ... mais ce n'était , je crois , qu'à la quatrième marche ... le pied m'a glissé , ou les deux à la fois. Je ne fais pas trop comment je suis arrivée à terre ; mais tant y a que me voilà avec le front cogné & le visage en compote. J'ai aussi un genou tout écorché ; ma bonne y a mis de l'eau de boule. Je vous assure , Maman , que cela me fait beaucoup de mal , si je voulais m'en vanter.

L A M E R E.

Il faut apparemment que ce soit une chose bien utile ou bien glorieuse de monter sur une échelle repeinte & luisante , puisqu'on s'expose pour cela , si ce n'est à se tuer , du moins à s'estropier ou à se défigurer pour le reste de ses jours.

E M I L I E.

Comment , ma chère Maman , est-ce que je resterai défigurée ?

LA MERE.

Vous conviendrez du moins que vous n'avez rien négligé pour vous procurer cet avantage.

EMILIE.

Quel avantage !

LA MERE.

J'avoue qu'il serait un peu fâcheux d'être obligée de porter toute sa vie une mouche au bout de son nez, pour une expérience si peu nécessaire.

EMILIE.

Craignez-vous cela, ma chere Maman ?

LA MERE.

Ce ne sera pas du moins votre faute, si vous en êtes quitte à meilleur marché.

EMILIE.

Mais aussi, pourquoi ma bonne ne m'a-t-elle pas avertie ? Elle aurait tout aussi bien cueilli son thym & sa

lavande après, & n'aurait pas eu la peine de me bafiner.

L A M E R E.

Comment votre bonne pouvait-elle prévoir qu'une petite fille, pas plus haute qu'un chou, aurait la fantaisie de grimper sur une échelle? Cela ne peut se deviner raisonnablement, parce que cela n'arrive pas une fois en cent ans.

E M I L I E.

Mais, Maman, je suis trop jeune pour me garder toute seule, & il me semble que c'est pour cela que ma bonne est auprès de moi.

L A M E R E.

Pour vous garder! Jamais je ne l'en ai chargée, & si je l'avais voulu, je crois qu'elle n'y aurait consenti sous aucune condition. Croyez-vous de bonne foi qu'on puisse garder un enfant qui ne se garde pas lui-même, qui n'a pas assez de raison pour se dire :

Le plaisir de monter sur une échelle, quelque grand qu'il soit, ne vaut pas le risque de se casser le cou; & qui exige enfin que les étrangers prennent plus d'intérêt à lui qu'il n'y en prend lui-même ?

E M I L I E.

Pourquoi donc avez-vous mis ma bonne auprès de moi ?

L A M E R E.

Je l'ai chargée de vous avertir des dangers que vous ne connaissez pas, des risques que vous pourriez courir à votre insu. Une fois avertie, c'est à votre volonté, à votre prudence, à vous en préserver. Votre sûreté & votre conservation ne peuvent être que votre propre ouvrage; & si vous négligez ce soin, je vous entourerais en vain de bonnes & de surveillantes, vous seriez à tout instant la victime des dangers qu'un enfant peut rencontrer dans son chemin.

E 3

E M I L I E.

Je vous assure, Maman, que je ne savais pas cela. Je croyais que je pouvais faire tout ce que ma bonne ne me défendait pas.

L A M E R E.

Vous a-t-elle jamais défendu de vous jeter par la fenêtre ?

E M I L I E.

Non, Maman.

L A M E R E.

Et pourquoi ne l'avez-vous pas tenté ?

E M I L I E.

Je fais bien qu'on se tuerait.

L A M E R E.

Vous pouviez tout aussi bien savoir qu'on se tue en tombant du haut d'une échelle.

E M I L I E.

Il est vrai que si je n'étais pas tombée sur un tas énorme de feuilles, je ne me ferais peut-être jamais relevée.

L A M E R E.

Et puis , je voudrais favoir une chose.

E M I L I E.

Quoi donc ?

L A M E R E.

Si les jeunes personnes qui désirent si fort qu'on les avertisse de ce qui peut leur être nuisible ; qu'on leur défende ce qu'il ne convient pas de faire , sont toujours bien disposées à se conformer aux avis qu'elles reçoivent.

E M I L I E.

Est-ce de moi que vous parlez , ma chere Maman ?

L A M E R E.

Je vous le demande.

E M I L I E.

A vous dire la vérité , quand on me défend une chose , je ne la fais point , mais je crois pourtant que j'ai quelquefois envie de la faire , pour voir si l'on m'a dit la vérité ; & si l'on me

E 4

laissait seule , là tout de suite , je ne fais ce qui en arriverait.

L A M E R E .

Vous voyez que la méthode de vous défendre , tantôt ceci , tantôt cela , n'est pas aussi bonne que vous me l'aviez assuré.

E M I L I E .

Il est vrai que quand c'est moi qui me suis dit : *Je ne veux pas faire cela* , ma volonté est bien ferme , & que je n'ai pas la tentation d'y manquer.

L A M E R E .

De sorte que je puis compter que vous n'aurez plus envie de grimper sur les échelles luisantes.

E M I L I E .

Ah , vous pouvez dormir tranquille sur ce point.

L A M E R E .

Avouez que la leçon de l'expérience est bien supérieure à toutes les leçons

des bonnes. Il est vrai que vous auriez eu celles-ci pour rien , & que l'autre vous a valu une écorchure au genou , une bosse au front & une mouche sur le bout du nez.

E M I L I E.

Mais pas pour toujours ; n'est - il pas vrai ?

L A M E R E.

Il faut l'espérer. Au reste , une leçon qui empêche qu'on ne se casse le cou de gaieté de cœur , vaut bien la peine d'être achetée un peu cher.

E M I L I E.

Ah, ma chere Maman, dispensez-moi de la mouche.

L A M E R E.

Si cela dépend de moi , vous ferez dispensée de tout mal. Ce qui me consolerait de votre accident , c'est si vous l'aviez mérité d'une manière honorable.

E 5

E M I L I E.

Comment honorable ?

L A M E R E.

Oui, honorable. Par exemple, en courant au but à l'envi avec vos compagnes de promenade, ou en faisant d'autres exercices utiles avec elles. Je fais qu'à ce métier on peut aussi tomber sur le nez ; mais au moins il y a du profit & même de l'honneur au bout. On gagne le prix, on se développe, on se fortifie le corps ; on acquiert de l'aplomb & de l'agilité, on devient adroite & dégagée ; on apprend à éviter, tout en courant, les cailloux, les racines d'arbres, tout ce qui peut bleffer. On apprend même à ne pas tomber ; ce qui est une science bien salutaire.

E. M I L I E.

Oui, c'est une belle science, quand on la possède. Mais avec les échelles :

il n'y a donc rien à apprendre ? Ne faut-il pas aussi de l'adresse pour grimper ?

L A M È R E.

Pour grimper, oui ; mais non pas pour dégringoler. Et puis, je croyais qu'Emilie ne faisoit pas tout-à-fait les mêmes exercices que ses freres ; qu'elle s'étoit déjà apperçue que ce qui leur allait fort bien, ne lui faisoit aucunement ; & que la modestie de son sexe exigeait une décence, une retenue, qui doivent se remarquer au milieu de la pétulance & de l'effervescence du premier âge.

E M I L I E.

Tenez, Maman, tout mon malheur d'aujourd'hui vient de ce que vous n'avez pas pu être de la promenade ; il vous est survenu-là une affaire bien mal-à-propos. Quand nous faisons notre promenade ensemble, il ne me prend jamais de ces fantaisies qui

E 6

finissent par une mouche sur le nez. Nous parlons , nous causons , nous disons des choses sensées. S'il y a par-ci , par-là , quelques cabrioles , elles ne dérangent pas la conversation. Vous prenez patience avec votre Emilie , qui a quelquefois l'air d'un haneton. Et puis , vous me faites appercevoir tant de choses auxquelles je ne faisais pas attention ; je vois & j'entends cent fois plus à côté de vous. Cela amuse , cela occupe , & l'on n'a pas le temps de s'arrêter devant une échelle. Vous souvenez-vous , Maman , l'autre jour dans ce champ de luzerne de cette perdrix qui rappelle vers le soir ses petits qui ne reviennent plus. Oh , cela est touchant. Cette pauvre mere ! elle est si fort en peine !

L A M E R E .

Après avoir échappé au plomb du chasseur , elle ignore que ses petits en ont été la proie.

EMILIE.

C'est une vilaine chose que la chasse ;
si mes freres m'en croient , ils n'y
iront jamais.

LA MERE.

Les perdrix & les lievres seront fort
de votre avis.

EMILIE.

Eh bien , sans vous , je ne savais
rien de tout cela. Je suis persuadée que
j'ai entendu plus de vingt fois , peut-
être plus de cent fois , ce cri qui me
fait tant de peine à présent ; mais je
n'en savais rien , & c'était comme si
j'étais sourde. Voilà ce que c'est pour-
tant , Maman , que de nous promener
ensemble. Tenez , nous devrions faire
un arrangement ; c'est de ne nous
jamais promener l'une sans l'autre.

LA MERE.

Mais cet arrangement subsiste au
moins à moitié. Vous savez bien que

110 C I N Q U I E M E

je ne me promène jamais sans vous. Il est vrai que ma santé & mes affaires ne me permettent pas de partager avec vous toutes les courses qui sont si salutaires à votre âge.

E M I L I E.

Voilà le fâcheux.

L A M E R E.

Pour moi, qui suis obligée de rester chez moi, & encore avec l'inquiétude de voir mon enfant revenir blessé ou estropié.

E M I L I E.

Oh, cela n'arrivera plus.

L A M E R E.

Non pas par une échelle ; mais n'y a-t-il que cette étourderie qui puisse tuer ?

E M I L I E.

Oh, ma chere Maman, plus d'étourderie. Je fais à présent qu'il n'y a que moi qui puisse me garder.

CONVERSATION. III.

LA MÈRE.

Et qu'il est impossible de garder un enfant qui ne veut pas se garder lui-même.

EMILIE.

Ah, vous verrez tout une autre Emilie.

LA MÈRE.

Apparemment vous ne bornerez pas votre vigilance à la conservation physique de votre personne, mais vous l'étendrez aussi sur votre conduite morale.

EMILIE.

Qu'appeliez-vous conduite morale ?

LA MÈRE.

J'appelle ainsi ce qui ordonne & règle nos penchans, & dirige les démarches qui s'ensuivent.

EMILIE.

Je croyais, Maman, que vous vous étiez réservée ce district-là. Vous dirigez mes occupations, mes amuse-

mens , toutes mes actions. Je m'en trouve fort bien. Que voulez-vous que j'y fasse ?

L A M E R E.

Je conviens que j'ordonne l'arrangement de votre journée le mieux qu'il m'est possible ; mais diriger les actions d'un enfant qui ne veut pas se diriger lui-même , cela me paraît pour le moins aussi difficile que de garder un enfant qui ne veut pas se garder.

E M I L I E.

Comment , il faut que je dirige aussi ma conduite ? Je vois que , sans m'en douter , je fais bien des choses , ou du moins j'en ai beaucoup à faire.

L A M E R E.

Et je vais vous faire voir que toute ma direction serait bien inutile sans la vôtre.

E M I L I E.

Voyons donc.

CONVERSATION. 113

L A M È R E.

Je vous citerai un fait bien récent ,
puisque'il n'est que d'hier au soir.

E M I L I E.

Ah, je m'en doute un peu.

L A M È R E.

Vous m'avez bien prouvé que vos principes de conduite n'étaient pas d'accord avec les miens. Vous savez que lorsque nous sommes tête à tête , je ne trouve jamais à redire aux fauts & aux bonds que vous faites par la chambre , & qu'il ne tient qu'à vous de m'étourdir à force de bruit , d'importunité & de tintamarre ; c'est le privilege de votre âge , & je ne peux pas vous reprocher que vous n'en usiez pas. Mais vous savez aussi que cela ne convient point quand j'ai du monde ; qu'il ne faut pas alors me mettre dans le cas de m'occuper de vous ; qu'il faut encore moins détour-

ner l'attention de la société sur vos balivernes. Aussi je vous ai dit plus d'une fois : *Emilie*, à l'heure où il me vient du monde, vous feriez tout aussi bien de passer dans le cabinet à côté, pour vous occuper ou vous amuser de choses de votre âge ; mais vous ne voulez jamais vous en aller. Vous m'assurez que vous sentez la nécessité d'être tranquille ; que vous ferez à côté de moi sur votre petite chaise comme une image ; que la conversation vous amuse beaucoup Cependant hier au soir . . . Il est vrai que je ne m'attendais pas à toutes ces visites du voisinage

E M I L I E.

Et la conversation ne fut pas trop amusante.

L A M È R E.

Vous vous échapâtes pour aller jouer au bout de la chambre avec vos frères. Vous fîtes presque autant

CONVERSATION, 115

de bruit qu'eux, Un étranger qui vous regarda , avec raison , comme une petite fille , peut-être du village , au moins sans conséquence , se mêla de vos jeux , vous prit sous le menton , & vous fit sauter comme une marionnette. Vous rougîtes.

E M I L I E.

Comment , Maman , vous vîtes tout cela ? Mais vous n'aviez pas l'air de regarder.

L A M E R E.

Et je pensai qu'Emilie voulait suivre l'exemple de ses freres , & s'enrôler parmi les dragons.

E M I L I E.

Je vous assure , Maman , que je devins rouge comme un charbon ardent , quand ce monsieur fit mine de vouloir me faire tourner comme un tofon. Qu'avait-il besoin de se mêler de nos jeux ?

L A M E R E.

Ce n'était pas lui qui y était de trop.

E M I L I E.

C'était peut-être moi. Mais vous pouviez bien, ma chere Maman, lui en imposer.

L A M E R E.

Cela vous était plus facile qu'à moi. S'il avait trouvé dans votre contenance cette modestie, cette réserve, qui ne doivent jamais abandonner une jeune personne de notre sexe, il n'eût jamais osé se permettre ce petit moment de familiarité. Je ne doute pas, si j'avais voulu lui en faire un reproche, que par égard pour moi il n'en eût paru un peu fâché; mais croyez-vous que mon petit reproche lui eût inspiré pour vous un sentiment plus respectueux, & qu'il vous eût autrement regardée que comme une petite fille un peu étourdie?

EMILIE.

C'est que j'en ai l'air quelquefois.

LA MERE.

Vous voyez qu'il ne dépend pas de moi de donner aux autres une idée favorable de votre maniere d'être , ni de les obliger à avoir pour vous des égards , encore moins ce respect que chaque personne de notre sexe doit être si jalouse d'obtenir ; il faut au moins être secondé par votre maintien & votre contenance. Il n'est donc pas aussi aisé qu'on le dirait bien , de diriger la conduite d'une jeune personne qui n'a pas à cœur de la diriger elle-même & d'être sa première gouvernante.

EMILIE.

Mais au moins , ma chere Maman , pouviez-vous me tirer de presse , en me rappelant auprès de vous.

LA MERE.

Il m'était fort aisé , j'en conviens ,

de fixer en un moment les yeux de tout le cercle sur votre petite imprudence.

E M I L I E.

Ah, de ma vie je ne me suis trouvée dans un plus grand embarras. Je ne savais comment regagner ma petite chaise ; elle me paraissait à une lieue de moi. Je crois que j'aurais donné quelque chose pour être grondée par vous, là devant tout le monde. Au moins ce monsieur aurait vu que je suis l'enfant de la maison, & il est peut-être sorti sans s'en douter, parce que j'avais beau touffer, vous ne voulûtes jamais rien voir.

L A M E R E.

C'est qu'il n'y avait dans tout cela rien de satisfaisant, ni pour vous, ni pour moi.

E M I L I E.

Et pourquoi ne me dites-vous pas mon fait le soir, avant de m'envoyer

CONVERSATION. 119

me coucher, là, dans notre petite conférence, à voix basse, quand nous arrangeons nos affaires de famille, comme dit Madame de Bréon ?

L A M E R E.

Je n'étais pas fâchée de vous laisser dormir là-dessus. Il est vrai que je comptais arriver avec mes remontrances aujourd'hui ; je ne prévoyais pas qu'un nez cassé viendrait à la traverse,

E M I L I E.

Et moi, Maman, j'en fus la dupe, & je me disais entre mes rideaux : *Il n'y a que demi-mal, puisqu'elle n'en a rien vu, & que cela n'arrivera pas une seconde fois Elle, c'est vous, je vous-en avertis, quand je parle à mon bonnet* Quand je dis *entre mes rideaux*, c'est aussi une façon de parler. Car vous savez bien que je n'en ai point ; vous ne le voulez pas, ce ne sont pas vos principes ; & aujourd-

d'hui que la lune ne me fait plus peur, cela ne me fait plus grand'chose, excepté pourtant du côté de l'honneur.

L A M E R E.

Comment, n'avoir point de rideaux à son lit attaque l'honneur ?

E M I L I E.

Mais oui, Maman ; il me semble que cela vous donne un air trois fois plus enfant que vous n'êtes.

L A M E R E.

Convendez qu'il fallait l'être beaucoup pour pleurer tout haut, quand la pleine lune donnait sur votre lit à travers les vitres. Je crois que cette petite sottise a duré plus de six mois... Mais il ne faut pas se rappeler cela, ce n'est pas un beau trait dans votre vie.

E M I L I E.

Vous avez raison, Maman, oublions-le. Mais c'est que j'étais bien
petite,

petite & un peu bête ; je voyais toujours là un visage qui me faisait des grimaces.

LA MERE.

Cette lune que vous aimez tant à contempler à présent, vous faisait dans ce temps-là des grimaces ?

EMILIE.

Mais vous savez bien, Maman, que notre séjour à la campagne & nos promenades m'ont changé les yeux.

LA MERE.

Au moins ne fallait-il pas avoir la vanité d'en pleurer.

EMILIE.

Comment, il y avait de la vanité à cela ?

LA MERE.

Vous savez que la lune éclaire tout notre hémisphere, & vous borniez ses fonctions à faire peur à une petite

filles. J'appelle cela un grand fonds de vanité dans cette petite fille.

E M I L I E.

Aujourd'hui que cette petite fille n'est plus un enfant, elle met sa vanité à ne plus pleurer. J'en étais pourtant un peu tentée, quand je me suis relevée de ma chute, mais je n'en ai rien fait; & tout en m'en revenant éclopée, je me suis dit tout doucement : *Mademoiselle, c'est votre faute; il n'y a pas de quoi faire l'enfant, ni de quoi se vanter en criant.*

L A M E R E.

Il est vrai que les pleurs ne remédient à rien. Mais puisque vous avez la bonne coutume de vous parler entre vos rideaux qui n'existent pas, il fallait, ce me semble, vous dire hier : *Elle n'en a rien vu, peut-être personne de la compagnie n'a remarqué ce qui s'est passé; mais le mal, s'il y en a eu, n'est pas demi-mal, puisque je le fais moi.*

E M I L I E.

Cela est vrai. On n'est pas à son aise quand on fait qu'il y a eu du mal par sa faute ; mais je suis toujours bien contente quand je peux vous épargner une peine.

L A M E R E.

Je vous en suis fort obligée , pourvu que vous ne vous pardonniez pas trop légèrement les petites fautes dans lesquelles vous pouvez tomber. Chacun doit être le juge le plus sévère de ses propres actions. Si vous ne redoutez pas votre blâme plus que celui de tout le monde ; si votre censure n'est pas plus inexorable que la mienne , j'aime mieux avoir à m'affliger avec vous de vos fautes , que de les ignorer.

E M I L I E.

Mon usage , quand par malheur j'ai fait une sottise , c'est d'aller dans un coin , de fermer les yeux bien fort , & de faire une grimace que je

crois bien laide. J'y reste plus ou moins long-temps, selon que je me remets, plus ou moins vite; quand je me sens un peu remise, je quitte mon coin.

L A M E R E.

La bonté de cet usage ne dépend pas de la laideur de la grimace, mais des réflexions dont elle est accompagnée dans ce coin.

E M I L I E.

Ah! les réflexions ne viennent pas toutes à la fois; il y en a qui ne se montrent que le lendemain, & quelquefois huit jours après; mais jamais sans que j'aie envie de fermer les yeux. Trouvez-vous cela assez sévère, Maman?

L A M E R E.

Cette question est trop importante pour la décider légèrement. Une règle générale, c'est qu'il n'y a aucun danger à être trop sévère sur son compte,

& qu'il y en aurait beaucoup à ne l'être pas assez.

E M I L I E.

Mais faut-il absolument que je sois plus sévère que vous-même ?

L A M E R E.

Sans doute, ma chere amie, & d'autant plus que je ne me sens pas irréprochable de ce côté-là. Je ne suis peut-être que trop disposée à excuser vos fautes, à vous voir du beau côté, du côté qui rassure & console. Or, si nous étions deux à nous épuiser en indulgence pour vous, nous pourrions être avec le temps loin de notre compte, & avoir pris des défauts réels pour des qualités aimables.

E M I L I E.

Allons, & trois ! Il faut d'abord savoir se garder soi-même, il faut aussi savoir diriger sa conduite morale ; & puis, vous voulez encore que je me charge de la censure de ma conduite.

L A M E R E.

Et de la censure la plus rigide. Si une fois vous pouvez vous dire que vous veillez avec sévérité sur votre conduite, vous n'avez presque plus de danger à craindre; au lieu que si vous vous en rapportez à la vigilance des autres, même à la mienne, vous courez des risques toutes les fois que vous vous éloignez de moi, comme vous en avez eu la preuve hier & aujourd'hui. Le censeur ne ferme jamais les yeux sur lui-même; & comme il ne peut se quitter, il est toujours en sûreté sous sa tutelle.

E M I L I E.

J'entends, il est deux: d'abord la chose, & puis celui qui la garde. Mais comment se donne-t-on un air de censeur?

L A M E R E.

Avant d'agir, on réfléchit; après avoir agi, on réfléchit encore. Ces

réflexions forment des principes ; & ces principes deviennent avec le temps des regles sacrées & invariables de conduite & de sagesse , qu'aucune passion , qu'aucun intérêt , qu'aucun pouvoir ne saurait arracher de notre cœur. Alors une action équivoque ou douteuse paraît horrible ; une action mauvaise impossible. Peu à peu le caractère se forme ; par l'exercice continuel de sa force , il se fortifie de jour en jour ; & ce que vous appelez l'air de censeur lui est si naturel , que sans aucun effort de sa part , il dispose tout ce qui l'approche à l'estime & à la considération. Or moyennant ces deux boucliers , l'estime des autres & le sentiment de sa force morale , on peut entreprendre avec confiance le voyage de la vie , qui est semé de tant de dangers pour les caractères indécis & faibles.

E M I L' E.

Je crois , Maman , que c'est fort

F 4

beau ce que vous dites-là ; mais je ne le comprends pas bien.

L A M E R E .

Vous avez raison & j'ai tort , moi. Je me suis un peu échauffée ; & sans votre avertissement , j'allais me perdre dans des régions au dessus de notre sphere ; mais me voici heureusement de retour à côté de mon Emilie.

E M I L I E .

Tout ce que je fais , c'est que dès que je serai débarrassée de ma bouche , je travaillerai à mon caractère.

L A M E R E .

En attendant , je vous conseille d'aller vous faire étuver le visage & les genoux , avant de vous coucher , car vous ne devez pas être fort à votre aise.

E M I L I E .

Oh , cela n'y fait rien ; c'est une leçon que j'ai cherchée.

CONVERSATION. 129

L A M E R E.

Oui, & même au haut d'une échelle.

E M I L I E.

N'importe , ma chere Maman , le bonheur vient auffi , comme le malheur , fans qu'on y penfe. Je comptais passer une foirée bien trifte , & je m'en vais contente comme une reine ; vous m'avez distraite de mon mal par la cauferie du monde la plus agréable.

L A M E R E.

Allez , & lorsque vous ferez couchée , j'irai vous faire une vifite.

E M I L I E.

Ainsi fans adieu , ma chere Maman. Mais tournez vos yeux un peu de l'autre côté ; je ne me foucie pas que vous voyiez ma démarche aujourd'hui,



SIXIÈME
CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, Maman, embrassez-moi!

LA MÈRE.

Très-volontiers. Vous me direz sans doute pourquoi ?

EMILIE.

Oui, Maman, c'est que je le mérite bien ; c'est que je suis bien savante à présent : je fais trois choses de plus.

LA MÈRE.

Trois choses ! Mais vraiment c'est beaucoup de choses. Sont-elles belles ? Sont-elles utiles ?

EMILIE.

Vous allez voir, Maman . . . , C'est

que je fais qu'il y a quatre élémens ; le feu , l'eau , la terre & l'air.

L A M È R E.

Bon !

E M I L I E.

Oui , Maman , c'est très-vrai. Et puis élément veut dire principe qui fait agir. Vous voyez que je l'ai bien retenu. Mais ce n'est pas tout.

L A M È R E.

Eh bien ?

E M I L I E.

Tenez , Maman , écoutez. Il y a trois choses encore qu'on appelle les trois regnes. Le regne végétal , que vous avez eu la bonté de m'expliquer l'autre jour ; ce sont les fruits , les arbres , tout ce qui se sème ou se plante ; vous savez bien ? Et puis le regne minéral , qui sont les pierres , l'or , l'argent , le fer , qu'on appelle mines , & qui se forment au fond de la terre ; & puis le regne animal , qui sont tous les ani-

maux , les bêtes , les poissons , les oiseaux & les hommes ; & voilà de quoi le monde est composé.

L A M E R E .

Et c'est pour tout cela qu'il a fallu nous embrasser ?

E M I L I E .

Oui sûrement , ma chere Maman. Est-ce que vous n'êtes pas bien aise que je sache tout cela ? Je fais tout ce qu'il y a dans le monde à présent.

L A M E R E .

Croyez-vous cela ?

E M I L I E .

Mais , oui , Maman. Est-ce qu'il y a encore autre chose ?

L A M E R E .

Et à qui avez-vous l'obligation de toute cette belle science ?

E M I L I E .

Maman , j'aurai l'honneur de vous le dire. Mais dites-moi donc , ma-

chere Maman , si vous n'êtes pas bien contente de moi.

LA MERE.

Je le suis de votre émulation & du plaisir que vous avez, en croyant m'en avoir fait. Je vous en fais très-bon gré, je vous en remercie même. Il ne s'agit plus que de voir si après avoir appris tout cela, il ne vaut pas mieux l'oublier.

EMILIE.

Pourquoi donc, Maman ?

LA MERE.

C'est que je crains que vous ne compreniez pas un mot de ce que vous croyez si bien savoir : & rien n'est si dangereux, à votre âge sur-tout, que de parler de choses qu'on n'entend pas ; il en arrive toutes sortes d'inconvéniens.

EMILIE.

Mais, pardonnez-moi, Maman, j'entends très-bien tout ce que j'ai appris

L A M È R E.

C'est ce que nous allons voir. Reprenons un peu ce que vous avez dit. Il y aura peut-être de quoi causer huit jours, avant de comprendre un seul des grands mots dont vous m'avez fait une si belle litanie.

E M I L I E.

Ah, tant mieux, Maman, j'aime tant à causer avec vous ! Et puis il pleut depuis ce matin. Point de promenade, & j'espère qu'il ne viendra personne ; nous aurons bien du temps.

L A M È R E.

Profitons-en. Eh bien, vous dites donc qu'il y a quatre élémens ?

E M I L I E.

Oui, Maman. Le feu, l'air . . .

L A M È R E.

Oh, doucement, je ne vais pas si vite, moi. Je dis, comme Monsieur Gobemouche, entendons-nous,

CONVERSATION. 135

EMILIE

(rit de tout son cœur.)

Monsieur Gobemouche ! . . . Voilà un drôle de nom ! Qui est ce Monsieur Gobemouche ?

L A M E R E.

C'est un original qui n'a que faire à notre conversation ; nous en parlerons une autre fois. Nous disons qu'il y a quatre élémens ; mais n'y en a-t-il que quatre ?

EMILIE.

Je ne fais pas, on ne m'en a montré que quatre.

L A M E R E.

Et qu'est-ce qu'ils font ces quatre élémens qu'on vous a montrés ?

EMILIE.

Ah, j'avais oublié . . . ils font aller le monde.

L A M E R E.

Mais qu'est-ce que c'est que le monde ?

EMILIE.

Mais, Maman, c'est tout cela. C'est Paris, c'est le bois de Boulogne, c'est Saint-Cloud. Voilà tout.

LA MERE.

Voilà tout ? Eh ce cas ce monde n'est pas trop vaste. Vos quatre élémens font donc aller Saint-Cloud & le bois de Boulogne ? Et comment cela ?

EMILIE.

Ah, je ne fais pas.

LA MERE.

Bon, voilà déjà notre science un peu en défaut. Tâchons de nous remettre sur la voie. Voyons ce qu'il y a dans le monde que vous connaissez. De quoi est-il composé ? qu'est-ce que vous y voyez ?

EMILIE.

Mais des champs, des maisons, des rivières, des hommes, des animaux. Est-ce cela, Maman, qui est le monde ?

LA MÈRE.

Oui, il y a de tout cela dans le monde. Mais si vous regardez au dessus de vous, le ciel, les astres, beaucoup d'autres choses dont je ne vous parlerai pas encore, en font aussi partie. Revenons à nos moutons. Vous m'avez parlé de rivières. Qu'est-ce que c'est que des rivières ?

EMILIE.

C'est de l'eau.

LA MÈRE.

Mais voilà de l'eau dans cette carafe, est-elle une rivière ?

EMILIE.

Non, Maman; mais une rivière c'est pourtant de l'eau.

LA MÈRE.

C'est-à-dire qu'il y a de l'eau dans une rivière; mais pour que cette eau forme une rivière, qu'est-ce qu'il faut ?

Ah, je le fais, je m'en souviens, ma bonne me l'a dit. D'abord l'eau sort de terre, elle forme un petit ruisseau; & puis ce petit ruisseau augmente, augmente; & puis, quand il est bien grand, on l'appelle rivière. N'est-ce pas cela, Maman?

L A M È R E.

A la bonne heure. Une rivière est donc composée d'une grande quantité d'eau qui suit son cours

E M I L I E.

Qu'est-ce que cela veut dire *qui suit son cours* ?

L A M È R E.

Cela veut dire qu'elle coule dans son lit, & qu'elle ne se perd pas dans la terre depuis l'endroit où elle en est sortie, qui s'appelle la source, jusqu'à ce qu'elle trouve une autre rivière où elle tombe, & où elle se perd, en confondant ses eaux dans les siennes.

E M I L L E.

Ah, ah ! Et la Seine où est-ce qu'elle se perd ?

L A M E R E.

La Seine va tomber dans la mer, & à cause de cela on l'appelle un fleuve. Voilà la différence des fleuves aux rivières ; les fleuves tombent dans la mer, & les rivières dans d'autres fleuves ou rivières.

E M I L L E.

Mais on dit pourtant la rivière de Seine ?

L A M E R E.

On le dit ; mais c'est un fleuve. Ah ça, il y a une heure que nous parlons d'eau, & il n'est pas bien sûr encore que nous sachions ce que c'est.

E M I L L E.

C'est ce qui sert à boire, à faire du thé.

L A M E R E.

Vous me dites-là son usage ; mais vous ne me dites pas ce que c'est.

EMILIE.

Maman, je ne le fais pas, je vous prie de vouloir bien me le dire.

LA MERE.

Comment, votre science ressemble à celle des perroquets ? Dès qu'on vous change la demande, vous n'y êtes plus ? Ce serait une preuve que vous n'attachez nulle idée précise à ce que vous dites. Vous m'avez dit tout-à-l'heure que l'eau est un des quatre élémens de la nature.

EMILIE

Ah, cela est vrai.

LA MERE.

Et sa principale qualité, celle qui la distingue des autres ?

EMILIE.

Maman, je ne fais.

LA MERE.

C'est d'être liquide, fluide.

EMILIE.

Ah, c'est vrai.

L A M E R E.

Et avec de l'attention vous l'auriez découvert toute seule.

E M I L I E.

Vous le croyez, Maman ?

L A M E R E.

Un corps liquide est l'opposé d'un corps solide, qui ne se laisse pas pénétrer & séparer comme l'autre.

E M I L I E.

J'entends. Mais nos quatre élémens qui font aller le monde ?

L A M E R E.

A propos ! Et comment s'y prennent-ils pour le faire aller ?

E M I L I E.

Ah, Maman, cela n'y était pas.

L A M E R E.

Comment cela n'y était pas ? Où cela n'était-il pas ?

E M I L I E.

Dans le livre où j'ai appris.

Vous avez appris dans un livre ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Emilie, sonnez. Qu'on nous apporte de l'eau froide dans une petite jate.

EMILIE.

Pourquoi faire, Maman ?

LA MERE.

Vous allez voir. (*On apporte une jate d'eau sur la table.*) Venez ici, Emilie, approchez votre main, & voyez comme cette eau est froide.

EMILIE.

Oui, c'est bien froid.

LA MERE.

Je vais mettre mes mains dans cette jate, & je les y laisserai tandis que nous allons parler d'autres choses ; ensuite vous verrez. Dites-moi ce que c'est que ce livre qui vous a rendu si habile ?

EMILIE.

Maman, vous savez bien qu'hier, quand vous m'avez amenée à Paris, vous m'avez descendue au Palais royal avec ma bonne, pendant que vous alliez à vos affaires.

LA MERE.

Eh bien ?

EMILIE.

J'ai trouvé Mademoiselle de Saly ; c'est ma bonne amie, Maman, vous savez bien. Elle m'a montré un joli petit livre qu'on lui a donné pour apprendre & pour s'amuser. Il est joli... il est tout bleu... & il y avait cela dedans, & moi je l'ai appris bien vite, parce que j'ai dit : Maman fera bien surprise, & cela lui fera plaisir.

LA MERE.

Emilie, si nous faisons bien, je crois que nous ne nous quitterions jamais, & vous ne partiriez plus sans moi.

E M I L I E .

Ah, Maman, que je serais aise ! Oh je vais être bien sage ! Mais pourquoi me dites-vous cela à présent ? Etes-vous fâchée de ce que j'ai appris les élémens & les . . . les quoi donc ? Comment est-ce que l'on appelle ce que j'ai appris encore ?

L A M E R E .

Je n'en suis pas fâchée ; mais je voudrais bien que vous ne devinssiez pas un perroquet.

E M I L I E .

Un perroquet ! C'est un oiseau ?

L A M E R E .

Oui, c'est un oiseau qui répète les mots qu'il a entendus, mais qui ne fait ce qu'il dit, parce qu'il ne peut pas comprendre les mots qu'il prononce ; & quand de jeunes personnes répètent à tort & à travers ce qu'elles entendent dire, ou ce qu'elles ont lu,

comme

CONVERSATION. 145

comme cela leur arrive souvent, elles font comme des perroquets.

EMILIE.

Mais, Maman, quand je demande l'explication des choses que je n'entends pas, je ne fais pas comme un perroquet.

LA MERE.

Cela est vrai; mais il y a des choses que l'on ne saurait vous expliquer, parce que vous n'êtes point en âge de les comprendre; ce que l'on pourrait vous dire ne servirait qu'à brouiller vos idées, ou vous en donnerait de fausses.

EMILIE.

Comment cela, Maman?

LA MERE.

Par exemple, vous savez très-bien lire à présent.

EMILIE.

Pas mal.

LA MERE.

Mais avant que vous le fussiez, si

Tome I.

G

P'on avait commencé à vous faire lire un mot en entier, sans vous faire connaître vos lettres, qu'est-ce qui en ferait arrivé ?

E M I L I E.

Je crois que je n'aurais pas pu.

L A M E R E.

Pardonnez-moi. Le mot *Maman*, par exemple, à force de vous le montrer & de vous le faire prononcer, toutes les fois que vous auriez retrouvé ce mot dans un livre, vous l'auriez enfin reconnu, & vous auriez dit : *c'est Maman*; mais vous n'auriez pas su que par-tout où vous auriez trouvé une *M* & un *a*, cela faisait *Ma*; que par-tout où vous auriez trouvé *m*, *a*, *n*, cela faisait *man*. De même, si l'on commence par vous expliquer aujourd'hui nombre de mots qui demandent des connaissances que vous n'avez point encore, vous croirez avoir appris quelque chose, & cependant vous ne

faurez véritablement rien ; vous n'en ferez pas plus avancée que si l'on vous avait fait lire par routine & par mémoire, sans vous apprendre à épeler.

E M I L I E.

Ah, cela est vrai, Maman, je comprends cela.

L A M E R E.

Voilà pourquoi je dirige le choix de vos lectures, & ne vous laisse pas lire dans tous les livres indistinctement ; & voilà pourquoi je n'aime pas que vous causiez avec toutes sortes de personnes. Et voilà pourquoi, ma chère Emilie, je vous recommande tant de ne jamais vous servir de termes & de mots que vous ne comprenez pas, avant de m'en avoir demandé l'explication, soit que vous les ayez lus, soit que vous les ayez entendu dire.

E M I L I E.

Et pourquoi, Maman, ne faut-il demander qu'à vous ?

G 2

C'est que je ne connais personne qui prenne à vous un aussi grand intérêt que moi. C'est que les questions des enfans fatiguent & importunent communément tout autre que leur mere ; & pour s'en débarrasser , on leur répond souvent la premiere chose qui vient en tête , qu'elle soit juste ou non.

E M I L I E.

Fort bien ! On m'attrape donc , quand je demande aux autres ce que je n'entends pas ?

L A M È R E.

Cela arrive très-souvent ; & lorsque l'on a une fois une idée fausse dans la tête , il est très-difficile de la détruire , sur-tout à votre âge , où l'on n'est pas encore en état d'en sentir le côté faux.

E M I L I E,

Maman , voilà qui est fait , je ne passerai plus un mot que je n'entends pas , sans vous le demander ; & je ne

Je demanderai qu'à vous, puisque vous voulez bien m'instruire.

L A M E R E.

Voilà ce qui s'appelle de la raison.

E M I L I E.

Et puis, vous ne m'attrapez pas, vous, Maman ; vous ne m'avez jamais trompée, & vous ne vous ennuyez jamais de mes questions.

L A M E R E.

Au contraire, elles me font toujours plaisir.

E M I L I E.

Mais pourquoi donc avez-vous toujours les mains dans cette eau ?

L A M E R E.

Vous souvenez-vous comme elle était froide, quand on l'a apportée ?

E M I L I E.

Oui, Maman, elle était bien froide.

L A M E R E.

Eh bien, touchez-la à présent.

G 3

E M I L I E.

Ah, elle ne l'est plus; vos mains
l'ont échauffée.

L A M E R E.

Et comment cela s'est-il fait ?

E M I L I E.

C'est que vous aviez chaud.

L A M E R E.

Mais qu'est-ce qui fait que j'avais
chaud ?

E M I L I E.

Je ne fais pas.

L A M E R E.

Qu'est-ce qui vous réchauffe, quand
vous avez froid ?

E M I L I E.

C'est le feu. Mais on n'a pas du feu
dans le corps.

L A M E R E.

Pardonnez-moi, on y a du feu; &
si l'on n'en avait pas, on ne pourroit
pas vivre; le sang se glacerait dans les
veines, & l'on mourrait. Ce feu s'ac-

croît & ensuite diminue avec l'âge ;
& voilà pourquoi le vieux bon homme
que vous avez vu l'autre jour , ne
pouvait se réchauffer , quoique nous
souffrions presque de la chaleur.

E M I L I E.

Ah , ce pauvre bon homme , je m'en
souviens , comme il tremblait ! Ma
bonne lui fit boire du vin. Il n'avait
donc plus de feu dans le corps ? Et
moi , je suis donc un brasier ?

L A M E R E.

Sans doute.

E M I L I E.

Cependant je ne sens pas mon corps
embrasé ?

L A M E R E.

C'est que vous y avez aussi de l'eau.

E M I L I E.

Bon !

L A M E R E.

Sûrement. Quand vous pleurez ,
qu'est-ce qui tombe de vos yeux ?

E M I L I E.

Ah, cela est vrai; les larmes, c'est de l'eau.

L A M E R E.

Si nous n'avions pas ce liquide dans le corps, (car vous vous rappelez que la principale qualité de l'eau, c'est d'être liquide ou fluide,) il faudrait mourir desséché, comme les plantes que vous voyez flétries & prêtes à périr, quand la pluie leur manque.

E M I L I E.

Voilà pourquoi vous les arrosez, n'est-ce pas, Maman ?

L A M E R E.

Et voilà pourquoi vous buvez.

E M I L I E.

Ah!... Mais, Maman, j'ai de l'eau dans le corps; je ne devrais pas avoir soif.

L A M E R E.

Quand vous courez vite ou longtemps, qu'est-ce qui vous arrive ?

CONVERSATION. 153

EMILIE.

J'ai chaud.

LA MERE.

Vous avez augmenté par le mouvement le feu qui vous anime : on a plus ou moins de soif, suivant que ce feu est plus ou moins fort.

EMILIE.

C'est donc pour l'éteindre, qu'on boit ?

LA MERE.

Si vous l'éteignez, vous mourez.

EMILIE.

Ah, oui, c'est vrai. Mais éteindre pas tout-à-fait.

LA MERE.

C'est pour rétablir & maintenir l'équilibre nécessaire à la vie entre les solides & les liquides.

EMILIE.

Je n'entends pas bien cela, Maman.

LA MERE.

Vous savez cependant ce que c'est

G 5

qu'un corps solide & un corps liquide.

E M I L I E.

Oui ; mais c'est cet équilibre qui me chifone.

L A M E R E.

Je le crois bien ; aussi je ne vous ai répondu que pour vous faire voir qu'il y a des choses au dessus de votre entendement , & dont il vaut mieux remettre l'explication à un autre temps. Si nous voulions nous perdre dans l'équilibre nécessaire à la vie , je ne fais ce qui arriverait de notre conversation. Reprenons où nous en étions. Vous voyez que le feu & l'eau sont nécessaires à la vie.

E M I L I E.

Oui , Maman.

L A M E R E.

A présent retenez votre respiration. Fermez-vous bien la bouche & le nez.

E M I L I E.

Maman , j'étouffe , je ne peux pas.

LA MERE.

Vous voyez donc bien qu'il faut encore autre chose à la vie que le feu & l'eau.

EMILIE.

Ah, c'est l'air.

LA MERE.

Ce n'est pas tout : notre chair est une matiere qui est sujete à la corruption, & lorsqu'elle est desséchée, elle tombe en poussiere & redevient terre.

EMILIE.

Oui, Maman, j'ai vu cela dans mon catéchisme historique.

LA MERE.

Eh bien, cette terre, le feu, l'air & l'eau sont essentiels à la vie. Si vous étiez privée d'une de ces choses, vous ne pourriez pas vivre, comme je vous l'ai fait voir.

EMILIE.

Cela est vrai.

L A M E R E.

Et ces quatre choses , le feu , l'eau , la terre & l'air sont ce qui conserve la vie à tout ce qui existe dans la nature.

E M I L I E.

Mais ce n'est donc pas des élémens , comme dit ce livre ?

L A M E R E.

Pardonnez-moi. On appelle la terre , le feu , l'air & l'eau les quatre élémens de la nature , parce qu'élément veut dire principe d'une chose , ou ce qui lui fait être ce qu'elle est. A présent vous entendez bien qu'élément veut dire principe d'une chose ?

E M I L I E.

Oui , Maman.

L A M E R E.

On dit aussi les élémens d'une science , les élémens d'un art , les élémens de l'écriture. Qu'est-ce que cela veut dire , par exemple , les élémens de l'écriture ?

CONVERSATION. 157

E M I L I E.

Mais ce n'est pas le feu, la terre...

L A M E R E.

Non, ce sont les élémens de la nature, ceux-là.

E M I L I E.

Mais on ne m'a pas dit les autres.

L A M E R E.

Qu'est-ce que nous sommes convenues qu'*éléments* voulaient dire ?

E M I L I E.

Elémens veut dire principes.

L A M E R E.

Eh bien, qu'est-ce que les élémens de l'écriture ?

E M I L I E.

Ah, c'est-à-dire, les principes de l'écriture.

L A M E R E.

Cela est vrai. Quand on dit les élémens d'une science, on entend les principes d'une science ; & quand on dit les quatre élémens de la nature,

on entend les principes dont les choses créées font composées.

E M I L I E.

A présent j'entends bien, & je ne l'oublierai pas Maman, vous avez donc lu tous les livres ?

L A M E R E.

Pas tous ; mais je ne vous en donne point à lire sans l'avoir lu, & je vous en ai dit la raison.

E M I L I E.

Je m'en suis bien apperçue ; car l'autre jour, en lisant l'histoire de *la Mauvaise Fille*, vous saviez que cette dame que je trouvais si méchante, n'avait pas d'enfans A propos, Maman, pourquoi n'est-il pas nécessaire que nous fassions lire cette histoire à un certain monsieur qui poliffone toujours avec moi ?

L A M E R E.

C'est que j'espère que vous ferez

CONVERSATION. 159

bien-tôt assez raisonnable pour qu'on ne poliffone plus avec vous.

E M I L I E.

Mais, Maman, si vous lui disiez que vous ne le voulez pas ?

L A M E R E.

Et pourquoi ne prenez-vous pas ce soin vous-même ?

E M I L I E.

C'est que vos paroles lui feront plus d'impression que les miennes.

L A M E R E.

On n'a pas toujours besoin de paroles pour se faire comprendre.

E M I L I E.

Comment donc ?

L A M E R E.

Par exemple, si vous ne faisiez pas attention aux plaisanteries de ce monsieur, il sentirait bientôt que vous ne les aimez pas, qu'elles vous sont à charge.

EMILIE.

Ah , c'est vrai Mais c'est que , Maman , à vous dire la vérité , je m'en amuse beaucoup.

LA MÈRE.

Il ne faut donc pas dire qu'elles vous sont désagréables ; vous savez qu'une porte ne peut être ouverte & fermée à la fois.

EMILIE.

Mais ce n'est pas moi qui les trouve mauvaises , c'est le livre. Il dit qu'il faut se faire respecter. Cela est-il gai , Maman ? Je crois que cet homme n'aime pas les gens qui s'occupent des enfans.

LA MÈRE.

Quand il dit qu'il faut se faire respecter , il ne prétend pas qu'une petite morveuse de votre âge puisse être respectable ; mais il veut dire qu'il faut faire respecter son sexe. Ce sexe étant faible par sa nature , n'a d'autres

CONVERSATION. 161

moyens de se faire respecter que la réserve & la modestie. Pour le reste, c'est à vous de juger si le livre a tort ou raison.

EMILIE.

J'aime mieux, Maman, que vous en jugiez, parce que suivant ce que vous me direz, je me conduirai avec ce monsieur aux oranges.... vous savez bien ?

LA MERE.

Mais d'abord, j'ai remarqué que ce monsieur ne donne à la société que très-peu d'instans, que ses occupations lui laissent. Je trouve qu'il est bien naturel que pendant ces instans il cherche à s'amuser, à se délasser.

EMILIE.

Eh bien, Maman, c'est ce que j'ai toujours pensé.

LA MERE.

Je crois qu'il aime beaucoup les enfans.

EMILIE.

Oh sûrement.

LA MÈRE.

Il ne vous voit qu'à vos heures de récréation ; & peut-être à cause de l'affection qu'il vous porte , est-il bien aise d'y contribuer.

EMILIE.

Je vous assure , Maman , que vous l'avez deviné.

LA MÈRE.

Si en s'amusant , il veut bien vous amuser , il y a donc double profit ; & si vous n'en abusez pas , il n'y a point de mal.

EMILIE.

Ma chere Maman , vous avez raison. C'est singulier comme vous dites toujours vrai ! Ce livre m'avait barbouillé la tête ; je ne savais plus où j'en étais , ni sur quel pied danser.

LA MÈRE.

Un livre peut bien ou mal dire. II.

ne faut pas adopter sans réflexion ce qu'on lit.

EMILIE.

Comment adopter ?

LA MERE.

Cela veut dire faire son opinion de celle du livre qu'on lit. Votre opinion doit être le résultat de vos réflexions.

EMILIE.

Eh bien, mes réflexions me disent de n'être pas de l'avis du livre d'hier.

LA MERE.

Et qu'il vaut mieux s'amuser, rire & folâtrer que d'être raisonnable.

EMILIE.

Mais non, Maman, cela ne vaudrait rien.... J'ai donc tort de n'être pas de l'avis du livre ?

LA MERE.

Peut-être le mal n'est-il pas si grand de se livrer à la gaieté, à la légèreté, & même à l'étourderie du premier âge. Il s'agit, je crois, de bien con-

naître les limites. Tant qu'on reste en-deçà, tout est bien ; dès qu'on les franchit, tout devient mal : & une fille bien née ne les franchit jamais.

E M I L I E.

Qu'est-ce qu'une fille bien née ?

L A M E R E.

C'est celle que non-seulement ses dispositions naturelles portent au bien ; mais qui au milieu de la pétulance & de l'effervescence du premier âge, donne cependant des symptômes de discernement, conserve un certain maintien qui prévient en sa faveur, & fait garder la mesure en toutes choses, avec un tact qui lui promet, pour un âge plus avancé, tous les avantages de la raison & de la sagesse.

E M I L I E.

Eh bien, Maman, suis-je une fille bien née ?

L A M E R E.

Je l'espère.

EMILIE.

J'ai donc du tact ?

LA MERE.

C'est à vous à me le faire voir.

EMILIE.

Et comment ?

LA MERE.

En me prouvant que vous sentez en toute occasion la convenance des lieux, des temps, des personnes : car ce qui est bien dans un moment est très-déplacé dans un autre ; en montrant de la réserve & de la réflexion jusques dans vos folies. Le tact se manifeste machinalement dans les plus petites choses. Par exemple, si ce monsieur qui a la complaisance de s'occuper de vous, vous regardait comme une marionete, le livre aurait raison, & j'en ferais fort affligée ; parce qu'il me rappellerait Mademoiselle d'Orville.

N'ayez pas peur , ma chere Maman.
Il me traite comme un enfant , & non
pas comme une marionete.

L A M E R E.

En ce cas tout est bien ; mais par où
le jugez-vous ?

E M I L I E.

C'est que , quoique nous jouions
toujours ensemble , il s'intéresse vrai-
ment à mes progrès. Voyez comme il
assiste à mes exercices des premiers du
mois , & comme il est content , quand
j'ai mérité la croix : à voir son air de
satisfaction , on croirait que c'est lui
qui va la porter.

L A M E R E.

Oh pour le coup , voilà des faits ;
& je vois bien que je puis être tran-
quille , & qu'il n'est pas nécessaire que
je me mêle de vos affaires avec lui.

E M I L I E.

Et puis , laissez-moi faire. Je m'en

CONVERSATION. 167

vais à l'avenir prendre bien garde aussi à mon maintien.... Cela m'ennuiera peut-être un peu ; mais n'importe , pourvu que je vous plaise.... Ah , Maman, vraiment, voilà ce que c'est que de jaser.... J'ai oublié.... Ma bonne m'a dit de vous prier, si vous envoyez à Paris, de faire passer chez la couturiere.

L A M E R E.

Voilà un terrible tort de ces quatre élémens & de tout ce qui s'en est suivi , de nous avoir fait oublier la couturiere.

E M I L I E.

C'est qu'elle n'a pas apporté ma robe neuve , & elle l'avait promise pour aujourd'hui.

L A M E R E.

Eh bien , apparemment qu'elle n'est pas finie ; ce fera pour un autre jour.

E M I L I E.

Oh, c'est que je serai bien heureuse,
quand j'aurai ma robe neuve.

L A M E R E.

Et qu'est-ce qu'une robe neuve peut
faire au bonheur ?

E M I L I E.

C'est que je ne suis pas fâchée d'être
parée.

L A M E R E.

Est-ce que vous n'avez jamais eu de
chagrin les jours où vous avez été
parée ? N'avez-vous jamais pleuré
avec une robe neuve ?

E M I L I E.

Pardonnez-moi, je fais bien qu'elle
ne fait rien aux chagrins.

L A M E R E.

Est-ce que l'on vous accorde tout ce
que vous voulez les jours de parure ?

E M I L I E.

Non pas toujours.

L A

L A M E R E.

Est-ce que mes amis ou moi-même , nous faisons plus d'attention à vous , quand vous avez une belle robe ?

E M I L I E.

Mais non , Maman.

L A M E R E.

Quelles sont donc les occasions où l'on s'occupe le plus de vous , où l'on vous accorde le plus facilement ce que vous désirez , & où vous éprouvez cette satisfaction intérieure qui fait que vous êtes si contente de vous , de moi & des autres ?

E M I L I E.

C'est , je crois , quand j'ai bien rempli tous mes devoirs ; là tout couramment , sans chercher midi à quatorze heures.

L A M E R E.

En ce cas une robe neuve ne rend pas heureuse ; car on a beau être parée , on n'en a pas moins de chagrin ,

Tome I.

H

quand on a des reproches à se faire.
Et je vous ai vu souvent très-gaie ,
très-contente avec un petit foureau
de toile , quelquefois même vers la fin
du jour assez sale.

E M I L I E.

Cependant, Maman, je vous assure
qu'on a du plaisir à être parée. Deman-
dez plutôt à Mademoiselle de Léry.

L A M È R E.

Oui, un plaisir de vanité, auquel
les petites filles attachent beaucoup
de prix.

E M I L I E.

Mais ne peut-on pas prendre le plai-
sir & laisser la vanité? Un plaisir est
toujours une bonne chose.

L A M È R E.

Oui, quand il est honnête & sensé,
& qu'on le prend pour ce qu'il est.

E M I L I E.

Comment pour ce qu'il est?

L A M E R E.

C'est-à-dire , quand on ne le prend pas pour le bonheur.

E M I L I E.

Oh le bonheur , c'est plus sérieux.

L A M E R E.

Eh bien , puisque nous y sommes , cherchons un peu les conditions nécessaires au bonheur.

E M I L I E.

Oui , cherchons J'allais dire quelque chose , mais je crois que je me trompe.

L A M E R E.

Qu'est-ce que cela fait ? Dites toujours. Ce n'est qu'en me disant ce qui vous passe par la tête , que vous apprendrez à penser juste.

E M I L I E.

Oui , Maman ; mais si je dis mal ?

L A M E R E.

Alors je vous en avertirai.

H 2

E M I L I E.

Maman , c'est que je voulais dire :
Cherchons les élémens du bonheur.

L A M E R E.

Eh bien , vous auriez bien dit ; car
c'est précisément ce que je veux que
vous trouviez.

E M I L I E,

Mais le bonheur c'est une chose....
Je voudrais le savoir.... Mais non ,
ce n'est pas une science.

L A M E R E.

Je crois que c'est la première de
toutes les sciences , celle qu'il importe
le plus aux hommes de connaître.

E M I L I E.

Est - elle bien difficile à appren-
dre ?

L A M E R E.

Très-difficile & même impossible
aux méchans ; mais très-aisée pour
ceux qui se servent de leur raison,

EMILIE.

Ah, Maman, j'espere qu'elle ne fera pas difficile pour moi.

LA MERE.

Je l'espere aussi. Nous avons déjà vu que les beaux habits ne rendaient point heureux. Votre bonne n'a pas de fort beaux habits; elle n'est point riche : la croyez-vous heureuse ?

EMILIE.

Oh sûrement, Maman, car elle rit & chante toujours; je ne l'ai jamais vu triste.

LA MERE.

Tous ces payfans, tous ces domestiques que vous voyez danser les dimanches à la porte du bois de Boulogne, vous les voyez contents, vous les voyez rire. Ils ne sont cependant pas riches; ce n'est qu'à force de travailler toute la semaine, qu'ils gagnent de quoi se nourrir & s'entretenir, eux & leurs enfans. Vous m'avez souvent

H 3

parlé de leur gaieté. Nous pouvons donc conclure que les richesses ne sont sûrement pas nécessaires au bonheur.

E M I L I E.

Mais qu'est-ce qui fait que tous ces pauvres gens sont contents ?

L A M E R E.

Voyez, dites-moi votre idée.

E M I L I E.

Mais je crois que c'est parce qu'ils ont bien travaillé, & parce que l'on est content d'eux.

L A M E R E.

Vous avez raison. Eh bien, quel sera donc le premier élément du bonheur dans tous les âges & dans toutes les conditions ?

E M I L I E.

Ce sera d'avoir rempli son devoir & d'être content de soi; n'est-ce pas, Maman ?

L A M E R E.

Cela est certain. On peut jouir de

CONVERSATION. 175

tous les avantages extérieurs, de grandes richesses, d'une bonne santé, & cependant n'être point heureux. Mais fans biens, avec une santé faible, telle que vous m'en voyez, on peut se trouver heureux : car le vrai bonheur dépend de nous-mêmes.

E M I L I E.

Oui, il n'y a qu'à être bien sage.

L A M E R E.

Et il n'y a pas de bonheur fans sagesse ou quand on n'a pas rempli ses devoirs, parce qu'alors on n'est content ni de soi ni des autres.

E M I L I E.

Voilà pourquoi les méchans ne sont pas heureux, n'est-ce pas, Maman?... Bon, voilà du monde !

L A M E R E.

Je n'en suis pas fâchée, nous avons assez jafé aujourd'hui ; il est temps de songer à vos petits devoirs, puisqu'il n'y a point de bonheur sans eux.

H 4

E M I L I E.

Maman, j'ai encore quelque chose à vous dire sur le bonheur que je n'entends pas bien ; demain vous me permettrez de vous le dire, n'est-ce pas ?

L A M E R E.

Oui, vous savez que je cause tant qu'on veut.

E M I L I E.

En attendant je vais apprendre mon évangile.



SEPTIEME
CONVERSATION.

LA MERE.

Eh bien, Emilie, qu'est-ce que vous vouliez me dire ?

EMILIE.

Quoi, Maman ? Je ne fais pas.

LA MERE.

Il y avait quelque chose sur le bonheur que vous n'entendiez pas.

EMILIE.

Maman, je ne m'en souviens plus.

LA MERE.

Ce fera pour quand vous vous en souviendrez.

EMILIE.

Si vous eussiez eu la bonté de causer hier & avant-hier avec moi, ma chere

H 5

Maman , je m'en ferais souvenue ; mais à présent

L A M E R E .

Et qu'est-ce qui m'en a empêchée ?

E M I L I E .

Maman , je le fais bien , c'est ma faute , c'est que je ne l'ai pas mérité.

L A M E R E .

Ah , ah ! Je croyais tout simplement en avoir été empêchée par mes affaires. Vous m'apprenez que je vous ai boudée.

E M I L I E .

Mais oui , Maman. N'avez-vous pas remarqué que j'ai tourné longtemps pour entamer une conversation ? Vous m'avez toujours dit d'un air distrait : *Allez , Mademoiselle , je n'ai rien à vous dire pour le présent.* Est-ce que les affaires donnent ce ton de féchereffe ?

L A M E R E .

Je ne me le rappelle pas ; mais je ne

CONVERSATION. 179

fuis pas fâchée que vous regardiez nos petites causeries comme une récompense, & que vous vous en apperceviez lorsqu'elle vous manque.

E M I L I E.

Je vous assure, Maman, que cela ne fait pas plaisir.

L A M E R E.

Je le fais. Tout a donc été assez de travers ces deux jours passés ?

E M I L I E.

J'avais pourtant grande envie de bien faire ; mais je n'ai jamais pu.

L A M E R E.

Et pourquoi n'avez-vous pas pu ?

E M I L I E.

Je l'ignore, Maman, je n'étais pas en train de rien faire ; quand je voulais mettre les yeux sur mon livre, mon esprit galopait & s'en allait, je ne fais où.

L A M E R E.

Mais, mon enfant, s'il n'y avait

H 6

qu'à dire : Je ne suis pas en train, on ne ferait presque jamais rien. Quand on se sent moins de disposition, on a une raison de plus pour s'appliquer davantage, pour se donner plus de peine, pour redoubler d'efforts & d'attention.

E M I L I E.

Mais, Maman, on n'est pas toujours également disposé, Papa vous l'a dit.

L A M E R E.

Cela excuse, mais ne justifie pas. Croyez-vous que je sois toujours disposée à causer ou à jouer avec vous ? Vous m'avez vu souvent malade & souffrante, j'ai souvent la tête remplie d'affaires ; eh bien, je les oublie pour m'occuper, même de vos amusemens. Si j'écoutais alors mes dispositions, je vous renverrais, vous, votre poupée & votre petit ménage.

E M I L I E.

C'est que vous avez trop de bonté pour votre petite Emilie.

L A M E R E.

C'est qu'on ne mérite point d'estime , si l'on ne fait pas se vaincre. Que dirait-on de Monsieur le Premier Président , si au moment où l'audience est assemblée pour entendre & juger un procès , il faisait dire qu'il n'est pas en train , & qu'il n'y a qu'à revenir sous huit jours ? Que diriez-vous du cuisinier , si lorsque vous attendez votre dîner , il vous faisait dire qu'il n'est pas en train , & que ce sera pour une autre fois ? Vous voyez que dans les fonctions les plus importantes de la société , comme dans les plus ordinaires de la vie , personne n'est en droit de se consulter , s'il est en train pour faire son devoir.

E M I L I E.

Mais comment donc faire ?

L A M E R E.

On s'accoutume dès l'enfance à vaincre sa paresse & à faire ce que l'on

doit faire , quelque chose qu'il en coûte ; car quand on est Premier Président , il n'en est plus temps. Je vous l'ai déjà dit , c'est cet effort que l'on fait sur soi-même , qui devient vertu , & qui forme peu-à-peu le caractère.

E M I L I E .

Eh bien , Maman , je formerai mon caractère , je vous le promets.

L A M E R E .

Il faut , lorsque vous vous sentez portée à la distraction , vous placer de manière que vous ne voyiez rien de ce qui se passe autour de vous ; il faut , si vous apprenez par cœur , apprendre tout haut , afin qu'on vous avertisse , s'il vous prend une distraction , & si vous cessez de répéter sans vous en appercevoir ; il faut enfin montrer de la bonne volonté , si l'on veut obtenir de l'indulgence. S'il ne dépend pas de vous d'être bien ou mal disposée , il dépend toujours de vous de ne

pas vous laisser aller à l'humeur à cause de vos propres torts.

E M I L I E.

Cela est bien vrai ; mais c'est qu'on est si mécontent, si mal à son aise ! vous ne sauriez croire comme on passe mal son temps. Je suis bien heureuse, Maman, que vous n'ayez pas reçu de visites, car j'aurais fait une triste figure ; & je suis bien sûre que vous me gardez le secret de mes bêtises.

L A M E R E.

Oh certainement. La bonne réputation d'une jeune personne est son bien le plus précieux, c'est ce qu'elle doit chérir comme sa vie ; & lorsqu'une fois l'on est prévenu contre elle, il lui est si difficile de la rétablir, que je n'ai garde d'aller dire vos défauts, tant que je conserverai l'espérance de vous en voir corrigée.

E M I L I E.

Pourquoi la bonne réputation d'une

jeune personne est-elle ce qu'elle doit
chérir le plus , Maman ?

L A M E R E .

Pourquoi êtes-vous si fâchée , quand
on parle des fautes que vous avez
faites ?

E M I L I E .

C'est que je voudrais qu'on dît tou-
jours du bien de moi.

L A M E R E .

Et pourquoi ?

E M I L I E .

Mais , si l'on s'imagine que j'ai l'ha-
bitude de mal faire , on croira que je
ne vaux rien.

L A M E R E .

Eh bien , la bonne réputation est
donc précieuse , parce qu'on ne peut
se passer de la bonne opinion des
autres.

E M I L I E .

Cela est vrai ; mais pourquoi ne
peut-on s'en passer ?

L A M E R E.

Je vous le demande , puisque vous craignez si fort qu'on ne suppose que vous ne valez rien. Ne sommes-nous pas convenues ces jours passés que les hommes avaient besoin les uns des autres ?

E M I L I E.

Oui , Maman.

L A M E R E.

Or si ceux dont vous avez besoin n'ont pas bonne opinion de vous ?

E M I L I E.

Cela fera fâcheux.

L A M E R E.

Croyez-vous qu'ils mettront le même intérêt aux services que vous en attendez , que s'ils vous croyaient une personne accomplie ?

E M I L I E.

Non , Maman.

L A M E R E.

Vos maîtres , par exemple , vous

en attendez quelques soins, je pense ?

E M I L I E.

Oui, certes.

L A M E R E.

Croyez-vous qu'ils mettent autant de zele & d'empressement à enseigner un enfant maussade qu'un enfant aimable & appliqué ?

E M I L I E.

Non sûrement.

L A M E R E.

Vous ne vous souciez donc pas d'être l'enfant maussade ?

E M I L I E.

Dieu m'en préserve !

L A M E R E.

Pourriez-vous être à votre aise avec quelqu'un qui aurait mauvaise opinion de vous ?

E M I L I E.

Je ne le crois pas.

L A M E R E.

L'opinion que l'on a d'une personne

décide , pour ainsi dire , de sa destinée dans la tête des autres ; c'est sur elle qu'on mesure l'estime ou l'amitié qu'on lui réserve ; c'est elle qui établit la réputation : or une jeune personne n'est connue que par sa réputation.

E M I L I E.

Comment cela , Maman ?

L A M E R E.

C'est qu'elle ne paraît dans le monde que rarement , & toujours sous la fauve-garde de ses parens ; on ne l'entend presque pas parler , on ne la voit jamais agir ; on ne peut donc se former une opinion sur elle que d'après ce que l'on en entend dire par ceux qui l'approchent dans l'intérieur de la maison.

E M I L I E.

Oui , par les domestiques.

L A M E R E.

Par les domestiques , par les maîtres , par tous ceux qui la voient de près.

E M I L I E.

Mais si tous ces gens-là ne disent pas vrai ?

L A M E R E.

Quel intérêt auraient-ils à déguiser la vérité ? N'y a-t-il pas bien plus de plaisir à dire le bien qu'à découvrir le mal ? Et qui oserait inventer ou supposer le mal qui n'existe pas ? Le mensonge est un vice si affreux qu'il ne se rencontre pas communément ; contre un menteur la vérité trouve dans tous les honnêtes gens des défenseurs qui le démasquent.

E M I L I E.

Qui le démasquent ! Est-ce que le mensonge met un masque ?

L A M E R E.

Non , c'est une façon de parler. Vous savez bien qu'un masque cache les traits du visage.

E M I L I E.

Oui , Maman.

CONVERSATION. 189

L A M E R E.

Eh bien, le mensonge cache ainsi les traits de la vérité ; & comme un menteur veut être cru , on dit qu'il les emprunte & qu'il les contrefait.

E M I L I E.

Ah oui , & ceux qui prouvent qu'il a menti , le démasquent. Mais , Maman , est-ce qu'un mensonge est toujours découvert ?

L A M E R E.

Toujours.

E M I L I E.

C'est donc bête de mentir ?

L A M E R E.

Sans doute , parce qu'un peu plutôt , un peu plus tard , la vérité se découvre nécessairement.

E M I L I E.

Et puis le menteur est bien sot & bien attrapé ; n'est-ce pas ?

L A M E R E.

Attrapé & puni autant qu'il le mé-

rite ; car il est bête , comme vous dites , de croire qu'on pourra longtemps faire passer le mensonge pour la vérité. Et puis , personne ne veut avoir à faire à un menteur ; il est déshonoré ; il perd la confiance de tout le monde ; on ne le croit plus sur rien.

E M I L I E.

Mais pourquoi déshonoré ?

L A M E R E.

Parce qu'il s'est placé lui-même , de son propre choix , parmi les hommes les plus méprisables. Le mensonge est un vice si bas , si avilissant , qu'on ne se permet pas même d'en soupçonner un homme , quelque abject qu'il soit , bien moins encore les gens bien nés.

E M I L I E.

Qu'est-ce que c'est que des gens bien nés ?

L A M E R E.

Je vous l'ai déjà dit , ce sont ceux qui naissent avec le penchant à la

vertu. On se sert aussi de cette expression pour désigner ceux qui ne sont pas nés dans une condition obscure ou basse.

E M I L I E.

Et qu'est-ce que c'est que d'être déshonoré ?

L A M E R E.

C'est avoir perdu l'estime de ses semblables, soit par ses actions, soit par sa façon de penser ; c'est s'être dégradé, & avoir mérité de descendre dans l'opinion des autres au dessous de l'état où le sort nous a mis.

E M I L I E.

Mais, Maman, vos gens diront ce que vous voudrez.... Si vous les priez de ne rien dire de fâcheux sur mon compte.

L A M E R E.

Comment, vous pourriez vous abaisser jusqu'à prier des domestiques

de ne pas parler de vous ? Voyez comment une faute peut avilir.

E M I L I E.

Mais, s'ils en parlent, cela me fera tort.

L A M E R E.

Eh bien, c'est la fuite nécessaire des fautes. La peut-on prévenir par une bassesse ? C'est ajouter à une première faute une faute plus grave & bien plus humiliante.

E M I L I E.

Il n'y a point de profit à cela.

L A M E R E.

Il y a celui que les gens dont on redoute l'indiscrétion, au lieu d'une faute, en ont deux à divulguer. Car vous croyez bien qu'ils se vanteront des instances qu'on leur aura faites pour obtenir leur silence.

E M I L I E.

Voilà un cruel inconvénient, auquel je n'avais pas pensé.

LA

L A M E R E.

Ne pensez-vous pas qu'il est plus court de ne pas faire de fautes, de faire bien, là tout simplement, tout naturellement ?

E M I L I E.

En vérité, Maman, je le pensais en ce moment.

L A M E R E.

Voyez comme c'est commode. On n'a rien à cacher, rien à déguiser. On dort bien tranquillement, & le lendemain on se lève la tête haute ; on ne craint pas qu'on parle de nous, ou si quelqu'un en veut parler absolument, tant mieux, il n'aura que du bien à dire.

E M I L I E.

Ah, si je n'avais pas eu la bêtise de pleurer comme une petite folle, personne n'en aurait rien su.

L A M E R E.

Et si on ne l'avait pas su, vous n'auriez pas été reprehensible ?

Tome I.

I

E M I L I E.

Mais, pardonnez-moi.

L A M E R E.

Le mal est-il qu'on ait fait votre faute, ou que vous l'ayez commise ?

E M I L I E.

Le premier mal c'est bien de l'avoir faite ; mais qu'elle ait été connue, c'en est un second.

L A M E R E.

Et qui n'existerait pas sans le premier,

E M I L I E.

Cela est vrai.

L A M E R E.

Et puis, croyez-vous qu'il soit aisé de se pardonner d'avoir mal fait, quand même la faute resterait ignorée ? Ne pensez-vous pas que si l'on prend l'habitude de faire des fautes ignorées, on en fera bientôt de publiques ?

E M I L I E,

Pourquoi cela, Maman ?

L A M E R E.

Parce que l'habitude, mon enfant, devient une seconde nature, dit le proverbe. Le premier jour que nous arrivons à la campagne & que nous quittons Paris, êtes-vous aussi en train de courir & de vous promener que quand nous y avons passé plusieurs mois, & que vous vous êtes promenée tous les jours ?

E M I L I E.

Non, Maman.

L A M E R E.

La première fois que vous avez joué au volant, y avez-vous joué aussi bien, & avez-vous jetté votre volant aussi haut que vous l'avez fait depuis ?

E M I L I E.

Non, Maman.

L A M E R E.

Qui donc vous a donné la facilité d'y jouer comme vous le faites à pré-

fent , & de faire des promenades aussi longues sans vous fatiguer ?

E M I L I E.

Je ne fais pas.

L A M E R E,

C'est qu'en vous promenant habituellement , vous acquérez la force de faire tous les jours un peu plus de chemin , & vous parvenez enfin à faire de très-grandes courses sans vous fatiguer , parce que vous fortifiez votre corps par un exercice continuel.

E M I L I E.

Si j'étais plusieurs jours sans marcher , je ne pourrais donc plus aller à Saint-Cloud ?

L A M E R E.

Cela vous ferait beaucoup plus difficile , & vous reviendriez si lassé que cela vous dégoûterait peut-être de la promenade. Vous éprouvez la même chose pour vos leçons ; quand vous avez été quelques jours sans apprendre

par cœur , vous n'apprenez plus aussi facilement.

É M I L I E.

Oui , parce que j'en ai perdu l'habitude ; n'est-ce pas ?

L A M E R E.

Tout juste ; & il en est de l'exercice des vertus , comme de l'exercice du corps & de l'esprit.

É M I L I E.

Bon !

L A M E R E.

Sans doute. Si vous ne vous exercez pas seule & volontairement à bien remplir vos devoirs , sans prendre garde à la disposition où vous vous trouvez , & sans penser au blâme ou à l'éloge qui pourra vous en revenir ; si vous n'aimez pas à mériter votre propre approbation autant que la mienne ou celle de tout le monde , vous n'acquerrez jamais de force sur vous-même ; vous ferez des fautes en

public, parce que vous n'aurez pas contracté l'habitude de bien faire étant seule, & vous finirez par n'avoir l'approbation de personne.

E M I L I E.

Et bien, je sens cela par exemple; cela est vrai; quand j'ai bien fait plusieurs jours de suite, j'ai moins de peine à étudier; & quand j'ai bien étudié, je n'ai pas d'humeur.

L A M E R E.

C'est que rien n'en donne comme d'être mécontent de soi.

E M I L I E.

Cela pourrait bien être.

L A M E R E.

A votre place je prendrais l'habitude de faire toujours le mieux qu'il me serait possible.

E M I L I E.

C'est bien mon projet.

L A M E R E.

D'autant que vos devoirs ne sont

pas si pénibles, & que je ne connais point d'enfant moins accablé de leçons & d'études.

EMILIE.

Mais, Maman, ce n'est pas ma faute. Vous me refusez la moitié des maîtres que je vous demande.

LA MÈRE.

J'aime mieux qu'on fasse peu & bien.

EMILIE.

Et qu'il reste du temps pour sauter, danser, travailler au potager, arroser le parterre; n'est-ce pas ?

LA MÈRE.

Et m'importuner. Lorsque vous aurez douze ou quatorze ans & une santé de fer, je vous donnerai tous les maîtres que vous désirerez.

EMILIE.

Allons, c'est me renvoyer bien loin, il faut prendre patience.... Mais, Maman, comment fait-on pour se

garantir du danger des fautes cachées ?

L A M È R E.

Quand on est jeune , on a une amie éclairée & tendre , à laquelle on ne cache rien de ce qu'on fait , que ce soit bien ou mal.

E M I L I E.

Ah , Maman , je l'ai cette amie ; je vous promets que je vous dirai tout.

L A M È R E.

N'avez-vous jamais remarqué une chose ?

E M I L I E.

Quoi , Maman ?

L A M È R E.

C'est qu'une faute a toujours des suites fâcheuses , & qu'on n'en est pas quitte pour dire : Je ne la ferai plus.

E M I L I E.

Je n'avais jamais remarqué cela.

L A M È R E.

Voyez vous-même. Repassez dans votre esprit tous les torts que vous

avez eus , & vous connaîtrez bientôt que quand même votre faute serait restée ignorée , vous n'en auriez pas pour cela évité les suites.

E M I L I E.

Mais , quand j'ai eu de l'humeur & de l'impatience , si on ne l'avait pas su , qu'est-ce qui m'en serait arrivé ?

L A M E R E.

Premièrement que l'humeur & l'impatience nuisent à la santé. Que tout ce que l'on fait avec humeur & impatience est mal fait & maussade , & que c'est par conséquent à recommencer. Que quand on s'y laisse aller , on prend par dépit & par déraison toujours le plus mauvais parti dans ce que l'on a à faire. Il en serait de même si vous restiez étourdie , inappliquée , indocile. Supposé que personne ne fût rien de votre conduite , tout le monde , en vous voyant , n'en devinerait pas moins

que vous n'avez pas répondu à l'éducation qu'on vous a donnée.

E M I L I E.

Ainsi tout se fait ou se devine ?

L A M E R E.

Oui, tôt ou tard, tout ce qui est, se découvre & se fait.

E M I L I E.

Hier, Maman, quand je me suis levée, j'ai dit à ma bonne : *Aujourd'hui je jouerai toute la journée, & je serai bien heureuse ; & point du tout, toutes les fois que je dis cela, tout va de travers.*

L A M E R E.

Ce n'est pas de faire le projet d'être heureuse qui vous porte malheur ; c'est que vous vous trompez sur les moyens.

E M I L I E.

Comment se trompe-t-on sur les moyens ?

LA MÈRE.

Quand vous voulez aller promptement de la porte de Boulogne à la Muette, quel chemin prenez-vous ?

EMILIE.

Je vais tout droit au rond de Mortemar, & puis encore tout droit à la Muette.

LA MÈRE.

Et si, voulant arriver promptement, vous preniez d'abord le chemin de la porte Maillot, pour vous rendre par des allées détournées au rond de Mortemar ?

EMILIE.

Mais, je n'y arriverais pas si vite.

LA MÈRE.

Et pourquoi ?

EMILIE.

C'est qu'il y a plus de chemin.

LA MÈRE.

Ainsi vous vous seriez trompée sur les moyens d'arriver promptement à

la Muette. C'est à-peu-près de même que vous vous trompez sur les moyens d'arriver au bonheur ; il est à droite, & vous prenez à gauche.

E M I L I E.

Mais comment se trompe-t-on à ce point ?

L A M E R E.

Par légèreté, par ignorance. C'est que vous n'avez pas des idées assez justes sur ce qui vous est utile, & que vous entendez mal vos intérêts.

E M I L I E.

Mais comment fait-on pour les bien entendre ?

L A M E R E.

On cause avec son amie en question ; on réfléchit, & l'on fait son profit de ce que l'on entend & qu'on sent être vrai.

E M I L I E.

Voilà un remède fort agréable, ma chere Maman... Mais à propos, savez-vous qu'on dit que ce petit Duplessis

n'écoute jamais sa mere , & que son pere le bat toute la journée. Au reste , je ne l'ai pas vu. Je ne fais pas ce que font les laquais. Vous m'avez dit qu'il ne fallait pas leur parler sans nécessité... Maman... Bon! je ne fais plus ce que je voulais dire... Irons-nous promener aujourd'hui?

L A M E R E.

S'il fait beau.

E M I L I E.

Oh, je crois qu'il fera beau, il faut aller bien loin, bien loin... Ah, si vous vouliez, Maman, nous irions boire du lait à cette ferme, & puis vous me diriez comment il faut faire pour ne me plus tromper sur les moyens.

L A M E R E.

Et sur quels moyens voulez-vous apprendre à ne vous plus tromper?

E M I L I E.

Mais sur ce que nous avons dit,

Maman ; c'est pour n'être pas attrapée quand je veux être heureuse , quand je me propose , par exemple , de jouer toute la journée.

L A M E R E .

Mais premièrement , c'est qu'on n'est pas heureuse , en jouant toute la journée.

E M I L I E .

Pourquoi donc ?

L A M E R E .

Parce que le jeu ne fait plaisir qu'autant qu'il délasse d'une occupation sérieuse.

E M I L I E .

Bon ! Je croyais que rien n'était si joli que de jouer toujours.

L A M E R E .

Et moi je crois qu'il n'y a rien de si ennuyeux que de vouloir toujours s'amuser. Si vous n'aviez autre chose pour votre amusement que votre pou-

pée & votre petit ménage, n'en seriez-vous pas bientôt lasse ?

E M I L I E.

Oui ; mais je change de jeu.

L A M E R E.

Et après l'avoir changé, vous vous en lassez de même.

E M I L I E.

Ah, cela est vrai pourtant. Quand j'ai quelquefois joué toute la journée, il y a des momens où je ne fais plus que faire de mon corps.

L A M E R E.

Savez-vous pourquoi ?

E M I L I E.

Non, Maman.

L A M E R E.

Parce que vous n'avez rien su faire de votre esprit qui demande aussi à travailler. Et moi, je vous ai laissé faire, & je me suis dit : Son expérience lui apprendra mieux que moi que le nombre des amusemens est très-borné,

que pour y trouver toujours un plaisir sûr, il faut les faire précéder de travail, & que ce n'est qu'à ce prix qu'on n'est jamais ni désœuvré ni ennuyé.

E M I L I E.

Je vous jure, Maman, que vous parlez comme l'évangile.

L A M E R E.

Parce que vous avez été quelquefois heureuse, en jouant après avoir bien rempli vos devoirs, vous dites, il n'y a qu'à toujours jouer. Cela est-il sensé?

E M I L I E.

Mais, Maman, vous savez donc tout ce que je pense?

L A M E R E.

A-peu-près.

E M I L I E.

Et comment faites-vous?

L A M E R E.

Je tâche de me rappeler ce que je pensais à votre âge.

E M I L I E.

Bon ! Est-ce que vous me ressembliez ?

L A M E R E.

Mais les enfans se ressemblent beaucoup. N'est-il pas vrai que l'objet de tous vos désirs est de vous éviter de la peine & de vous procurer du plaisir ?

E M I L I E.

Oui, Maman.

L A M E R E.

Quand vous faites vos devoirs avec négligence, avec paresse, quelle est l'idée qui vous occupe ?

E M I L I E.

C'est que je redoute la peine qu'il faut que je me donne.

L A M E R E.

Et que vous aimeriez mieux jouer, chanter, danser, ou, ce qui pis est, baguenauder.

E M I L I E.

Cela est vrai.

L A M E R E.

C'est donc pour éviter la peine & pour avoir du plaisir plus vite, que vous faites mal. Qu'en arrive-t-il ?

E M I L I E.

Ah, il en arrive tout le contraire.

L A M E R E.

Mal faire prend plus de temps que de bien faire; n'est-il pas vrai ?

E M I L I E.

Et puis l'humeur me gagne.

L A M E R E.

Et dès ce moment, on fait tout de travers, & l'on est, je crois, bien contente de soi.

E M I L I E.

Oh, à faire pitié. Et puis, quand on est dans cet état, il faut se présenter devant vous.

L A M E R E.

Et moi, je vous demande : Emilie, êtes-vous contente ?

E M I L I E.

Maman, c'est une terrible question.
Et puis, mon coup-d'œil vous répond.
Et puis, il vous prend un silence. Ah
le cruel silence ! Pourquoi donc ne
me grondez-vous pas bien fort ?

L A M E R E.

C'est que je ne fais pas gronder
quand je suis affligée.

E M I L I E.

Cependant cela me ferait bien plai-
sir. Mais vous n'avez pas pitié de votre
Emilie.

L A M E R E.

Parce que je ne la gronde pas ?

E M I L I E.

Mais oui ; cela fait durer la peine
tout le jour, & souvent une partie de
la nuit.

L A M E R E.

Et adieu les jeux & les plaisirs.

E M I L I E.

Et le contentement.

L A M E R E.

Et tout cela , pour s'éviter de la peine & pour se procurer du plaisir !

E M I L I E.

C'est que ce que je veux me ferait plaisir , au moins suivant mon idée , & que ce qu'on exige de moi , ne m'en fait pas.

L A M E R E.

Mais si vous disiez : Allons , courage ! un mauvais quart-d'heure est bientôt passé. Ne soyons pas distraite. Un peu d'attention , un peu d'application ! Allons ! allons !

E M I L I E.

Ah , quand cela m'arrive , mes devoirs sont faits dans un clin-d'œil ; je suis heureuse , heureuse... Tenez , ma petite Maman , je sens là quelque chose dans mon cœur qui me rend si aise , si aise !... Oh , comme je suis gaie & contente !

L A M E R E.

Ainsi, quand vous faites le contraire, vous vous trompez évidemment sur les moyens qui mènent au bonheur. Ne ferait-il pas plus sage, dans ce cas, de se dire : Au lieu du bien que je cherche, il va m'arriver malheur, si je me laisse aller à ma fantaisie ; & si au contraire je fais la vaincre, je jouirai d'un bonheur plus grand que celui auquel je renonce.

E M I L I E.

Et lequel donc ?

L A M E R E.

Le plus grand de tous, celui qu'il n'est au pouvoir de personne de vous faire perdre, quand une fois vous l'avez.

E M I L I E.

Maman, apprenez-moi donc vite ce que c'est.

L A M E R E.

Mais c'est vous qui me l'avez appris.

C'est d'être contente de vous , de sentir là au cœur ce qui vous rend si aise. Je ne fais comment on a le courage de se priver d'un si grand bonheur.

E M I L I E.

Oh, c'est vrai, c'est le plus grand plaisir quand j'ai là au cœur je ne fais quoi qui me fait rire toute seule. Comment cela s'appelle-t-il, Maman ?

L A M E R E.

Cela s'appelle la joie de la bonne conscience.

E M I L I E.

Qu'est-ce que c'est que la conscience ?

L A M E R E.

C'est un sentiment intérieur qui nous avertit, malgré nous, de notre conduite.

E M I L I E.

Quoi, est-ce que cela parle ?

L A M E R E.

Non-seulement cela parle, mais cela crie au dedans de nous, & nous met

fort mal à notre aise, quand nous avons fait une faute, même ignorée ; cela nous fait aussi rougir des louanges qu'on nous donne, quand nous ne les méritons pas.

EMILIE.

Et quand nous les méritons, qu'est-ce que dit la conscience ?

LA MERE.

Elle approuve, & c'est son approbation qui nous rend la louange vraiment agréable. Car puisqu'elle nous rend heureux toute seule, & indépendamment de l'approbation des autres, & que celle-ci au contraire ne nous flatte pas un instant si notre conscience la contredit, vous jugez combien il est important qu'elle soit contente. Vous sentez aussi pourquoi une faute n'est pas moins fâcheuse quand elle est ignorée, que lorsqu'elle est connue ; & pourquoi une bonne action nous procure tout autant de satisfaction quand

elle est cachée , que lorsqu'elle effue. C'est qu'au moment où l'on s'y attend le moins , notre conscience se met à crier , nous fait des reproches , ou nous approuve , & nous met par conséquent bien ou mal à notre aise.

E M I L I E .

Je l'ai entendue quelquefois , Maman ; mais il me semble qu'elle ne crie pas si fort quand elle loue que lorsqu'elle blâme.

L A M E R E .

Et elle fait très-bien. Quand elle a loué , il ne reste rien à faire qu'à jouir de sa louange ; mais quand elle blâme , il reste à se corriger , & si elle crie moins fort , peut-être ne s'y déterminerait-on pas , du moins tout de suite.

E M I L I E .

Il faut donc toujours l'écouter ?

L A M E R E .

Et chercher à entendre ce qu'elle dit. C'est un guide sûr , qui ne nous abandonne

abandonne pas ; c'est une amie que nous avons toujours avec nous , & qu'on ne saurait trop ménager. Il ne suffit pas de l'écouter , il faut s'accoutumer à questionner cette amie plusieurs fois dans le jour , & la prier de nous dire son avis sur nos actions.

E M I L I E.

C'est drôle, quelque chose qui parle comme cela tout bas en nous-mêmes ! Je vous promets, Maman, que je lui parlerai tous les jours, je lui demanderai bien exactement : *Ma conscience, êtes-vous contente ?*

L A M E R E.

Et si elle répond : *Non, Mademoiselle ?*

E M I L I E.

Oh, je lui apprendrai bien à dire, & encore bien haut : *Oui.*



HUITIEME
CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, savez-vous que le petit Duplessis est mort ?

LA MERE.

Oui, je le fais.

EMILIE.

C'est donc pour cela que sa mere est venue ce matin ?

LA MERE.

Oui. Et savez-vous la cause de la mort de son fils ?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Il est mort pour s'être obstiné à cacher à sa mere une faute qu'il avait faite.

EMILIE.

Comment donc cela, Maman ?

LA MERE.

Il y a environ cinq ou six semaines que cette pauvre femme, ayant à sortir, avait enfermé cet enfant dans sa chambre suivant son usage.

EMILIE.

Voilà un usage que je n'approuve pas.

LA MERE.

Ni moi non plus ; mais les pauvres gens y sont bien forcés quand leurs affaires l'exigent. La mere du petit Duplessis lui avait défendu de monter sur les chaises. Dès qu'il fut seul, il monta sur un fauteuil, & de là sur la commode, pour prendre un pot de confitures qu'il avait vu mettre sur une planche. Il en mangea tant qu'il put : en descendant il tomba sur la tête, & se fit grand mal ; mais il n'en voulut rien dire, de peur d'être grondé. Quel-

que temps après il lui prit de grands maux de tête & de la fièvre. On le questionna beaucoup, pour favoir s'il n'avait pas fait de chute. N'en prévoyant pas la conséquence, il soutint toujours qu'il ne lui était rien arrivé : enfin deux jours avant sa mort il avoua tout, mais trop tard ; le dépôt était formé dans la tête, & le mal sans remede.

E M I L I E.

Et s'il l'avait dit tout de suite ?

L A M E R E.

On l'aurait sauvé sans doute.

E M I L I E.

Et comment aurait-on fait ?

L A M E R E.

Une saignée immédiatement après la chute prévient le danger.

E M I L I E.

Voilà une triste aventure !

L A M E R E.

Vous voyez qu'une faute cachée

CONVERSATION. 121

n'en est pas moins une faute, & pour être ignorée, n'en a pas moins les effets dont un enfant ne peut pas prévoir les conséquences souvent funestes.

E M I L I E.

Ah, je le vois de reste, Maman ; cela parle de soi-même, & d'une manière assez frappante. Il est bon d'avoir cette amie vous savez bien ? . . . à laquelle on puisse confier toutes ses sottises sans scrupule.

L A M E R E.

Et qui juge pour nous des suites qu'elles peuvent avoir, & qu'il est important de nous faire connaître.

E M I L I E.

Afin de nous préserver de notre perte ; n'est-ce pas ? Mais, Maman, puisque cet enfant était si méchant, pourquoi sa mère est-elle si affligée ?

L A M E R E.

C'est que la nature est plus forte que la raison ; c'est que la tendresse

K 3

maternelle est le plus indomptable de tous les sentimens ; c'est qu'une mere espere toujours que son enfant se corrigera , tant par les avis qu'il reçoit , que par sa propre expérience.

E M I L I E.

Maman , voulez-vous bien me dire ce que c'est que l'expérience ?

L A M E R E.

Ce sont les connaissances que nous acquérons par le souvenir de ce qui nous est arrivé. Par exemple , votre expérience vous a déjà appris qu'il ne faut pas grimper sur les échelles luisantes , & qu'on est malheureux quand on ne fait pas le sacrifice de ses fantaisies à ses devoirs.

E M I L I E.

Bon , voilà encore un mot que je n'entends pas. Qu'est-ce que c'est qu'un sacrifice ?

L A M E R E.

Vous faites donc des sacrifices ,

comme le Bourgeois Gentilhomme de la prose, sans le savoir ? Des sacrifices on en fait pour soi & pour les autres. Ceux que l'on fait pour soi consistent à renoncer à un avantage présent & souvent imaginaire, dont on s'est exagéré le prix, pour s'en procurer un autre plus éloigné, mais plus grand, plus sûr & plus durable.

E M I L I E.

Comment cela, Maman ?

L A M E R E.

Quand vous quittez vos jeux pour aller travailler de grand cœur, vous faites le sacrifice d'un plaisir présent, pour vous en procurer un plus grand, plus éloigné, mais plus réel & plus solide.

E M I L I E.

Lequel donc ?

L A M E R E.

Celui de pouvoir aspirer un jour à être comptée parmi les personnes de

vosre sexe les plus estimées & les plus aimables peut-être.

E M I L I E.

Ah, je comprends cela fort bien à présent, & cela vaut bien la peine.

L A M E R E.

Cela s'appelle sacrifier son plaisir à son devoir; & vous voyez que c'est un bon calcul, car le profit est au bout.

E M I L I E.

Mais, Maman, je ferai donc un jour aimable peut-être?

L A M E R E.

Peut-être, si vous continuez à cultiver votre esprit & les talens que la nature peut vous avoir donnés. Car je n'ai jamais oui dire qu'on devînt aimable à force de paresse & d'application.

E M I L I E.

Ni moi non plus. Et les sacrifices que l'on fait aux autres?

L A M E R E.

Consistent à renoncer à un plaisir ou à un avantage personnel pour leur en procurer. C'est ce qu'on appelle la bonté. Quelquefois même on consent à son propre dommage, on s'attire volontairement des peines pour en épargner aux autres, ou pour leur procurer un très-grand bien; & cela s'appelle ou de la générosité, ou même de l'héroïsme, suivant que l'objet du sacrifice est plus ou moins grand.

E M I L I E.

Et le profit est-il aussi au bout ?

L A M E R E.

Sans doute, puisque la conscience avec laquelle, comme vous savez, il nous importe si fort d'être bien, nous inspire alors un grand fond d'estime pour nous-mêmes.

E M I L I E.

Elle nous le dit tout bas ?

K 5

L A M E R E.

Et elle ajoute que les autres ont raison de faire cas de nous. Et cette certitude d'avoir satisfait à l'élevation de notre ame & à la dignité de notre nature est une source de jouissances délicieuses.

E M I L I E.

Maman , me permettez-vous de vous demander une chose ?

L A M E R E.

Dites.

E M I L I E

Pourquoi avez-vous fait entrer la femme de Duplessis dans votre cabinet ?

L A M E R E.

Que trouvez-vous de singulier à cela ?

E M I L I E.

Mais vous l'avez fait asseoir,

L A M E R E.

Eh bien ?

EMILIE.

Mais vous lui avez donné votre main. Elle s'est mise à pleurer ; les larmes vous sont venues aux yeux , & vous l'avez appelée mon enfant.

LA MERE.

Que concluez-vous de tout cela ?

EMILIE.

Je crois qu'elle était bien affligée , & que vous vouliez la consoler.

LA MERE.

Cela est vrai.

EMILIE.

Mais je croyais qu'il ne fallait pas causer avec les domestiques.

LA MERE.

Et pourquoi ne faut-il pas causer avec eux ?

EMILIE.

C'est qu'il n'y a pas grand profit à tirer de leur conversation.

LA MERE.

Mais lorsqu'il s'agit de leur bien ,

lorsqu'il s'agit de les consoler dans leurs peines ?

E M I L I E.

Ah, cela change la thèse.

L A M E R E.

Emilie n'a pas besoin de causer avec eux ; car comme ils n'ont pas eu les moyens d'être bien élevés , que pourrait-elle apprendre dans leur commerce ? Et moi , j'ai grand besoin de causer avec eux , sur-tout quand ils sont affligés. Qui peut mieux les consoler que moi ? Qui connaît mieux leur situation ? Rien ne rapproche les conditions comme le malheur. Demain je peux perdre mon enfant , & être plus malheureuse que la femme de Duplessis ; & alors cette bonne femme serait vraisemblablement beaucoup plus affligée que je ne le suis de la perte de son fils.

E M I L I E.

« Et pourquoi cela , Maman ?

LA MÈRE.

Parce que les bons domestiques s'attachent plus à leur maître, qu'un bon maître ne peut s'attacher à eux. Nous avons trop d'objets d'attachement supérieurs à eux; ils n'en ont pas d'autre que nous. Voilà pourquoi un bon domestique mérite beaucoup d'estime.

EMILIE.

Je conçois cela.

LA MÈRE.

Son devoir est de nous servir, d'être soumis à nos ordres, exact & fidele; le nôtre, de le bien payer, de le traiter avec douceur & justice. Mais s'il nous donne journellement des preuves de zele, s'il nous sert avec affection & attachement, n'est-il pas bien juste que nous nous chargions de son bonheur autant qu'il dépend de nous?

EMILIE.

Cela est vrai. Mais comment faire,

puisqu'on ne peut jouer avec eux ?

L A M E R E.

Ce n'est pas ce bonheur qu'ils attendent de nous. Ils n'ont besoin ni de jouer avec nous, ni d'être assis à côté de nous. Mais puisqu'ils nous servent bien, ils ont le droit d'être bien payés. Puisque leur état nous est nécessaire & qu'il les rapproche de la servitude, nous ne devons pas exiger d'eux au-delà de ce qu'ils peuvent faire. Puisque nous disposons d'eux entièrement en temps de santé, nous devons les soigner dans leurs maladies. Puisqu'ils sont hommes comme nous, nous devons les consoler quand ils ont de la peine. Puisqu'enfin nous leur sommes supérieurs en tout, notre conduite doit être pour eux une leçon continue de justice, d'ordre, de probité. Nous leur manquons, lorsque nous leur permettons de s'écarter de leur devoir. Notre exemple doit les tenir dans le

respect. En un mot, nous devons nous conduire avec eux comme un pere juste & bon se conduit avec ses enfans.

E M I L I E.

Vous êtes donc ainsi le pere de toute la maison ?

L A M E R E.

Votre pere & moi, nous sommes les chefs de la maison ; je suis votre mere, & j'en tiens lieu à tous ceux qui sont sous mes ordres.

E M I L I E.

Voilà pourquoi tout le monde vous obéit ?

L A M E R E.

Chaque maison compose une famille plus ou moins grande ; chaque famille a un chef qui la gouverne & la protege ; à qui l'on est convenu de s'en rapporter, qui veille aux intérêts de chacun, & à qui chacun est soumis.

E M I L I E.

Et moi, Maman, qu'est-ce que je suis ?

L A M E R E.

Vous êtes un des membres de la famille.

E M I L I E.

Comment un des membres ? Je suis un membre, moi ?

L A M E R E.

C'est une façon de parler. Comme on désigne celui qui est le premier de la famille & qui la gouverne, par le *chef* qui veut dire *tête*, on continue la comparaison, & l'on appelle *membres* les autres personnes qui composent la famille.

E M I L I E.

Les domestiques sont donc aussi des membres ?

L A M E R E.

Sans doute, chacun dans sa sphère & dans la place qui lui est échue.

Ensuite, comme hommes, nous sommes tous à côté les uns des autres, c'est-à-dire, que toute créature humaine mérite notre bienveillance.

E M I L I E.

Que veut dire bienveillance ?

L A M È R E.

Le mot vous l'explique : *Bien vouloir, vouloir du bien.*

E M I L I E.

Ah, c'est vrai ! Eh bien, Maman, il faut donc vouloir du bien à tout le monde ?

L A M È R E.

Il me le semble, sur-tout si vous désirez que tout le monde vous veuille aussi du bien. Mais comme il y a différens états, différentes classes dans la société, que chaque classe vit entre elle dans l'égalité ; lorsque nous avons à faire aux hommes d'une autre classe que la nôtre, nous nous conduisons avec eux suivant leur rang. S'ils sont

d'une classe au dessus de la nôtre , nous leur devons de la déférence , du respect ; s'ils sont au dessous , nous leur marquons de la politesse , des égards , de la bonté.

E M I L I E.

Les classes , c'est comme au couvent ; n'est-ce pas ?

L A M E R E.

Pourquoi pas ? Cela en peut du moins donner une idée. Au couvent c'est l'âge qui sépare les différentes classes ; il y a les grandes pensionnaires , il y a les petites , il y a la classe des novices ; & vous savez que l'âge met une grande différence dans les égards qu'on se doit. Dans le monde il y a aussi différentes classes , & c'est la naissance & l'importance des fonctions qui décident du rang que chaque classe tient dans la société. Il y a la classe des gens de la cour , celle des

militaires, celle de la magistrature, celle du commerce; & l'on range dans la même classe les personnes de la même profession. Par exemple, la profession des armes est réservée à la noblesse.

E M I L I E.

Tous les militaires sont donc de la même classe que mon papa ?

L A M E R E.

Oui, quoique dans le service militaire il y ait différens grades & diverses décorations.

E M I L I E.

Qu'est-ce que c'est que des décorations ?

L A M E R E.

Des distinctions extérieures, le droit de porter les ordres du Roi, le cordon bleu, le cordon rouge, &c.

E M I L I E.

A propos, Maman, qu'est-ce que

c'est que le Roi ? Il y a long-temps que je veux vous le demander.

L A M E R E .

C'est le chef d'une grande famille.

E M I L I E .

Ah , ah ! Voilà pourquoi tout le monde est obligé de lui obéir ? Est-ce que nous sommes de sa famille ? Tout le monde est-il de sa famille ?

L A M E R E .

Nous sommes une des familles qu'il gouverne.

E M I L I E .

Bon ! Il est donc le chef de toutes les familles ?

L A M E R E .

Les habitans d'une ville ou d'un village sont partagés par familles ; un pays est composé de beaucoup de villes & de villages ; un royaume est composé de plusieurs pays ou provinces ; & le Roi est le chef de tout son royaume.

E M I L I E.

Quoi , de toutes les familles ?

L A M E R E.

Oui.

E M I L I E.

Il a donc bien des affaires ?

L A M E R E.

Il en a tant qu'il ne peut pas les faire
seul.

E M I L I E.

Et comment fait-il ?

L A M E R E.

Il choisit des personnes qu'il juge
dignes de sa confiance, & qui gou-
vernent son royaume sous ses ordres ;
& l'on est obligé de leur obéir , lors-
qu'ils parlent au nom du Roi.

E M I L I E.

Tenez , c'est comme votre maître
d'hôtel à qui vous dites le matin tout
ce que vous voulez qu'on fasse dans la
maison.

L A M E R E.

Précisément. La comparaison n'est pas des plus nobles, mais n'importe.

E M I L I E.

Et ceux qui gouvernent pour le Roi, les appelle-t-on aussi des maîtres d'hôtel ?

L A M E R E.

Non, à moins qu'ils ne gouvernent sa table ; mais ce sont des ministres, des gouverneurs, des commandans, des intendans, qui gouvernent les affaires de son royaume. Ils ont différens titres suivant leurs diverses fonctions.

E M I L I E.

Mais est-ce que tout son royaume est obligé de venir tous les matins savoir de ses nouvelles, comme je viens savoir des vôtres ?

L A M E R E.

Avec un peu de réflexion vous verriez que cela est impossible.

EMILIE.

Aussi, Maman, je badine.

LA MERE.

Tous ses sujets ne peuvent être admis à cet honneur, & n'en ont pas besoin. Le droit de lui faire la cour est réservé aux Princes de son sang, c'est-à-dire, à ses parens; à ses ministres, aux premières dignités & à la noblesse de son royaume.

EMILIE.

On lui doit donc bien du respect?

LA MERE.

Autant que vous m'en devez, & par la même raison.

EMILIE.

Et Monsieur le Dauphin, c'est son fils?

LA MERE.

Dauphin est le titre qu'on donne à l'héritier du trône de France, c'est-à-dire, à celui qui en ligne directe doit être Roi après celui qui regne.

E M I L I E.

C'est beau d'être Roi ?

L A M È R E.

Et sur-tout de mériter le titre de bon Roi.

E M I L I E.

Et pourquoi cela est-il si beau ?

L A M È R E.

Parce qu'un bon Roi est le pere de son peuple, qu'il est souverainement juste, qu'il fait la gloire de sa nation, & que le bien public, c'est-à-dire, de tous les ordres de citoyens est son ouvrage, comme le bonheur d'une famille est l'ouvrage & l'occupation d'un bon pere.

E M I L I E.

Le Roi est donc bien heureux ?

L A M È R E.

Sans doute. Puisque le bonheur est la récompense de tous ceux qui font du bien dans leur classe, jugez du bonheur de celui qui fait le bien général !

E M I L I E.

CONVERSATION. 241

E M I L I E.

Il doit être bien aimable aussi ?

L A M E R E.

Par la même raison. Mieux on remplit ses devoirs, plus on est heureux ; & plus on est content de soi, plus on est aimable pour les autres. Or quand on a rempli de tous les devoirs le plus important, je pense qu'on doit être souverainement aimable.

E M I L I E.

Eh bien, je l'aime, sans l'avoir jamais vu. Pourquoi ne vient-il pas vous voir, Maman, puisque vous allez bien lui faire votre cour ?

L A M E R E.

Le Roi ne va voir personne.

E M I L I E.

Pourquoi ? Est-ce qu'il est malade ?

L A M E R E.

C'est qu'il est par sa dignité si fort au dessus des autres, qu'il n'est pas

Tome I,

L

d'usage qu'il accorde cet honneur à des particuliers.

E M I L I E.

Il a tort. Nous tâcherions de l'amuser ici, puisqu'il est bon & que nous l'aimons.

L A M E R E.

Et s'il n'a pas besoin de nous pour s'amuser ?

E M I L I E.

J'entends ; il a sa société comme vous avez la vôtre.

L A M E R E.

Et sur-tout plus d'affaires que vous & moi.

E M I L I E.

Eh bien, pourvu qu'il soit heureux, je suis aussi contente.

L A M E R E.

D'autant que je verrais, je crois, ma petite jaseuse dans un bel embarras, si le Roi entrait ici.

EMILIE.

Mais oui, cela pourrait bien être...
Le respect.... Et puis, Maman, quand
on ne se connaît pas.... Le Roi est
bien autre chose qu'un Maréchal de
France.... Mais qu'est-ce qui fait qu'on
est Roi? Tout le monde peut-il être
Roi?

LA MERE.

C'est suivant les pays. En France
c'est le plus proche parent du Roi en
ligne directe qui lui succede; ou pour
vous dire la même chose dans les
termes d'usage, en France, comme en
beaucoup d'autres royaumes, la cou-
ronne est héréditaire. Il y a des pays
où le peuple se choisit & s'élit un Roi;
c'est ce qui s'appelle un royaume élec-
tif. Chaque état a ses loix & ses usages.

EMILIE.

Maman, est-ce que Papa ne tient pas
aussi lieu de pere à ses domestiques?

L 2

LA MÈRE.

Certainement. Qu'est-ce qui vous en ferait douter ?

EMILIE.

C'est que c'est toujours vous qui ordonnez tout dans la maison.

LA MÈRE.

C'est que lorsqu'une femme par sa prudence & par sa vigilance a mérité la confiance de son mari, il lui abandonne le soin & la conduite de sa maison, parce qu'il a les devoirs de son état à remplir, & que son temps appartient plus aux affaires publiques qu'à ses propres affaires,

EMILIE.

Et moi, Maman, ai-je de la prudence ?

LA MÈRE.

Mais, c'est à votre conscience à vous dire ce qu'elle en présume.

EMILIE.

A propos, Maman, vous m'avez

promis que vous me diriez ce que c'est que Monsieur Gobemouche.

L A - M E R E.

Voilà, par exemple, un à propos auquel je ne m'attendais pas... Je ne crois pas Monsieur Gobemouche d'une origine fort noble. Si je ne me trompe, il nous vient d'une farce du Théâtre italien. C'est un monsieur qui n'a point d'avis à lui, & veut cependant raisonner sur tout. Il n'entend rien aux choses dont on parle, & il veut faire le docteur. Moyennant cela, pour cacher son ignorance & son indécision, il se perd dans un verbiage qui ne signifie rien. Depuis son apparition on a donné son nom à tous ceux qui parlent sans rien dire.

E M I L I E.

Parler sans rien dire ! Comment font-ils donc ?

L A M E R E.

Comme une jeune personne de ma

connaissance fait quelquefois ; ils parlent au hazard.

E M I L I E.

Oh , je m'en corrigerai , je ne parlerai plus de ce que je n'entends pas ; j'ai mon avis , & mon avis , c'est que je ne veux pas qu'on m'appelle Mademoiselle Gobemouche.... Ah , je voulais encore vous demander autre chose. Maman , quand est-ce que je lirai l'histoire de Titus & celle de Domitien ?

L A M E R E.

Tout à l'heure , si vous voulez ; dès que vous aurez fini votre ouvrage.

E M I L I E.

Oh , Maman , j'en ai encore un grand bout à finir : si vous vouliez , je lirais à présent , car cela ne sera pas fait d'une demi-heure.

L A M E R E.

Je conviens que tout en jasant vous avez été assise assez long-temps ; je

voudrais cependant qu'avant de changer de place , vous finissiez votre ouvrage.

E M I L I E.

Maman , je vais le finir ; mais pourquoi ne puis-je pas lire à présent ? Car il me semble que je finirais tout aussi bien mon ouvrage après avoir lu.

L A M E R E.

Dans quelques années je ferai peut-être de votre avis ; mais aujourd'hui je ne le puis pas encore.

E M I L I E.

Pourquoi cela , Maman ?

L A M E R E.

C'est que je crois que l'habitude de ne point interrompre ce que l'on fait , est bonne & même très-essentielle à prendre de bonne heure , parce qu'elle peut influer sur toute votre vie. Or vous êtes tout juste dans l'âge où l'on prend les habitudes que l'on conserve ;

L 4

-& si vous n'en prenez pas de bonnes, comment ferez-vous par la fuite ?

E M I L I E.

Allons, je vois bien que vous avez encore raison.

L A M E R E.

Je conçois qu'à votre âge on aime à varier son travail : cependant il ne faut pas sauter d'une occupation à une autre sans cesse & sans raison.

E M I L I E.

Oui, quand je joue, par exemple, il ne faut pas m'interrompre pour travailler ; & quand je travaille, il ne faut plus penser à jouer.

L A M E R E.

Vous parlez comme un oracle. Et quand on quitte son ouvrage, il faut le ferrer de même que quand on quitte ses jeux. Notre petit code dit : *Ne laissez rien traîner de tout ce qui a servi à votre amusement.*

EMILIE.

Oui. Remettez chaque chose à sa place ; cela donne l'esprit d'ordre. Vous voyez bien , Maman , que je retiens ce que dit le code.

LA MERE.

Mais il ne suffit pas d'en retenir les mots , il faut les mettre en pratique.

EMILIE.

Maman , cela viendra.

LA MERE.

Ma fille , cela ne viendra pas , si vous ne commencez pas dès à présent.

EMILIE.

Maman , cela est peut-être déjà un peu venu ; mais le petit code dit aussi qu'il ne faut pas se vanter.

LA MERE.

J'entends : c'est la modestie qui vous fait si bien cacher ce qui est venu , que moi-même je le croyais encore à venir.

L 5

EMILIE.

Mais, Maman, à quoi sert d'avoir l'esprit d'ordre ?

LA MÈRE.

A tout. Point d'esprit de conduite sans l'esprit d'ordre. Or que pensez-vous de quelqu'un qui ne fait pas se conduire ? Ordre & règle sont synonymes en fait de conduite. L'esprit d'ordre règle tout & assigne à chaque chose sa véritable place. Sans lui on ne fait jamais ce que l'on fait, sans compter que rien n'est si commode que l'esprit d'ordre. Il vous fait sur-tout gagner du temps, & vous savez que le temps est la chose du monde la plus précieuse.

EMILIE.

Comment vous fait-il gagner du temps ?

LA MÈRE.

Quand vous laissez traîner toutes les choses qui servent, soit à votre tra-

CONVERSATION. 251

vail, soit à votre amusement, qu'est-
qui vous arrive, lorsque vous voulez
les retrouver ?

EMILIE.

Que je ne fais plus où elles sont,
parce que les domestiques les ont ran-
gées je ne fais où, & que je ne fais
plus où les prendre.

LA MERE.

Et comment faites-vous pour les
retrouver ?

EMILIE.

Je les cherche.

LA MERE.

Mais ne perdez-vous pas du temps
en les cherchant ?

EMILIE.

Cela est vrai.

LA MERE.

Et ce temps est-il bien employé ?

EMILIE.

Non.

L 6

L A M E R E .

Or si vous eussiez rangé vos affaires la veille, vous les retrouveriez tout de suite.

E M I L I E .

Cela est vrai.

L A M E R E .

Et bien plus commode.

E M I L I E .

Oui, sur-tout le lendemain.

L A M E R E .

Mais une personne prudente songe au lendemain. Et puis, retrouvez-vous toujours vos affaires ?

E M I L I E .

Non, il y en a souvent de perdues.

L A M E R E .

Et vous n'avez peut-être jamais pensé que c'était par votre faute.

E M I L I E .

Mais pourquoi les gens ne rangent-ils pas ce qu'ils trouvent ?

L A M E R E.

Et pourquoi voulez-vous qu'ils mettent plus d'importance aux choses qui vous appartiennent, que vous n'y en mettez vous-même ? Ils ne sont pas fondés à croire que ce que vous laissez traîner, mérite d'être conservé.

E M I L I E.

Cela est encore vrai.

L A M E R E.

Ainsi une petite étourdie s'expose à perdre par sa négligence & son manque de soins, les choses qui lui appartiennent, & peut encore commettre l'injustice de s'en prendre aux autres de ses propres fautes. Eh bien, quand on n'a pas l'esprit d'ordre, les idées se perdent & se confondent dans la tête, comme vos joujoux dans votre chambre ; on ne fait ce qu'on dit, on ne fait ce que l'on veut, & l'on passe la moitié du temps pour une sotte ou pour une hébétéée. Comprenez-vous à présent à quoi l'esprit d'ordre est bon ?

EMILIE.

Cela est plus sérieux que je ne croyais.

LA MÈRE.

Et cependant, voilà ce grand bout de votre ouvrage qui devait durer si long-temps, achevé.

EMILIE.

C'est que les enfans ne savent pas toujours ce qu'ils disent ni ce qu'ils veulent.

LA MÈRE.

Veulent-ils lire l'histoire des deux empereurs avant la promenade ?

EMILIE.

Ah oui, ma chère Maman, je n'y pensais déjà plus. Voilà ce que c'est pourtant que l'esprit d'ordre !

LA MÈRE.

C'est l'esprit de l'enfance que vous voulez dire.



NEUVIEME
CONVERSATION.

EMILIE.

AH, Maman, qu'il fait beau à se promener !... Il y a bien long-temps que vous ne m'avez conté d'histoire.

LA MERE.

Il est vrai.

EMILIE.

Si vous vouliez avoir la complaisance de m'en dire une. Le voulez-vous, chere Maman ?

LA MERE.

Mais cela vous ennuyera peut-être. Il y a toujours un peu de morale dans mes contes.

EMILIE.

La morale n'ennuie que quand on a fait des fautes.

LA MÈRE.

C'est-à-dire, que quand elle ne nous regarde pas, & qu'elle ne touche que les autres, on peut la supporter ?

EMILIE.

Mais non, Maman, ce n'est pas ce que je voulais dire.

LA MÈRE.

Quoi donc ?

EMILIE.

Faut-il que la morale fasse toujours des reproches ?

LA MÈRE.

Non, elle peut nous avertir d'un danger avant que nous ayons fait la faute d'y tomber.

EMILIE.

Alors, Maman, je l'aime.

LA MÈRE.

Nous verrons si vous aimerez la morale de mon conte.

EMILIE.

Est-ce une belle histoire, votre conte ?

LA MÈRE.

Vous allez en juger. Tout en nous promenant, je vous conterai l'aventure de deux petits messieurs, & vous me direz ce que vous pensez de leur conduite.

EMILIE.

Oh oui, Maman, je vous le promets. Étaient-ils bien aimables, bien sages ?

LA MÈRE.

Vous le verrez. Prenons par ce sentier ; le chemin est beau, & nous ne rencontrerons personne qui nous interrompe.

EMILIE.

Eh bien, Maman ?

LA MÈRE.

Eh bien, ma fille ! J'ai connu en province deux pères de famille d'une condition médiocre, mais honnête & aisée. Ils avaient chacun un fils.

E M I L I E.

Maman, voilà un beau commencement.

L A M E R E.

Ma fille, j'en suis bien aise.

E M I L I E.

Ils avaient donc chacun un fils ?

L A M E R E.

Et ces deux jeunes gens étoient liés d'amitié à l'exemple de leurs parens... ou plutôt de connaissance : car comme chacun avait une grande idée de son propre mérite, ils n'avaient guere de confiance l'un pour l'autre.

E M I L I E.

Ah, ah !

L A M E R E.

Un jour il leur prend fantaisie, à chacun de son côté, de quitter la maison paternelle, & sans se communiquer leur dessein, ils résolurent, chacun par devers lui, de s'échaper & d'aller chercher fortune à Paris.

EMILIE.

La maison paternelle, c'est la maison de son papa, n'est-ce pas, Maman?

LA MERE.

Oui.

EMILIE.

Comment, ils voulaient s'en aller sans permission? Mais cela était bien mal!.. Et s'en aller tout seuls, tout seuls? Ils étaient donc fous? Qu'est-ce qu'ils voulaient devenir?

LA MERE.

Ce qui vous surprendra, c'est qu'ils avaient tous deux une raison bien forte pour rester chez eux.

EMILIE.

Quoi donc; Maman?

LA MERE.

L'un était sourd; l'autre, sans être tout-à-fait aveugle, voyait à peine à se conduire.

EMILIE.

Ah, les pauvres enfans!

L A M E R E.

Il eût été à propos de remédier à ces accidens avant que de se mettre en route : pour vivre dans le monde , on n'a pas trop de ses deux yeux & de ses deux oreilles.

E M I L I E.

Oh je crois que non. Je parie que ces deux petits messieurs ne valaient pas grand'chose ; n'est-ce pas , Maman ?

L A M E R E.

Vous jugez bien vite. Voudriez-vous qu'on décidât de votre conduite & de votre caractere sur une folie qui vous aurait passé un moment par la tête ?

E. M I L I E.

Non , Maman.

L A M E R E.

Attendez donc que vous sachiez leur histoire , pour avoir une opinion sur eux ; & si elle doit leur être défavorable , vous ferez encore très-bien de

CONVERSATION. 261

supposer que leurs torts ont pu être exagérés.

E M I L I E.

Pourquoi cela, Maman ?

L A M E R E.

Ne pensez-vous pas qu'on ne connaît jamais la situation des autres comme on connaît la sienne ?

E M I L I E.

Je le crois, Maman,

L A M E R E.

Il faut donc juger leurs actions avec beaucoup de réserve & d'indulgence, parce qu'on ne fait pas tout ce qu'ils ont à dire pour leur excuse.

E M I L I E.

Cela me paraît juste.

L A M E R E.

Et sur-tout réfléchir & examiner long-temps avant de condamner. Ne désirez-vous pas qu'on en agisse ainsi à votre égard ?

E M I L I E.

Oui , sûrement , Maman. Ainsi je suspends mon jugement; c'est le plus court.

L A M E R E.

Et le plus sûr.

E M I L I E.

Eh bien , que firent-ils ?

L A M E R E.

Quoique leur infirmité, d'abord peu considérable , augmentât de jour en jour , elle ne put arrêter leur projet. La jeunesse est ardente , & souffre impatiemment les conseils. Elle ne doute de rien. Son imagination lui répond de ses succès , & la raison est presque toujours la dernière consultée.

E M I L I E.

Voilà de la morale. Est-ce pour moi que vous dites cela , Maman ?

L A M E R E.

C'est mon conte qui dit cela pour les personnes qui aiment à consulter

leur raison, & qui trouveront qu'il dit vrai.

E M I L I E.

La raison est comme la conscience peut-être ? Parle-t-elle aussi ?

L A M E R E.

Réfléchir sur les avis qu'on reçoit, & les suivre quand on les trouve bons, c'est écouter la raison. Mais ce n'était pas l'usage de mon sœur, qui au reste s'appellait Mercourt.

E M I L I E.

Ah, j'avais bien envie de savoir son nom, & je suis bien aise de ne le pas connaître.

L A M E R E.

Que ferai-je, disait-il, dans la maison de mon père ? Puis-je espérer ici un sort digne de moi ? Je suis grand, bien fait ; j'ai du mérite & de l'esprit. Faut-il vivre ignoré, & sous le prétexte que j'ai l'oreille un peu difficile, prétend-on me borner à une vie obscure ?

On me reproche ma furdité, pour me refuser les éclaircifsemens que je demande, mais je faurai m'en passer ; je ne perdrai plus mon temps à queftionner, & je ferai mon chemin par moi-même.

E M I L I E.

Il a bonne opinion de lui, ce Monsieur de Mercourt. Il ne veut plus perdre fon temps à écouter !

L A M E R E.

J'en connais qui ne le difent pas, mais qui font de même.

E M I L I E.

Qui donc, Maman ?

L A M E R E.

Mais, par exemple, ceux qui ne profitent pas des bons avis. C'est comme fi l'on difait qu'on ne veut pas perdre fon temps à écouter.

E M I L I E.

J'efpere que je ne connais perfonne dans ce cas.

LA

LA MERE.

Il arriverait à ces personnes de condamner dans les autres les mêmes fautes dont elles font coupables, sans avoir l'air de le savoir.

EMILIE.

J'entends bien, Maman.

LA MERE.

Pour Mercourt, comme il n'entendait pas, il s'était persuadé qu'on ne lui parlait jamais; il se moquait des défauts de son camarade, & il ne voyait pas les siens. Si j'étais aveugle, disait-il, je ne me plaindrais pas d'être négligé. Sans yeux on n'est bon à rien. Mon pauvre aveugle ne fait guere que ce qu'il a appris de moi, & il ne peut se flatter d'en savoir jamais davantage. Son accident d'ailleurs ne peut se cacher, & l'on peut très-bien ignorer le mien. La nature m'en a dédomagé, par une pénétration d'esprit peu,

commune. Je parie que la plupart de ceux que je fréquente sont encore à s'appercevoir de ma prétendue furdité. Il y a une manière de prendre part à tout , sans y rien concevoir. Un sourire , un signe de tête , un mot jeté à propos suivant l'air & le geste de ceux qui parlent , tout cela m'a donné la réputation d'un homme qui entend très-finement.

E M I L I E.

Ah , il faisait comme Monsieur Gobemouche ?

L A M È R E.

Précisément. J'ai vu souvent , continuait-il , les gens les plus graves rire de mes bons mots ; & le seul reproche que j'aie eu à faire à mes oreilles , c'est de n'avoir pas toujours entendu l'éloge qu'on faisait de moi.

E M I L I E.

Voilà un drôle de corps ! Je parie qu'il faisait bien des quiproquo.

CONVERSATION. 267

LA MÈRE.

Est-ce que vous savez ce que c'est qu'un quiproquo ?

EMILIE.

Oui, Maman, c'est un coq-à-l'âne.

LA MÈRE.

Et qu'est-ce que c'est qu'un coq-à-l'âne ?

EMILIE.

Mais c'est de dire une chose qui n'est pas ce qu'on dit.

LA MÈRE.

Vous trouvez cette définition apparemment bien claire ? Tâchez cependant de vous expliquer d'une manière un peu plus précise ; vous savez que je ne comprends pas aisément.

EMILIE.

Ah, Maman, vous comprenez très-bien ce que je veux dire.

LA MÈRE.

Mais quand cela ferait, je n'en ferais pas plus contente. Puisqu'on ne parle

M 2

que pour être entendu , il me semble qu'il faut s'accoutumer à parler avec clarté , netteté & précision. Je ne trouve aucune de ces qualités dans votre explication.

E M I L I E.

Mais , tenez , Maman , c'est quand vous dites une chose , & que moi je me trompe & j'en entends une autre , & je répons à ce que j'ai entendu.

L A M E R E.

Cela devient un peu plus clair. Voyons , peut-être un exemple me rendra votre idée plus sensible.

E M I L I E,

Eh bien , Maman , si vous disiez , par exemple , ou une autre , en parlant de moi : *Voilà une petite demoiselle qui fera honneur à son éducation ;* & puis il passerait une autre petite demoiselle qui croirait que vous parlez d'elle , & qui dirait , en faisant la révé-

rence : *Madame* , vous avez bien de la bonté , elle ferait un quiproquo. N'est-ce pas cela , Maman ?

L A M E R E .

Ou si on l'avait dit d'elle , & que vous eussiez fait la révérence , c'est vous qui auriez fait le quiproquo ou la méprise.

E M I L I E .

Ah oui ; mais je n'aurais pas fait la révérence.

L A M E R E .

Et pourquoi pas ?

E M I L I E .

Mais , Maman , c'est que je crois qu'il ne faut pas être si prompte à s'appliquer les éloges.

L A M E R E .

Vous avez raison. Il vaut mieux les mériter effectivement , que croire trop légèrement les avoir mérités.

E M I L I E .

Et notre histoire , Maman ?

M 3

L A M È R E.

A propos !.. Tandis que Mercourt s'occupait de ses projets , Sainville , c'était le nom de l'aveugle , tenait conseil de son côté. La surdité de mon voisin m'afflige , disait-il , il sera obligé de passer sa vie chez son pere. Que faire dans le monde quand on n'entend point ?

E M I L I E.

Fort bien ! En voilà encore un qui voit le défaut de l'autre , & je parie qu'il ne voit pas le sien.

L A M È R E.

Cela pourrait bien être. Pour moi , disait-il , si j'ai la vue un peu faible , j'ai en revanche écouté de toutes mes oreilles. J'ai de la mémoire , j'ai acquis des connaissances. Mercourt est orgueilleux & opiniâtre ; je suis docile & me soumets sans peine aux volontés des autres. Par là j'ai trouvé le secret

de me servir de leurs yeux. Ils voient pour moi, & me dispensent du soin de me gouverner. Avec le secours de bons guides, je me tirerai toujours d'affaire : on peut compter sur l'assistance des autres, quand on fait s'y fier.

EMILIE.

Hem !

LA MERE.

Leur plan ainsi arrêté, ils ne tarderent pas à le mettre en exécution. Quittant sans bruit la maison paternelle, ils prirent chacun une route différente ; l'aveugle muni d'un guide, & le sourd se reposant sur son mérite.

EMILIE.

Ah, voyons ce qu'ils vont devenir.

LA MERE.

La première journée Samvillè accusa son guide d'avoir choisi le chemin le plus long & le plus pénible ; mais étant arrivé le soir à la ville, où il devait prendre place dans un ca-

rosse public, il se reprocha le peu de confiance qu'il avait dans les hommes, & se fut mauvais gré d'avoir mal pensé de son conducteur.

Comme ses occupations pendant la route se réduisaient à monter en carrosse le matin & à en descendre le soir, il se confirma dans l'idée que dans un pays policé, il était fort aisé de se passer de ses yeux.

E M I L I E.

Qu'est-ce que c'est qu'un pays policé ?

L A M È R E.

C'est un pays où chacun vit en sûreté, sans crainte que son voisin lui nuise & trouble l'ordre.

E M I L I E.

L'ordre de qui ?

L A M È R E.

L'ordre public, le bon ordre. On appelle ainsi la paix & la tranquillité qui résulte des bonnes loix, & de là

vigilance & des soins de ceux qui
gouvernent.

E M I L I E.

Comment , est-ce que nous sommes
gouvernés ? Je ne m'en doutais pas.

L A M E R E.

C'est qu'à votre âge on ne s'occupe
guere ni du mal dont on est préservé ,
ni de la source d'où nous vient le
bien. Cependant nous parlions l'autre
jour du Roi & de ses ministres.

E M I L I E.

Ah oui, vraiment... Mais il y a
quelque chose que je n'entends pas :
Maman, dites-moi, je vous prie, quel
rapport le Roi & ses ministres ont-ils à
ce que nous disions tout à l'heure ?

L A M E R E.

Je vous le demande. A qui compa-
riiez-vous le Roi ?

E M I L I E.

Oui, oui, c'est le pere d'une grande
famille.

M 5

Qu'est-ce que fait un pere de famille dans sa maison ?

ÉMILIE.

Il gouverne tout.

LA MÈRE.

Et en gouvernant tout, il prescrit à chacun ses devoirs, il établit les regles de conduite, ce qui fait que l'ordre & la tranquillité sont établis dans sa maison.

ÉMILIE.

C'est donc cela qui s'appelle policé ?

LA MÈRE.

C'est ce qui s'appelle la police & le gouvernement; & l'on dit qu'un état est bien ou mal gouverné, une ville bien ou mal policée, suivant que ses loix sont bonnes ou mauvaises, ou que les bonnes loix y sont en vigueur ou négligées. Dans chaque ville il y a un magistrat, qui s'appelle en France

Lieutenant de Police, & qui est chargé du soin de veiller à la sûreté publique & à celle des particuliers, & par conséquent de punir ceux qui cherchent à la troubler, comme les voleurs, par exemple.

E M I L I E.

J'entends toujours parler de voleurs. Quel mal font-ils ?

L A M E R E.

Ils s'emparent par force ou par adresse de ce qui ne leur appartient pas. Or comme le premier fondement de la société exige que chacun jouisse en toute sûreté & tranquillité de ce qui lui appartient, vous concevez que le vol est un des crimes les plus punissables, & qu'il doit être sévèrement réprimé par les loix.

E M I L I E.

Maman, & qu'est-ce que vous dites de Monsieur de Sainville ? Je ne m'en souviens plus.

M 6

LA MÈRE.

Je disais, qu'il croyait qu'on pouvait très-bien se passer de ses yeux dans un pays bien policé.

EMILIE.

Mais pourquoi cela ?

LA MÈRE.

Parce que, disait-il, ce serait une peine de plus que d'en avoir de bons. Il faudrait en faire usage pour obliger ceux qui ont, comme moi, la vue faible, & qui sont en cela bien plus heureux qu'on ne pense, puisqu'ils sont débarassés de tous ces soins.

EMILIE.

Il était donc bien paresseux ?

LA MÈRE.

Avec ces réflexions il lui prit fantaisie un jour de faire de l'exercice à pied. Pour rejoindre le carrosse à l'endroit où l'on devait dîner, il s'était assuré d'un guide ; sans souci du côté

des accidens , il marchait gaiment , écoutait les propos de son conducteur qui ne déparla point. Il parlant qu'à la fin la fatigue apprit à Sainville qu'ils avaient marché longtemps. Son guide n'avait jamais fait cette route , & ne savait au juste où ils étaient ; mais appercevant quelques maisons , il espéra d'y apprendre le chemin qu'il faudrait tenir.

E M I L I E.

Je prévois , Maman , que ce Sainville fera une triste fin.

L A M E R E.

En ce cas , je vais vous abrégér son histoire. En arrivant dans le hameau , ils se trouverent détournés de la route de plus de quatre lieues. Heureusement ils rencontrerent un bon vieillard , qui ne connaissant pas les torts de notre aveugle , & le croyant dans la nécessité de voyager , le prit en pitié ,

le retint à dîner, le débarassa de son guide étourdi & ignorant, & lui donna son propre fils pour le conduire avant la nuit à la ville où la diligence devait s'arrêter.

E M I L I E.

Voilà un excellent homme !

L A M E R E.

Son fils qui avait reçu une bonne éducation, ne fut pas long-temps à s'appercevoir de la légéreté & de l'imprudence de Sainville. Il crut devoir lui donner quelques conseils très-sages, dont celui-ci fut d'abord ennuyé, regrettant beaucoup son premier conducteur qui, tout en l'égarant, lui avait fait des contes très-agréables. Cependant, se faisant tout aussi vite à la maniere de son nouveau compagnon, il ne tarda pas à lui trouver l'esprit profond, & à être enchanté de sa morale.

E M I L I E.

Allons, il en profitera peut-être.

L A M E R E.

Vous allez voir. Ayant rejoint le carrosse par les soins de cet excellent jeune homme, vous croyez peut-être qu'il fut dégoûté pour long-temps de la promenade à pied? Point du tout. La compagnie du carrosse lui paraissant assez maussade & peut-être avec raison; il n'est pas si fâcheux, dit-il, de s'exposer à quelques aventures; cela rompt l'uniformité de la vie, & à la fin du jour on retrouve toujours sa place dans la diligence. Ainsi le surlendemain il se remit de nouveau à marcher, & choisit un troisième guide avec la prudence accoutumée. Celui-ci gagna encore plus promptement ses bonnes grâces, parce qu'il lui marqua un très-grand intérêt, qu'il s'informa de tous ses moyens, de tous ses desseins dans le plus grand détail; il voulut

enfin savoir combien il avait amassé d'argent pour son voyage.

E M I L I E.

Je trouve ce Monsieur de Sainville bien plus heureux que sage avec ses guides.

L A M E R E.

Cette route est peu sûre , lui dit-il , la diligence y a été attaquée plus d'une fois par des voleurs ; vous êtes bien imprudent de garder votre argent. Si nous avons quelque fâcheuse rencontre , vous êtes sans défense ; mais n'ayant rien sur vous , il ne peut vous arriver aucun malheur ; & avant qu'on s'en apperçoive , je ferai déjà bien loin & j'aurai sauvé votre argent : après quoi je demanderai main-forte au premier endroit pour vous délivrer , ou plutôt vous le ferez déjà ; car un voleur ne perd pas son temps avec celui qui n'a rien , & je n'aurai que la peine de vous aller reprendre.

Sainville ne put se défendre d'un mouvement d'admiration de cette prévoyance. Est-il possible, s'écria-t-il, que mes guides n'aient pas été frappés d'un danger si évident, & qu'ils m'aient exposé par leur imprudence, à perdre tout ce que j'ai ! Si je conserve ma bourse, ce n'est pas à eux que j'en aurai l'obligation. Il se hâta de la mettre en sûreté entre les mains de son ami du jour, en lui confiant qu'il avait encore une lettre de change cousue par précaution dans la doublure de sa veste.

E M I L I E .

Il commence à devenir plus sage. Allons, il vaut mieux tard que jamais.

L A M E R E .

Le guide loua sa prudence, & l'avertit un moment après qu'il y avait devant eux un ruisseau assez large. Il faut nous déshabiller, dit-il ; je passerai d'abord vos habits, & puis je reviens

drai vous transporter auffi de l'autre côté. Sainville approuvant ce plan, se déshabilla fans balancer, & dans l'instant il se fentit faifi par le corps & plongé dans une riviere assez profonde. La frayeur & le danger lui ôterent l'usage des fens, il ne revint à lui que long-temps après. C'était dans une cabane de pêcheurs, auxquels il devait la vie & tous les fecours qui la lui avaient confervée.

E M I L I E.

Ah, Maman, je ne m'attendais pas à cette trahifon. Ce pauvre garçon ! Il fait pitié.

L A M E R E.

Affez long-temps malade, il eut tout le loisir de faire des réflexions fur la méchanceté des gens qui voient clair. Ces réflexions le dégoûterent des voyages, & après avoir recouvré fes forces, il follicita & obtint le pardon de fa fuite, dont fon pere le

trouva suffisamment puni. De retour dans la maison paternelle, il resta toute sa vie convaincu de trois vérités : la première, que le choix d'un conducteur est une chose très-difficile, mais en même temps très-essentielle pour un aveugle. La seconde, que quand on ne peut s'en passer, il vaut mieux rester chez soi. La troisième, que quand on a trouvé un bon guide, il ne faut jamais s'en séparer.

E M I L I E.

Ah, j'entends bien, Maman, c'est la morale de votre conte. Heureusement vous savez que je n'aime pas à voyager, & je vous promets que je n'irai pas voyager toute seule, quoique j'aie deux bons yeux.

L A M E R E.

Mais vous voyagez peut-être sans remuer de votre chaise.

E M I L I E.

Comment cela, Maman ?

L A M È R E.

La vie ne vous paraît-elle pas un voyage ? Vous partez d'un point, c'est le moment de votre naissance ; vous avancez tous les jours , à toute heure , à chaque instant vers un autre point ; celui où vous cesserez de vivre. Vous voyez que vous n'êtes pas deux minutes au même point , & que vous ne cessez de voyager , quoique vous ne changiez pas de place.

E M I L I E.

Ah , Maman , c'est vrai. Imaginez que je n'avais jamais pensé à cela.

L A M È R E.

Et croyez-vous , ma chere amie , qu'en commençant un voyage si important , on puisse se passer d'un guide éclairé & sûr ? Est-il bien certain que vous ayez deux bons yeux ?

E M I L I E.

Vous voulez dire , Maman , qu'on a

besoin de bons conseils ; n'est - ce pas ?

L A M E R E.

A quoi pensez-vous que servent les conseils ?

E M I L I E.

Mais à se bien conduire, à éviter les fautes, & puis aussi à apprendre ce que l'on ne fait pas.

L A M E R E.

Vous sentez que les personnes qui ont déjà fait une partie du chemin, sont plus instruites que celles qui ne font que commencer leur carrière. Elles ont acquis de l'expérience, ainsi elles peuvent être utiles à la jeunesse qui ne peut en avoir ; & lorsque cette expérience est réunie à un esprit pénétrant & réfléchi, on est bien heureux de la rencontrer & d'en profiter.

E M I L I E.

Oui, c'est bien commode.

LA MÈRE.

Commode ? Pas tant que vous croyez.

EMILIE.

Mais pardonnez-moi. On entend un bon conseil & on le suit ; voilà tout.

LA MÈRE.

Et comment fait-on qu'il est bon ?

EMILIE.

Mais cela se voit, je pense.

LA MÈRE.

Chaque conseil porte peut-être son écriteau avec ces mots : *Je suis bon*, ou bien : *Je suis mauvais*.

EMILIE.

Maman, vous voulez vous moquer de moi.

LA MÈRE.

Je ne prends pas cette liberté ; mais j'ai souvent oui dire que ce n'était pas une petite science que de savoir distinguer un bon conseil d'un mauvais ; qu'il fallait s'être accoutumé à examiner, à

réfléchir ; ce n'est donc pas précisément une affaire de paresse ou de commodité que de suivre par choix un bon conseil. Or vous avez vu qu'il est de la dernière importance de ne s'y pas tromper. Sainville reçoit de son jeune conducteur de très-bons conseils : il les approuve sans réflexion , & par conséquent les oublie tout aussitôt. Un moment après il reçoit un conseil très-pernicieux qui lui paraît excellent & à Emilie aussi ; il le suit , & en est la victime.

E M I L I E.

Maman , promettez-moi de me dire une chose.

L A M E R E.

Quoi ?

E M I L I E.

Avez-vous changé la fin de votre histoire pour m'attraper , ou bien est-elle véritablement arrivée comme cela ?

L A M E R E.

Comment, vous me soupçonnez de falsifier l'histoire ?

E M I L I E.

Oui, pour me faire niche.

L A M E R E.

Quoi, j'aurais presque noyé & fait périr ce pauvre Sainville, pour vous faire une niche, & cela parce qu'il est aveugle & étourdi !

E M I L I E.

Enfin le voilà corrigé & bien corrigé.

L A M E R E.

C'est ce que les fautes ont de bon ; elles corrigent bien mieux & pour bien plus long-temps que les conseils.

E M I L I E.

Oui, cela donne de l'expérience ; n'est-ce pas ?

L A M E R E.

Demandez à Sainville : personne au monde

monde n'eût réussi à le faire voyager
une seconde fois.

EMILIE.

Et Mercourt, Maman, qu'est-ce
que vous en voulez faire ?

LA MERE.

A propos ! Vraiment je ne fais plus
où nous l'avons laissé. Il faut pourtant,
avant de rentrer de notre promenade,
tâcher qu'il ne reste pas sur le grand
chemin.

EMILIE.

Ah, s'il y est, c'est qu'il l'a bien
voulu.

LA MERE.

Il voyageait à cheval celui-là. La
première journée se passa fort heureu-
sement. Le soir, arrivé dans un bourg,
il descend à l'hôtellerie pour y passer
la nuit. Les gens de l'auberge lui de-
mandent ses ordres : point de réponse ;
Mercourt n'aimait pas les questions.

EMILIE.

Je le crois bien ; il était sourd, & ne les entendait pas.

LA MÈRE.

Pour les éviter, il soupa vite, & congédia son monde. Seul, il fit, comme de coutume, ses châteaux en Espagne. Cela le mena tard. Quand il voulut se coucher, il s'aperçut qu'il n'avait pas ses hardes.

EMILIE.

Et pourquoi faire, dès qu'il allait se coucher ?

LA MÈRE.

Il lui fallait au moins son bonnet de nuit.

EMILIE.

Où était-il donc ?

LA MÈRE.

Dans son porte-manteau.

EMILIE.

Et son porte-manteau ?

CONVERSATION. 291

L A M E R E.

Etait resté sur le dos de son cheval.

E M I L I E.

Ah, la pauvre bête !

L A M E R E.

Tout le monde était couché ; il fallut descendre & chercher ce qui lui était nécessaire. Le vent lui souffla d'abord sa lumière. Dans l'obscurité il se heurta plus d'une fois, & fit du bruit qui éveilla les valets. On cria : *Qui va là ?* Point de réponse.

E M I L I E.

Ah, je fais bien.

L A M E R E.

Les gens croyant avoir à faire à un voleur, agirent en conséquence, frapperent de droite & de gauche. Mercourt meurtri de coups, démêla, non sans difficulté, les causes d'un traitement si étrange.

E M I L I E.

Comment, ils le batirent ?

N 2

LA MÈRE.

Ils prirent cette liberté.

EMILIE.

Mais, c'est fort mal.

LA MÈRE.

Vous croyez que les valets d'une hotélerie bien fâmée laisseront toucher la nuit aux effets d'un étranger qu'ils supposent bien endormi dans sa chambre ? Ils dirent : *Voilà un voleur*, & le batirent comme il faut.

EMILIE,

Et quand ils le reconnurent, ils furent sûrement bien fâchés ?

LA MÈRE.

Peut-être ; mais l'homme était battu, & tout en lui faisant des excuses, on se moquait de son aventure.

EMILIE.

Et qu'est-ce que fit Mercourt ?

LA MÈRE.

Il se remit le lendemain en route

d'assez mauvaise humeur, jugeant que les valets d'auberge étaient des gens grossiers & sans éducation.

E M I L I E.

Et les fourds ?

L A M E R È.

Des gens très-avisés & pleins de pénétration.

E M I L I E.

Je parie qu'il lui arrivera encore quelque malheur.

L A M E R È.

Le hazard ne le servit pas mal pendant quelques jours. Il ne fit que peu d'étourderies; questionnait beaucoup, devinait assez juste, & se persuada plus d'une fois qu'il entendait comme un autre. Mais ce bonheur dura peu. Le quatrième jour de son voyage, les habitans d'un hameau écarté l'avertirent qu'il avait quitté la bonne route, & lui conseillèrent de la regagner

promptement, pour échaper aux brigands dont leur canton était investi. Mercourt prenant à son ordinaire cet avis pour un compliment, & s'applaudissant de son talent de deviner, remercia beaucoup ces bonnes gens, qui de leur côté crurent qu'il les avait bien compris.

E M I L I E.

O le drôle de corps ! il prend un conseil pour un compliment !... Maman, je suis lasse ; voulez-vous que nous nous affeyions ?

L A M E R E.

Volontiers. Je suis aussi fatiguée de mon sourd, & je vais m'en débarasser. Il s'enfonça dans un bois, & se vit bientôt attaqué. Il n'est point de sourd qui n'entende le langage des voleurs.

E M I L I E.

Comment est-ce qu'ils parlent donc ?

L A M E R E.

Ils ne parlent pas beaucoup ; ils fouillent dans les poches sans cérémonie. Mercourt fut dépouillé. Cette aventure l'affligea , & lui fit faire les premières réflexions sensées : elles étaient tristes. Le cheval était parti avec les voleurs & la bourse, il fallut cheminer à pied & sans argent.

E M I L I E.

On ne va pas loin.

L A M E R E.

Il arriva cependant à Paris, exténué à la vérité de faim & de fatigue.

E M I L I E.

Qu'y fera-t-il, le pauvre homme ?

L A M E R E.

Il n'y fera pas long-temps. Arrivé je ne fais comment sur le Pont-neuf, il s'y arrêta, tristement appuyé sur un gros bâton qu'il avait ramassé dans le bois après sa mésaventure. Voilà

N 4

donc , dit-il , ce Paris fameux ? Ah , je ne comptais pas y faire une si pauvre figure ! Comme il était de bonne mine , grand & bien fait , il fut remarqué par un autre homme de bonne mine , qui s'approcha & lia conversation avec lui. Mercourt lui conta son malheur. L'inconnu le console. Suivez-moi , ajoute-t-il ; il ne fera pas dit qu'un honnête homme reste dans la peine , quand il a fait conmaissance avec moi.

E M I L I E.

Maman , il y a pourtant de braves gens dans ce monde.

L A M E R E.

Celui-ci recommanda à Mercourt d'être de bonne humeur , le mena à son auberge , lui donna à souper , dont il avait bon besoin , le fit boire à la santé du Roi , lui fit donner la signature de son nom pour pouvoir le servir dans l'occasion , lui prêta même dix écus ,

CONVERSATION. 297

parce qu'à Paris on ne pouvait pas rester sans argent : & voilà mon fourd engagé au service du Roi.

E M I L I E.

Comment engagé ?

L A M E R E.

Engagé comme soldat. Cet inconnu était un de ces racoleurs, qui font à Paris des recrues pour les régimens, par ruse & par surprise.

E M I L I E.

Mais c'est fort mal. Maman, est-ce qu'il y a des gens comme cela ?

L A M E R E.

On le dit. Me voilà au dénoûment. Le lendemain on fait partir Mercourt pour le régiment avec d'autres recrues. Arrivé au régiment, on lui apprend l'exercice. Il fait le fourd.

E M I L I E.

Mais, Maman, il l'était.

L A M E R E.

Personne ne voulut le croire. On

N 5

avait depuis peu trouvé un remède pour apprendre l'exercice plus vite.

E M I L I E.

Quel était-il ?

L A M E R E.

C'étaient des coups de bâton.

E M I L I E.

Voilà un vilain remède !

L A M E R E.

On ne l'administrait qu'à ceux qui faisaient les sourds. Il fit faire à Mercourt beaucoup de progrès en peu de temps. Il était déjà très-habile, lorsque son capitaine qui avait été en semestre arriva au régiment.

E M I L I E.

Comment en semestre ?

L A M E R E.

Un semestre est la moitié d'une année, c'est-à-dire, six mois. Cét officier avait eu un congé de six mois, qu'on accorde en temps de paix tour à tour aux officiers, pour aller chez

eux vaquer à leurs affaires. Le sergent fut empressé de montrer à son capitaine cette belle recrue, qui n'avait d'autre malice que de faire le sourd.

EMILIE.

Et l'uniforme lui allait-il bien ?

LA MERE.

Très-bien. Mais à peine le capitaine l'aperçoit-il, qu'il s'écrie : *Quoi, malheureux, c'est vous ?*

EMILIE.

Comment donc ?

LA MERE.

C'est que cet officier était son compatriote & l'ami de son pere. Il avait passé son semestre dans sa ville, & avait été témoin du chagrin que ce bon pere ressentait de la fuite de son fils. Il s'empressa de rendre ce fils à son ami affligé ; & après avoir appris les précis de ses aventures, il félicita son ami de retrouver un fils que son

voyage avait sûrement rendu meilleur & plus sage.

E M I L I E.

Oui, il avait appris l'exercice. Mais, Maman, voilà encore un dénoûment auquel je ne m'attendais pas.

L A M E R E.

Et comment trouvez-vous mon histoire ?

E M I L I E.

Votre double histoire ? Elle est belle, Maman, il y a de la morale, & je crois beaucoup de réflexions à faire ; mais je la trouve triste, & il me semble que je ne m'en souviendrai pas avec plaisir.

L A M E R E.

Vous avez raison. Il est affligeant de considérer la nature humaine du côté de ses imperfections & des malheurs qui en résultent ; c'est un spectacle qui attriste. Il est bien plus beau & plus consolant d'écouter le récit des belles

actions, des actions grandes & fortes. Cela éleve l'ame, & nous rend notre existence chere.

E M I L I E.

Et où est-ce qu'on trouve ce récit ?

L A M E R E.

Dans l'histoire.

E M I L I E.

Dans l'histoire ! L'autre jour M. de Sinclair vous disait que l'histoire était dégoûtante à force de crimes ; c'étaient ses propres paroles, je m'en souviens.

L A M E R E.

L'histoire est le miroir fidele de tout ce qui s'est fait de bien & de mal dans ce monde. Il n'y a qu'à tirer le rideau sur le mal, & ne rechercher que ce qui est beau, noble, grand, satisfaisant ; c'est une source sûre de plaisir.

E M I L I E.

Et quand est-ce que nous le rechercherons ?

LA MÈRE.

Tout vient à point à qui fait attendre. Quand votre corps fera bien fortifié, nous travaillerons à fortifier l'ame.

EMILIE.

Allons donc, fortifions.

LA MÈRE.

Emilie, si vous êtes reposée, nous nous en retournerons.

EMILIE.

Et je vous promets, Maman, de souper de bon appétit.

LA MÈRE.

Voici notre chemin.

EMILIE.

Ah, Maman, voyez-vous ces enfans comme ils courent ?

LA MÈRE.

Ah, ce sont, je crois, les enfans de notre bon voisin, le pere Noël.

CONVERSATION. 303

Courez après eux , mais doucement , légèrement , comme le vent qui vous passe derrière l'oreille. Si vous les attrapez avant qu'ils s'en aperçoivent , je vous donne pour récompense le petit mouton du père Noël que vous me tourmentez toujours de vous acheter.

EMILIE.

Ah , Placide , mon ami , je t'aurai enfin !



D I X I E M E
C O N V E R S A T I O N .

E M I L I E .

AH, vous voilà enfin ! Bon soir ,
ma chere Maman ! Que je suis aise de
vous revoir ! Comment vous portez-
vous à présent ? Mieux que tantôt. Je
vois cela à votre air , & je m'en vais
danfer de joie. Tenez , je ne peux pas
vous voir souffrir ; c'est au dessus de
mes forces : notez cela dans vos ta-
bletes ; mais ne l'oubliez plus. Vous
m'avez envoyée aux Tuileries : eh
bien , j'y ai été & j'y ai vu quelque
chose de bien extraordinaire.

L A M E R E .

Et quoi donc ?

E M I L I E.

Une petite demoiselle bien parée ;
qui n'était pas plus grande que moi ,
& qui regardait toujours les nœuds
de manches , tournant toujours les
yeux de la gauche à la droite , & de
la droite à la gauche.

L A M E R E.

Bon ! On ne s'attend pas à un évé-
nement de cette importance.

E M I L I E.

Elle ne regardait pas seulement au-
tre chose ; aussi tout le monde riait &
se moquait d'elle.

L A M E R E.

Comment , tout le monde s'occu-
pait de ces nœuds de manches ? Vous
avez raison de vous vanter d'avoir vu
quelque chose d'extraordinaire.

E M I L I E.

Eh bien , elle ne s'apercevait de
rien de tout cela.

LA MÈRE.

Toujours à cause de ses nœuds de manches ? Et vous, vous étiez du côté de tout le monde qui riait ?

EMILIE.

A vous dire la vérité, Maman, cela ne m'a pas paru bien plaisant ; mais j'entendais dire tout autour de moi que c'était bien ridicule.

LA MÈRE.

C'est que le ridicule n'est pas toujours plaisant. Et vous ne connaissez pas cette petite demoiselle aux nœuds de manches ?

EMILIE.

Non, Maman, je ne la connais pas, ni ma bonne non plus. Mais la bonne de Mademoiselle de Solanges, que nous avons rencontrée à la promenade, a dit que c'était sûrement la fille de quelque cuisinière, que sa maîtresse s'était divertie à parer, parce

qué si c'était une demoiselle de condition, elle ne serait pas si étonnée d'être bien mise & d'avoir des nœuds de manches.

L A M E R E.

Vraiment voilà une remarque bien noble & bien belle !

E M I L I E.

Et puis, elle s'est tout de suite retournée vers son élève, & lui a dit avec un ton fort aigre : *Pour vous, Mademoiselle, c'est encore pis : car vous voyez fort bien quand on se moque de vous ; mais vous ne vous en souciez nullement, & vous allez toujours votre train.*

L A M E R E.

Voilà après une remarque très-fine, une leçon de morale donnée très-à-propos ! Et vous, comment avez-vous trouvé cette remarque & cette morale ?

E M I L I E.

Mais vous savez bien, Maman,

que ce ne sont pas mes principes qu'on reprenne les enfans comme cela devant le monde. Cela ne peut faire plaisir ni à ceux à qui cela s'adresse, ni à ceux qui en sont témoins par occasion. Je crois que Mademoiselle de Solanges pense comme moi sur ce chapitre.

L A M E R E.

A moins qu'elle ne soit comme sa bonne la dépeint, également insensible à l'éloge & à l'improbation.

E M I L I E.

Cela ferait bien triste. L'improbation est le contraire de l'approbation, n'est-ce pas ?

L A M E R E.

Oui, c'est le blâme, la critique. Mais vous, ma chere amie, avez-vous un peu pensé à vos noeuds de manches pendant ce temps-là ?

E M I L I E.

Comment mes noeuds de manches ?

CONVERSATION. 109

Vous voyez bien , Maman , qu'avec une robe à la polonoise , je n'en ai pas pu avoir.

L A M E R E .

Je croyais que tout le monde avait les siens , c'est-à-dire , ses défauts , ses ridicules , & qu'il ne s'agissait que d'imiter la petite fille & de tenir les yeux fixés dessus.

E M I L I E .

Ah , vous le prenez dans ce sens ? Vous êtes drôle , ma chere Maman , avec vos nœuds de manches.

L A M E R E .

Je pense que si tout le monde fixait les yeux sur les siens , on ne verrait pas tant ceux des autres , & chacun s'en trouverait mieux.

E M I L I E .

Cela rappelle la fable de la besace.

L A M E R E .

Qu'est-ce qu'elle dit cette fable ?

EMILIE.

C'est celle où tous les animaux sont
contens de leur figure ?

LA MERE.

Ils se trouvent tous parfaits & criti-
quent leurs camarades. Je voudrais me
souvenir des derniers vers.

EMILIE.

Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres
hommes.

On se voit d'un autre oeil qu'on ne voit son
prochain.

Le fabricant souverain

Nous créa befaciers tous de même maniere,
Tant ceux du temps passé que du temps
d'aujourd'hui :

Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

LA MERE.

Voilà les noeuds de manches chan-
gés en befaces. La robe à la polonoise
ne vous a pas empêchée, je pense,
de porter vos deux befaces aux Tui-
leries ?

CONVERSATION. 317

EMILIE.

Oui, oui, je vous entends, Maman.

LA MERE.

Et laquelle avez-vous rapporté la mieux garnie, celle de devant ou celle de derrière ?

EMILIE.

En vérité, Maman, j'étais si pressée de vous revoir, que je n'y ai pas pris garde.

LA MERE.

Comme je vous ai fait un peu attendre, je croyais que vous aviez eu le loisir d'y regarder.

EMILIE.

J'y regarderai ce soir.

LA MERE.

Et pour y mieux voir, mettez la conscience de la partie. Je crois qu'il y a du temps que vous ne lui avez parlé. Elle est bonne à consulter; personne ne voit comme elle le fond d'une besace.

EMILIE.

« Eh bien, ma chere Maman, ce soir je ferai avec elle un déménagement général de mes deux besaces. Tout ce qu'il y a dans la besace de derriere; je le logerai dans celle de devant, & avec ce qu'il y a dans celle-ci, je meublèrai la besace de derriere.

LA MERE.

Si vous êtes capable d'effectuer ce déménagement, j'aurai une grande considération pour vous; & vous vous en trouverez d'ailleurs parfaitement bien. Les deux besaces deviendront tous les jours plus légers. Vous ne mettrez presque jamais rien dans la besace des défauts d'autrui, parce que vous ne vous en occuperez point; & vous vuiderez insensiblement la besace de vos défauts, parce que les voyant sans cesse, vous voudrez les corriger.

EMILIE.

EMILIE.

CONVERSATION. 313

EMILIE.

Si cela arrive, Maman, jamais déménagement n'aura valu autant de profit.

LA MERE.

Ce qui m'en plaît, c'est que je m'apercevrai dès demain matin, si le déménagement a eu lieu.

EMILIE.

Jusqu'à présent, ma chere Maman, vous n'avez fait que vos exclamations sur mon histoire, & j'ai fort bien vu que vous vous moquiez de moi; mais dites-moi à présent, là sérieusement, comment vous la trouvez, & ce que vous pensez de cette petite fille.

LA MERE.

Je n'en pense rien du tout. Elle a peut-être eu des motifs particuliers & que nous ne pouvons pas deviner, pour regarder toujours à droite & à gauche; peut-être aussi est-ce une tête

Tomé I.

O

bien vuide & bien vague, qui ne peut être fixée que par des nœuds de manches. Mais qu'est-ce que cela me fait, & pourquoi voulez-vous que je m'occupe d'une telle niaiserie ? Si nous avions été ensemble aux Tuileries, il y a à parier qu'elle aurait passé & repassé vingt fois devant nous, sans que je l'eusse remarqué, ni peut-être vous non plus.

E M I L I E.

Cela pourrait bien être ; mais comme tout le monde la regardait, on ne pouvait pas s'empêcher de regarder aussi de ce côté-là.

L A M E R E.

L'histoire de tout le monde me paraît bien plus singulière que celle de la petite fille. Convenez que ce monde n'avait pas la tête moins vuide qu'elle, pour s'occuper d'un objet si frivole & si peu digne d'attention. Cela m'a même paru si extraordinaire que j'étais

tentée de croire un moment que tout ce monde se bornait à Emilie, Mademoiselle de Solanges & leurs deux bonnes.

EMILIE.

Non, je vous assure, Maman, que la moitié de l'allée regardait & en parlait.

LA MERE.

Il faut donc qu'elle ait eu dans sa figure ou dans son allure quelque chose de particulier, & qu'une action, en elle-même très-insipide & très-plate, en ait reçu un tour original & comique. Mais trouvez-vous un grand plaisir à vous amuser des ridicules des autres ?

EMILIE.

Moi, Maman ? Aucunement. Je vous avoue que cela me paraît triste.

LA MERE.

Et à moi aussi, à moins qu'il ne soit

question de mes propres ridicules ou de ceux de mes amis intimes, comme d'Emilie, par exemple ; alors j'en plaisante volontiers.

E M I L I E.

Ah oui, je fais bien ; c'est pour me corriger.

L A M E R E.

Je parle de tous mes amis intimes & de moi-même ; mais pour les indifférens & les inconnus, j'avoue que je n'ai pas assez de temps de reste, pour m'occuper de leurs défauts.

E M I L I E.

Je crois que dorénavant je n'en aurai pas non plus pour eux.

L A M E R E.

Ne croyez-vous pas aussi qu'il faut bien autant d'esprit, de finesse & de tact pour saisir les belles & bonnes qualités d'une personne, que pour découvrir ses ridicules ?

EMILIE.

Et vous, Maman, qu'en croyez-vous ?

LA MERE.

Moi, j'en suis convaincue, d'autant que j'ai vu des gens d'un esprit très-commun & même très-borné, saisir les ridicules dans la grande perfection, & que j'ai eu plus d'une fois occasion de remarquer, qu'une des propriétés les plus constantes d'un esprit lumineux & pénétrant, d'un grand esprit, du véritable esprit enfin, c'était de percer l'écorce pour découvrir le mérite & le bien, & que les hommes d'une certaine trempe méprisaient trop les imperfections, pour en faire un objet d'occupation ou d'amusement.

EMILIE.

Propriété veut dire *qualité* ; n'est-ce pas ?

LA MÈRE.

Oui, ma chère amie.

EMILIE.

Ah, je crois bien qu'il y a plus de plaisir à s'occuper du bien que du mal.

LA MÈRE.

Et plus de mérite aussi, parce que les imperfections sautent aux yeux de tout le monde, tandis que la modestie cache souvent sous son voile, les bonnes, les grandes, les nobles, les touchantes qualités de l'âme.

EMILIE.

Je lui enlèverai son voile, si je puis. Mais, Maman, comment trouvez-vous la conduite de la bonne de Mademoiselle de Solanges ?

LA MÈRE.

Je laisse à Madame de Solanges le soin de la trouver bonne ou mauvaise.

EMILIE.

Je ne m'en mêlerai donc pas non

plus. Mais vous n'approuvez pas au moins le ton aigre ?

LA MERE.

Ni moi, ni personne, je pense. Cependant avant de la condamner ici, il faudrait savoir jusqu'à quel point Mademoiselle de Solanges est accoutumée à exercer la patience de sa gouvernante. Car si par hasard elle en abusait continuellement, il ne faudrait pas s'étonner qu'à la fin la pauvre bonne se trouvât au bout de sa provision.

EMILIE.

Cela est vrai pourtant.

LA MERE.

Je crois qu'une jeune personne habituellement indocile & revêche à la raison peut changer le caractère d'une bonne gouvernante, & le rendre à la longue tout à fait mauvais.

EMILIE.

Mais non, Maman, c'est tout le

contraire ; il faut que la bonne change le mauvais caractère de son élève.

L A M E R E.

Oui , c'est là le but de l'éducation ; mais malheureusement il est plus aisé de faire tort à un bon arbre , que de redresser un méchant arbrisseau. Nos bonnes n'ont pas toujours reçu elles-mêmes des principes assez sûrs , une instruction & une éducation assez soignées pour venir à bout d'une besogne si difficile , & pour être en état de servir de modèle parfait & irréprochable aux jeunes personnes qu'on leur confie.

E M I L I E.

Mais tant pis , Maman , tant pis.

L A M E R E.

J'en conviens ; mais il ne dépend pas de nous d'éviter cet écueil. J'ai oui dire qu'en pays étranger il était assez commun de trouver dans une certaine classe , des personnes bien

nées, bien élevées, qui ont reçu elles-mêmes une éducation éclairée & sensée, & qui se destinent ensuite au métier pénible & honorable de gouvernante; on peut donc leur confier ses enfans sans inquiétude. Nous n'avons pas chez nous le même avantage. Rarement une bonne qui se voue à cet emploi important, a reçu une meilleure éducation que celles que leur fortune condamne à la servitude domestique. Elles peuvent être honnêtes & fidelles; mais on n'en doit pas attendre ni exiger des services plus essentiels & plus élevés.

E M I L I E.

Elles n'ont qu'à faire comme la bonne de Mademoiselle de Perseuil. Je parie, Maman, que vous ne trouvez rien à redire à celle-là, & qu'elle vous paraît comme une bonne en pays étranger.

L A M E R E.

Il est vrai qu'elle a le maintien le plus décent & le plus convenable, & que je lui trouve tout à fait l'air d'une personne de mérite & bien élevée.

E M I L I E.

Vous me l'avez dit, & je l'ai remarqué comme vous ; mais vous ne l'entendez pas parler à sa petite amie, Maman, c'est avec une sagesse, une douceur ; il n'y a jamais ni trop, ni trop peu.

L A M E R E.

Malheureusement les personnes de ce mérite sont presqu'introuvables. Mais savez-vous à quoi cette disette engage ?

E M I L I E.

Je crois, ma chere Maman, que nous autres enfans nous n'avons qu'à être bien raisonnables ; cela rend le métier de bonne plus aisé.

LA MÈRE.

Je pense comme vous , qu'un enfant bien né peut rendre une gouvernante médiocre bonne. Voilà pour les enfans. Et les meres ?

EMILIE.

Ah , je ne me mêle pas des meres.

LA MÈRE.

Je crois qu'en France une mere a une obligation d'autant plus étroite de se former elle-même pour être en état de veiller sur l'éducation de ses enfans , qu'elle a moins de secours à attendre des personnes avec qui elle voudrait partager ce soin.

EMILIE.

Je vois que c'est un rôle bien difficile que celui d'une mere ; mais ce ne font pas mes affaires , dieu merci. Quant à ma bonne & moi , nous n'avons jamais de différend ensemble. Elle me dit : *C'est la volonté de Madame*

votre mere ; & c'est fini. Seulement elle me dit qu'elle s'ennuie de ne me pas voir davantage ; mais je lui réponds : C'est la faute de Maman ; pardonnez-moi , si je ne m'ennuie pas d'être avec elle ; & c'est fini.

L A M E R E .

Je suis fort contente de votre bonne. Elle a tout le zele qu'il faut, & elle n'en a pas plus que je n'en désire.

E M I L I E .

Et moi aussi j'en suis fort contente. Toutes les bonnes , au moins en ce pays-ci , ne peuvent pas ressembler à celle de Mademoiselle de Perseuil... Mais à propos , Maman ; j'allais oublier le plus essentiel. J'ai lu hier une belle histoire dans ce livre que vous m'avez prêté. J'étais venue ce matin pour vous en parler ; mais quand je vous ai vu souffrante... Oh , tenez , ne pensons plus à cela. Parlons de

CONVERSATION. 325

notre histoire. Elle est belle, belle, belle. Savez-vous, Maman, qu'elle a fait pleurer mon frere ?

L A M E R E.

Lequel ?

E M I L I E.

Mon frere cadet.

L A M E R E.

Et vous ?

E M I L I E.

Moi, je n'ai pas pleuré !

L A M E R E.

L'histoire ne vous a donc pas paru touchante ?

E M I L I E.

Ecoutez, Maman, je m'en vais vous la conter ; vous direz si j'ai mal fait de ne pas pleurer.

L A M E R E.

Sans favoir votre histoire, je vous dirai d'avance que vous avez bien fait de ne pas pleurer, dès qu'elle ne vous

a pas assez touchée pour provoquer vos larmes , & que votre frere a bien fait de pleurer , dès qu'il était atendri.

E M I L I E.

Mais je n'entends pas cela. Nous n'avons pas fait la même chose , & nous avons bien fait tous deux !

L A M E R E.

Oui , parce que tous les deux vous avez suivi le mouvement de votre cœur. Le sien s'est atendri , il l'a écouté ; le vôtre ne vous a rien dit , vous ne pouviez donc pas pleurer.

E M I L I E.

Reste à savoir lequel de nos deux cœurs avait raison.

L A M E R E.

Celui qui était le plus accessible à l'impression de la vérité.

E M I L I E.

Maman , que je vous conte mon histoire que j'ai lue , & vous verrez.

L A M E R E.

Je le veux bien.

E M I L I E.

Or écoutez & foyez toute oreille.

L A M E R E.

J'écoute au moins de toutes mes oreilles.

E M I L I E.

Il y avait deux vieux bons hommes qui étoient une fois sur les montagnes... les montagnes...

L A M E R E.

Tout est-il écrit avec cette élégance ?

E M I L I E.

Mais, Maman, je n'ai pas retenu les mots, je vous conte les choses d'après moi. J'ai oublié le nom de la montagne ; mais c'est égal.

L A M E R E.

Comment égal ? Vous voulez me faire grimper sur une montagne sans nom ?

E M I L I E.

Mais je ne le fais pas , Maman.

L A M È R E.

En ce cas , dites-moi du moins dans quel pays elle est.

E M I L I E.

Je ne m'en souviens plus.

L A M È R E.

Je ne ferai donc pas la patrie de ces bons vieillards ?

E M I L I E.

Ah , voilà que je m'en souviens. C'était au bord de la mer . . . Non , non , ils devaient y aller . . . Mais non , ils sont restés dans les Alpes , proche de la Savoie , si je ne me trompe.

L A M È R E.

Dieu merci , me voilà orientée ! A présent je les vois d'ici , ces bonnes gens.

E M I L I E.

Vous les voyez d'ici ? Je voudrais bien les voir aussi.

CONVERSATION. 329

L A M E R E.

Ou, si je ne les vois pas, je fais au moins où les prendre ; je fais mon chemin de Paris en Savoie.

E M I L I E.

C'était tout ce que je désirais de savoir hier en lisant leur histoire ?

L A M E R E.

Une fois en Savoie & au pied des Alpes, je les découvrirai peut-être.

E M I L I E.

Ou je vous aiderai à grimper la montagne : car s'il faut grimper, ma chere Maman, je crois que j'en fais plus long que vous. Mais c'est d'ici en Savoie que mon chemin m'embarasse. Est-il long, est-il court, je n'en fais rien.

L A M E R E.

J'avais cependant oui dire que vous vous livriez à l'étude de la géographie.

E M I L I E

Cela est vrai. J'avais prié mon frere

ainé de me la montrer un peu à votre infu : je voulais vous surprendre agréablement avec ma science ; mais c'est un mauvais maître , il n'a point de patience.

L A M E R E .

Peut-être avec ceux qui n'ont point d'attention.

E M I L I E .

Le fait est , ma chere Maman , que j'ai fort mal profité de ses leçons.

L A M E R E .

Il faudra donc chercher un autre maître : car enfin il fera bientôt temps de favoir trouver son chemin d'ici en Savoie.

E M I L I E .

Eh bien , Maman , ces deux vieillards étaient-là. Ils s'étaient fait une petite maison , & ils avaient un lit avec deux matelas & un sommier de crin , & puis des livres , & puis deux

CONVERSATION. 331

chaînes de paille ; & puis ils priaient le bon dieu, & puis...

L A M E R E.

Et ils étaient là avec tous ces *Et puis ?*

E M I L I E.

Mais non, Maman; c'est que je conte,

L A M E R E.

Je vous ai quelquefois conté des histoires, mais je ne me rappelle plus si je vous ai fait trébucher d'*Et puis* en *Et puis*. En ce cas ce serait une représaille de votre part, & j'aurais tort de vous chicaner.

E M I L I E.

Allons, allons, je m'en vais bien dire. Il leur était arrivé bien des malheurs à ces deux messieurs. Il y en avait un qui était bien riche, bien riche.

L A M E R E.

C'est un malheur dont on se console ordinairement.

E M I L I E.

Oui ; mais l'autre né l'était pas.

L A M E R E.

Et pourquoi ne l'était-il pas ? Qu'est-ce qu'ils faisaient tous deux sur cette montagne avec un lit & des livres , l'un d'eux étant si riche ?

E M I L I E.

Mais non , Maman , un moment de patience ; c'est qu'il ne l'était plus , comme vous allez voir.

L A M E R E.

Voyons donc.

E M I L I E.

C'est-à-dire , qu'il n'est devenu riche qu'à la fin de mon conte.

L A M E R E.

Vous le commencez donc par la fin ? Il fallait m'en prévenir , car ce n'est pas l'ordinaire.

E M I L I E.

Oh Maman , cela n'y fait rien.

LA MÈRE.

Pour vous qui savez votre histoire ;
mais pour moi !

EMILIE.

Pardonnez-moi, Maman, vous la
serez aussi.

LA MÈRE.

Mais si vous eussiez commencé à
la lire par la fin & à rebours, croyez-
vous que vous l'eussiez assez comprise
pour me la si bien conter, & que
votre frère eût pu pleurer ?

EMILIE.

Fort bien, Maman, moquez-vous
de moi ! Tout cela vient de ce que j'ai
mal commencé. Mais aussi pourquoi
avez-vous voulu savoir le nom de la
montagne tout de suite ? Cela m'a
brouillée. Or, quand on embrouille
ses écheveaux en commençant, il n'y
a plus de remède ; il faut couper avec
les ciseaux. Tenez, Maman, coupons.

J'ai toujours oui dire que les plus courtes sotises sont les meilleures. Si vous voulez, nous parlerons d'autre chose.

L A M E R E.

Comment, vous seriez capable de me laisser là au beau milieu des Alpes avec vos deux vieillards que je ne connais ni de près, ni de loin?

E M I L I E.

Eh bien, Maman, contez-moi le commencement, seulement pour me remettre, & puis je vous dirai bien la fin.

L A M E R E.

Vous voulez que je vous conte votre histoire? Je n'en fais ni le commencement ni la fin. Tâchez de vous remettre, & puis vous la recommencerez, là posément.

E M I L I E.

Ah, Maman, dieu m'en préserve! Je craindrais de vous ennuyer à la

mort. Mais puisque vous ne pouvez pas vous détacher de ces deux messieurs, je vais continuer... J'ai beau me remettre, il ne me vient rien... Ah, j'y suis; je l'espère du moins... Celui qui était bien riche a tout donné, parce que l'autre n'avait rien. Il lui a dit : *Prends tout, mon frere.*

L A M E R E.

Comment, ces messieurs étaient freres ?

E M I L I E.

Sans doute, Maman. Vous ne saviez pas cela ?... Tenez, je m'en souviens à présent, ils ont effuyé une tempête, parce qu'ils étaient embarqués... Ah... C'est qu'ils demeuraient à Bruxelles, & ils voulaient se rendre en Italie.

L A M E R E.

Ils sont allés de Bruxelles par mer sur les Alpes ?

E M I L I E.

Mais, Maman, je ne suis pas obli-

gée de favoir toutes leurs allées & venues, je ne les connais que depuis hier au soir ; d'ailleurs l'histoire est bien longue, & je n'aurais pas fini d'ici à demain si je voulais tout expliquer. L'essentiel, c'est qu'ils sont très-heureux sur cette montagne, excepté l'un d'eux qui est triste, parce qu'il a perdu sa femme, qui est morte dans la prison en nourrissant son enfant. C'était son boulanger, son boucher & puis d'autres qui en étaient la cause... Ah, oui, son frere arriva malheureusement trop tard dans la prison, parce qu'elle était morte.

L A M E R E.

La prison ?

E M I L I E.

Mon dieu, non, Maman, vous savez bien qui. Cette pauvre femme mourut ; mais le frere emporta l'enfant.

LA

L A M E R E.

Dieu merci, voilà déjà un enfant sauvé. Si vous mettiez dans vos récits autant d'ordre & de clarté que de rapidité & de mouvement ; je crois que vous feriez des chef-d'œuvres. Je ne vous ai jamais vu cette volubilité.

E M I L I E.

C'est que je voudrais vous débarrasser de mon conte ; il doit vous paraître insupportable, tout beau qu'il était... Ah, pardonnez-moi, j'y suis à présent. C'est le feu qui avait brûlé tout son bien la nuit, qui était dans son porte-feuille, & puis...

L A M E R E.

La nuit était dans son porte-feuille ?

E M I L I E.

Mais non, Maman, c'était son bien qui était dans son porte-feuille. Mais tout est réparé : ils sont vieux, mais très-heureux & riches aussi. Vous disiez

qu'ils n'avaient qu'un lit & des livres. Détrompez-vous, Maman; ils ont des vaches, des chèvres, une laiterie. Je voudrais que nous pussions leur demander à goûter. C'est la meilleure crème & le meilleur beurre à vingt lieues à la ronde. Et l'enfant n'est plus un enfant. Il s'est marié, & sa femme a soin de son vieux pere, qui pleure tous les jours d'attendrissement, & qui vivra cent ans, quoiqu'il ait eu bien des chagrins; mais ils sont oubliés, & les deux vieillards disent tous les soirs à leurs enfans, quand gens & bêtes se portent bien: *La providence de dieu soit bénie! Elle est au dessus de la sagesse humaine...* Ah!

L A M E R E.

Je ne doute pas, ma chere amie, qu'avec tous ces ingrédients; une montagne, une tempête, une prison, un boulanger, un boucher, un portefeuille brûlé, un *Prends tout, mon frere;*

des vaches, des chevres, une laiterie, un vieillard qui pleure d'attendrissement, & de petits enfans qui jouent entre ses jambes, on ne puisse faire une histoire fort intéressante. Il ne s'agit que de trouver un joueur d'échecs assez habile pour nous aider à mettre chacune de ces pieces à sa véritable place.

E M I L I E.

Je parie, Maman, que vous l'aurez fait, avant que nous nous couchions,

L A M E R E.

Non, je vous assure ; je ne suis pas assez habile pour cela.

E M I L I E.

Tenez, Maman, je vous dirai franchement, cette petite fille aux noeuds de manches, & puis ces gouvernantes qu'on ne trouve qu'en pays étranger... & puis encore avant toutes choses votre mauvaise conduite de ce

matin , tout cela m'a barbouillé la tête au point que je n'ai rien dit qui vaille.

L A M E R E.

Il est vrai que je ne me rappelle pas de vous avoir vu la tête dans un pareil désordre; vous avez inventé le modèle du décousu & du galimatias.

E M I L I E.

C'est que , pour vous dire mon secret , j'étais excédée de cette histoire , & je voulais m'en débarasser vite , vite,

L A M E R E.

Vous n'avez pas choisi le plus sûr moyen. Mais qui vous obligeait à me faire ce conte? Moi , j'étais à cent lieues de votre montagne; vous m'y avez entraînée avec une admiration qui vous a faisie subitement , & que je me flatais de gagner aussi.

E M I L I E.

Cela serait arrivé , Maman ; mais

malheureusement je n'étais pas en train ; mais c'est que je n'en savais rien , sans quoi je n'aurais pas commencé. Quand on a commencé, il faut sauter le fossé, dit Monsieur de Boisfy ; on ne peut plus reculer.

L A M E R E.

Si vous voulez savoir la vérité, je vous dirai que ce ne sont ni les nœuds de manches, ni les gouvernantes des pays étrangers qui vous ont si fort embrouillé votre histoire.

E M I L I E.

Qui donc ?

L A M E R E.

Vous toute seule, parce que vous l'avez lue hier sans aucune attention.

E M I L I E.

Hem ! Cela pourrait bien être. Mais dites-moi donc, Maman, comment vous faites pour tout deviner ; car vous n'y étiez point, & vous m'appre-

nez là un fait que je ne savais pas moi-même.

L A M E R E.

Il ne faut pas être sorcière pour deviner que , si vous aviez lu avec attention , vous auriez conté avec clarté & neteté.

E M I L I E.

A présent je me rappelle comment tout cela s'est passé. Quand j'ai vu mon frere pleurer , je me suis reproché de n'avoir pas lu avec plus d'attention ... Car c'était moi qui lisais , mais ma tête trotait toujours ... Je me suis dit : *Si je n'étais pas si étourdie , je pleurerais aussi à présent.* Mais il n'y avait plus moyen , car nous étions déjà à la providence de dieu , quand cette réflexion m'est venue.

L A M E R E.

Mais au moins ne fallait-il pas avoir l'étourderie de vouloir me conter une histoire que vous ne saviez pas.

EMILIE.

Autre sottise ! J'ai cru qu'en l'annonçant comme très-belle , cela me la ferait retrouver , parce que quand on est engagé , il faut s'en tirer avec honneur.

LA MERE.

Cette ressource serait excellente, si elle pouvait réparer les distractions passées ; mais on ne peut retrouver ce qu'on n'a jamais possédé.

EMILIE.

Aussi vous voyez comme je m'en suis tirée ?

LA MERE.

Vous ignorez , je crois , un plus grand danger que vous avez couru.

EMILIE.

Quel danger donc ?

LA MERE.

Celui de prendre de l'humeur.

EMILIE.

Moi de l'humeur, Maman ; & quand

je suis avec vous ! Jamais , jamais. C'est trop laid cela. Tenez , cela ne peut pas arriver ; l'humeur est tout ce que je déteste le plus au monde.

L A M È R E.

Il est vrai que je ne vous y ai pas vu fort disposée jusqu'à présent ; & je vous en félicite. Malgré cela, il y a des momens où je crains que vous ne soyez menacée de cette maladie.

E M I L I E.

Comment pouvez-vous craindre de ces choses-là ?

L A M È R E.

Tenez , de votre volubilité , de la rapidité que vous avez mise dans votre narration , à l'impatience ; & de l'impatience à l'humeur , il n'y avait qu'un pas.

E M I L I E.

Cela se peut , Maman ; mais je ne l'ai pas fait ce pas.

L A M E R E.

Je vous rends cette justice.

E M I L I E.

Je me le rappelle à présent, Maman, vous m'avez dit l'autre jour que l'humeur est toujours un aveu de notre faiblesse. Croyez-vous qu'on soit bien curieuse de s'avouer & de montrer aux autres qu'on est si faible ?

L A M E R E.

Non sûrement ; mais ce que vous redoutez si fort & avec raison , peut vous arriver par un côté d'où vous ne l'attendez point du tout.

E M I L I E.

Voyons donc ce côté, Maman, & fermons-le vite : car je ne me soucie pas , mais absolument pas d'être maussade.

L A M E R E.

Je m'en vais vous l'indiquer. C'est que je vous crois naturellement un peu paresseuse.

P 5

EMILIE.

Pensez-vous cela, Maman ? Cela ferait fâcheux. Je vais pourtant toujours de bon cœur à mes devoirs.

LA MÈRE.

J'en conviens ; mais dès qu'il s'agit de faire un léger effort de mémoire ou d'application , il me semble que la force vous abandonne.

EMILIE.

Mais aussi quand je l'ai fait cet effort , j'avance comme un petit ange ensuite.

LA MÈRE.

Dans vos jeux , qu'il vous arrive la plus petite contrariété , vous aimez mieux les quitter que de la surmonter.

EMILIE.

Vous avez observé cela ?

LA MÈRE.

N'est-ce pas là l'allure d'un esprit paresseux ?

E M I L I E.

Je le crains ; mais , Maman , quand cela ferait , quelle liaison y a-t-il entre la paresse & l'humeur ? Elles ne sont pas même parentes de loin.

L A M E R E.

Vous vous trompez , elles sont tout au contraire très-proches parentes , comme vous allez voir. C'est un fait certain , & vous l'avez éprouvé plus d'une fois , que rien ne rend heureux comme l'occupation , rien ne rend triste comme l'oïfiveté. Or il n'y a point d'occupation sans application , sans une certaine contention de la tête.

E M I L I E.

Et qu'est-ce que c'est que la contention ?

L A M E R E.

C'est la plus forte attention dont une tête est capable. Un esprit actif trouve un grand contentement à dé-

ployer cette attention, parce qu'elle lui fait faire des progrès, qu'elle lui fait découvrir tous les jours des objets nouveaux, & qu'elle lui procure encore le sentiment très-satisfaisant de ses propres forces. Un esprit paresseux ne connaît aucun de ces plaisirs. La moindre peine qu'il faut prendre l'éfarouche; la moindre difficulté qu'il faut vaincre le décourage. Avec cette disposition il est impossible de faire le moindre progrès. Ainsi, à la place des plaisirs que procure l'occupation, arrive l'humiliation, l'ennui, le dégoût & l'humeur.

E M I L I E.

Maman, voilà une vilaine généalogie.

L A M E R E.

C'est la même histoire avec les contradictions. Vous savez que la vie en est remplie. Un esprit actif les surmonte, & parvient à son but en dépit

d'elles; il jouit par conséquent de sa victoire. Un esprit paresseux n'ose rien entreprendre, la moindre contradiction l'arrête & l'abat, & le force de renoncer à ses projets : pour toute consolation il lui reste l'humeur.

E M I L I E.

Fort bien ! Et deux ! Mais pourquoi dites-vous donc quelquefois que le sage se soumet aux contradictions de la vie sans murmure ? Je n'ai qu'à me faire sage, & n'ayant point de murmure, je n'aurai point d'humeur.

L A M E R E.

A merveille : mais savez-vous quand & pourquoi le sage se soumet aux contradictions sans murmure ?

E M I L I E.

Non.

L A M E R E.

Parce qu'avant de s'y soumettre, il a essayé tous les moyens de les vain-

cre. Il ne s'y soumet qu'après s'être convaincu qu'il n'est pas en son pouvoir de les surmonter. Alors la raison lui dit que l'homme doit se résigner à ce qu'il ne peut changer.

E M I L I E.

Il n'y a point d'humiliation à cela.

L A M E R E.

Ni d'humeur à avoir. J'ai connu une petite personne qui s'occupait beaucoup dans sa journée de rubans, de pompons, d'ajustemens.

E M I L I E.

Mais, Maman, ce n'était pas pour elle. Vous savez bien qu'elle avait une poupée, dame de qualité, dont c'était son devoir de faire la toilette. Quand on est en condition, on ne choisit pas ses occupations.

L A M E R E.

Je conviens que ce n'est pas pour elle que la jeune personne s'occupait

de chiffons , mais ce n'était pas non plus pour sa poupée.

EMILIE.

Pourquoi donc , Maman ?

LA MERE.

Parce qu'elle était paresseuse.

EMILIE.

Je ne comprends pas cela , par exemple.

LA MERE.

C'est que pour penser à ces fadaïses , son esprit , sa mémoire n'avaient aucun effort à faire , & par conséquent sa paresse espérait y trouver son compte. Mais sa paresse la trompait ; car son esprit , quoique paresseux , désirait une nourriture plus solide & plus active. Ainsi , quand elle avait donné beaucoup de temps à ces niaiseries , elle était toute étonnée de n'y pas trouver la satisfaction qu'elle s'en était promise ; elle sentait du vuide , de

l'ennui, c'est-à-dire, qu'elle était toute disposée à l'humeur.

E M I L I E.

Allons, nous y voilà encore. Mais, Maman, pourquoi sa mere (car je crois qu'elle en avait une & bien tendre,) ne l'a-t-elle pas empêchée de perdre son temps avec les chifons ?

L A M E R E.

Sa mere difait : Si je l'en empêche, fi je lui dis : *Emilie, ne faites pas cela, par amitié pour moi*, elle se conformera de bon cœur à ma volonté ; mais elle croira que je lui ai enlevé un grand fujet de fatisfaction, une source de plaisirs raviffans. Il vaut mieux que sa propre expérience la défabuse, & qu'elle voie que le bonheur n'est pas là. Il y aura un peu de temps perdu de cette façon ; mais auffi elle ne fera pas obligée de me croire fur ma parole, & elle fera détrompée pour fa vie.

EMILIE.

Et voilà peut-être pourquoi la poupée est allée passer l'été dans une de ses terres, & la jeune personne est restée à Paris auprès de la plus aimable mere du monde.

L A M E R E.

Cette merem'a dit : Ce n'est pas moi qui empêcherai la poupée de quitter sa terre & de revenir ici disposer des momens perdus de la petite personne : car je hais trop la tyrannie pour l'exercer même contre les poupées.

EMILIE.

Si celle-ci revient l'hiver prochain à cause des longues soirées, j'espere qu'elle aura perdu la moitié de sa passion pour les chifons & les ajustemens, & que je ne serai plus obligée de m'en occuper par état.

L A M E R E.

Quoi qu'il en soit, vous voyez tou-

jours clairement que dans les contradictions de la vie, dans les occupations sérieuses, & même dans les occupations frivoles & dans les amusemens, la paresse est tout ce qu'il y a de plus nuisible au bonheur, & que ce n'est pas lui faire tort en lui reprochant l'humeur que vous détestez si fort, comme sa plus proche parente.

E M I L I E.

Mais vous la retrouvez donc toujours cette vilaine parente ?

L A M E R E.

C'est que je voudrais bien qu'elle n'approchât jamais de la maison.

E M I L I E.

Savez-vous, Maman, ce que nous ferons ? Nous mettrons la paresse à la porte ; les deux parentes se rencontreront dans la rue, & s'en iront ensemble bien loin d'ici.

L A M E R E.

C'est sans contredit le meilleur parti :

est aussi long-temps qu'une d'elles sera dans la maison, on ne peut répondre qu'elle n'ouvre la porte à l'autre; & si elles deviennent une fois maîtresses ici, adieu la joie, le bonheur & tous les vrais plaisirs de la vie.

E M I L I E.

Mes freres, Maman, sont-ils paresseux ou actifs ?

L A M E R E.

Vraiment, voilà une question de conscience. Mais si vos freres avaient des défauts, je pense qu'ils désireraient qu'on leur en parlât & non à leur sœur.

E M I L I E.

Eh bien, je ne vous demande que leurs bonnes qualités.

L A M E R E.

Si vous mettez la paresse à la porte, comme c'est votre projet, je suis persuadée qu'avec un peu de soin vous

n'aurez pas besoin de moi pour découvrir les bonnes qualités de vos freres. Ils sont plus âgés & par conséquent plus formés que vous ; ainsi leurs bonnes & mauvaises qualités doivent se remarquer plus aisément.

E M I L I E.

Mais aussi je les ai déjà remarquées ; je voulais seulement savoir , ma chere Maman , si nous étions , vous & moi , du même avis là dessus.

L A M E R E.

Eh bien , un jour , pendant une de nos promenades , nous éplucherons toutes leurs bonnes qualités , & nous verrons si nous sommes d'accord.

E M I L I E.

Maman , je crois qu'on aime mieux mes freres que moi.

L A M E R E.

Qui croyez-vous qui aime mieux vos freres que vous ?

EMILIE.

Mais tous ceux qui viennent ici. On vous fait souvent leur éloge, & de moi l'on ne dit mot.

LA MERE.

C'est que mes amis ne sont pas acoutumés à louer en face. Peut-être, lorsque vous n'y êtes pas, votre éloge les occupe-t-il aussi.

EMILIE.

Cela serait-il possible? Me dites-vous vrai, ma chere Maman? Ah, répétez-moi cela encore fois.

LA MERE.

Ce n'est pas moi qui peux vous l'assurer; mais comme vous devez avoir ce soir une entrevue avec votre conscience, & faire un déménagement de besaces fort important; si elle vous certifie que vous annoncez quelques heureuses dispositions, que vous donnez quelques espérances fondées,

vous pouvez compter que mes amis s'intéressent trop à ma satisfaction pour ne l'avoir pas remarqué.

E M I L I E.

En ce cas, c'est bien heureux que personne ne m'ait entendu conter mon barbouillage.

L A M È R E.

Il est vrai qu'on n'y aurait pas remarqué un grand talent pour l'histoire, & que l'effet n'en eût pas été bien brillant.

E M I L I E.

Ni par conséquent l'éloge bien pompeux, quand j'aurais eu le dos tourné. Maman, vous n'en direz rien à mon frere; n'est-ce pas?

L A M È R E.

Non, je vous le promets; mais si vous le voulez, après souper, pendant notre petite assemblée de famille, nous proposerons que chacun de nous conte une histoire. Votre frere ayant

encore les yeux tout humides d'hier au soir, ne manquera pas de nous conter l'histoire des deux vieillards, qui l'a tant fait pleurer. Moi, je ne ferai pas semblant d'en avoir la moindre notion, & de cette manière je l'apprendrai tout naturellement : car je vous avoue que je voudrais avoir le cœur net sur ces bonnes gens de la montagne.

E M I L I E.

Et vous, Maatan, vous conterez donc aussi une histoire ?

L A M E R E.

Il le faudra bien.

E M I L I E.

Oh, cela sera charmant !... Mais moi qu'est-ce que je ferai ?

L A M E R E.

Vous en conterez une également. Nous ne ferons grace à personne.

E M I L I E.

Et comment ferai-je ? Je ne fais pas

d'autre histoire que celle qui a fait pleurer mon frere.

L A M E R E.

Comme celle-là ne vous promet pas un grand succès, je vous conseille d'en aller lire une à présent dans le livre que je vous ai prêté. Vous nous la conterez, & vos freres seront tout étonés que vous en fachiez une qui leur est inconnue.

E M I L I E.

C'est bien dit, Maman, c'est bien dit. Vous auriez fait un bon médecin, car vous savez toujours remede à tout. Allons, je m'en vais bien vite, pour briller ce soir, & vous faire oublier mon pot-pourri de la montagne.

(Elle s'en va & revient sur ses pas.)

Maman, vous pourriez me rendre un grand service & me faire un grand plaisir.

L A M E R E.

Quoi donc ?

EMILIE.

CONVERSATION. 361

E M I L I E.

Contez-moi une petite histoire, seulement longue comme cela. Je verrai comment vous faites, cela me mettra en train, & je conterai ce soir comme un petit ange.

L A M E R E.

Soit. Vous vous y prenez fort à propos. Votre papa m'a dit ce qui lui est arrivé ce matin, & je vais vous le redire.

E M I L I E.

En ce cas je rirai, car les contes de mon papa sont toujours gais.

L A M E R E.

Vous verrez, & vous me direz votre sentiment... Cependant, si je vous dis mon conte à présent, qu'est-ce que je conterai à notre assemblée ?

E M I L I E.

Bon, Maman, vous en direz un autre. Vous en savez plus, je parie,

Tome I,

Q

que nous n'avons de doigts entre nous deux.

L A M È R E.

Eh bien, soit. Aussi bien l'histoire que vous allez apprendre est si courte qu'il n'y aurait pas de quoi briller convenablement dans l'assemblée de famille.

E M I L I E.

Voyons donc, recueillons-nous, & observons comment il faut conter.

L A M È R E.

Cela sera bientôt vu, car mon conte n'a pas autant d'ingrédients que celui que vous m'avez fait. C'est, comme je vous ai dit, un fait arrivé à votre père; vous savez qu'il est succinct dans ses récits.

E M I L I E.

Succinct, c'est-à-dire, précis & bref?

L A M È R E.

Il a couru ce matin à pied pour ses affaires; il a voulu passer l'eau pour

revenir de l'esplanade des Invalides à la place de Louis XV. En montant dans le bateau , il a vu accourir une femme du peuple qui lui a demandé la permission de profiter de l'occasion. Pendant que le batelier les passe , votre pere , par désœuvrement , demande à la femme où elle demeure. — Au Gros-Caillou. — Ce qu'elle fait. — Elle élève trois enfans , elle file , & son mari travaille dans les carrieres. — Et qu'allez-vous faire de l'autre côté de la riviere ? — Je vais au Roule chercher du pain chez mon boulanger. — Votre boulanger demeure bien loin de votre quartier. — J'y vais tous les trois jours régulièrement , & n'achete jamais mon pain ailleurs. — C'est donc pour perdre votre temps ? — Monsieur , Monsieur , vous jugez bien vite. Mon boulanger est un brave homme. Il demeurait autrefois au Gros-Caillou. Mon pauvre mari tomba malade ;

nous étions dans la peine , abandonnés de tout le monde. Mon boulanger seul m'a dit : *Que cela ne vous inquiète pas , brave femme.* Il nous a fourni pendant trois mois le pain à crédit. La bénédiction divine est revenue ; nous l'avons payé , graces à dieu. Depuis , les circonstances l'ont forcé de quitter notre quartier & d'aller s'établir au Roule. Il n'y est pas encore achalandé comme chez nous , & j'y vais porter mon argent & chercher mon pain ; & eût-il la pratique du Roi , j'irais chercher mon pain chez lui. — Voilà mon conte , ma chere amie , ou plutôt celui de votre pere.

E M I L I E.

O les braves gens !

L A M E R E ,

Qui ?

E M I L I E.

Mais le boulanger , & puis la femme aussi.

L A M E R E.

Mais votre pere a eu un grand tort.

E M I L I E.

Quoi donc ?

L A M E R E.

Il lui a dit : Brave femme, combien avez-vous d'enfans ? — Deux garçons & une fille. — Et moi aussi, brave femme, j'ai deux garçons & une fille. Tenez, à cause de vos trois enfans & des trois mois de crédit, il faut que je vous avance l'argent de votre pain pour trois mois. J'ai aussi une brave femme chez moi, venez la voir & ses trois enfans.

E M I L I E.

Il est drôle, mon papa, avec sa brave femme & ses trois enfans.

L A M E R E.

Et il lui a donné son adresse.

E M I L I E.

Eh bien, Maman, quel tort trouvez-vous donc à mon papa ? Serez-

vous bien fâchée de voir arriver chez vous la brave femme ?

L A M E R E.

Ne voyez-vous pas que c'est son adresse qu'il fallait lui demander, & non lui donner la nôtre ? La brave femme ne passe la rivière que pour aller chez son boulanger ; je parie qu'elle ne quittera pas ses trois enfans pour venir nous chercher.

E M I L I E.

Vous croyez, Maman ? Oh que j'en ferais fâchée !

L A M E R E.

Si nous savions où la prendre, nous lui aurions fait une visite en nous promenant.

E M I L I E.

Oh, Maman, tâchons de la découvrir. Il faut que mon papa, pour sa pénitence, se mette à sa piste. De quoi s'avise-t-il aussi d'être étourdi comme sa fille ?

L A M E R E.

C'est qu'il ne s'attendait pas à un si beau passage de la riviere.

E M I L I E.

Vous avez bien raison, Maman, voilà véritablement un beau passage & une belle histoire !

L A M E R E.

Eh bien, il faut que celle que vous nous conterez soit encore plus belle.

E M I L I E.

Ah ciel, j'étais à cent lieues de mon histoire que je ne fais pas encore ! Courons vite, il n'y a pas un instant à perdre.

L A M E R E.

Mais si en faisant de ces fauts, vous vous cassez le cou, adieu l'histoire & l'historiène.



O N Z I E M E
C O N V E R S A T I O N .

E M I L I E

(frappe doucement à la porte du cabinet.)

L A M E R E .

Q U I est là ?

E M I L I E .

Maman, c'est la petite personne qui vient sur la pointe des pieds.

L A M E R E .

Et que me veut la petite personne sur la pointe des pieds ?

E M I L I E .

Ah, vous écrivez ... J'en suis fâchée.

L A M E R E .

Pourquoi ?

E M I L I E .

Mais à qui écrivez-vous donc ?

L A M E R E.

C'est à quelqu'un à qui j'ai à faire
& que vous ne connaissez pas.

E M I L I E.

Et qu'est-ce que vous lui mandez ?

L A M E R E.

Ah, la petite personne est curieuse !
Et qu'est-ce que cela vous fait ?

E M I L I E.

Rien ; mais c'est pour le savoir.

L A M E R E.

Ah, ah ! Et trouvez-vous cette curi-
osité bien placée ? Car si par hazard
elle était indiscrete & sans objet, cela
ferait fâcheux.

E M I L I E.

Comment donc, Maman ?

L A M E R E.

Lorsque vous me parlez tout bas
de choses qui vous intéressent, si une
de vos petites amies, de vos compa-
gnes du Palais royal, venait vous

interrompre & vous demander de quoi il s'agit, que diriez-vous ?

E M I L I E.

Ah, c'est différent, je dirais qu'elle est bien curieuse, & que cela ne la regarde pas.

L A M E R E.

Vous croyez donc qu'elle commettrait une faute contre la politesse & la discrétion ?

E M I L I E.

Sans doute, Maman.

L A M E R E.

Je meurs de peur que la petite personne n'ait commis la même faute avec moi ; & cependant elle me doit bien autant d'égards que votre petite amie vous en doit. Ne le pensez-vous pas ?

E M I L I E.

Mais vous ne causiez pas tout bas, ma chère Maman, vous écriviez.

L A M E R E.

C'est-à-dire, que je causais tout bas

avec un absent. L'écriture est la conversation avec les absents. On n'a pas d'autre moyen de leur communiquer ses pensées. On confie ses secrets au papier ; & voilà pourquoy ce qui est écrit est sacré. On ne peut pas plus se permettre de lire les papiers que l'on trouve sous sa main , quand ils ne nous sont pas adressés , que d'écouter deux personnes qui parlent bas.

E M I L I E.

Il n'est donc pas bien d'écouter deux personnes qui se parlent ?

L A M E R E.

Non , à moins qu'on ne vous en prie.

E M I L I E.

Eh bien , je ne le savais pas. Moi , je n'écoutais pas , parce que je n'en avais pas envie. Vous m'apprenez , Maman , qu'il ne le faut pas.

L A M E R E.

Votre réflexion vous l'aurait appris

Q 6

bien mieux. Si vous aviez jamais écouté avec le désir de favoir ce que les autres ne veulent pas que vous sachiez , ce serait un vice de caractère qu'il faudrait déraciner.

E M I L I E.

Lequel donc ?

L A M E R E.

. Un très-grand vice , celui de la curiosité.

E M I L I E.

Allons , Maman , déracinons bien vite.

L A M E R E.

Heureusement cela fera aisé , car je me persuade que vous n'avez pas ce vice. Mais écouter par étourderie , par légèreté , par inadvertance ou faute d'égards pour les autres , est aussi un tort & un grand tort.

E M I L I E.

Bon ! Quand je verrai deux perso-

nes se parler, je me mettrai à courir de toutes mes forces.

L A M E R E.

Il n'est pas besoin de s'effoufler. La discrétion n'est pas si bruyante. On s'éloigne sans affectation, sans que cela fasse événement. Deux pas suffisent pour vous mettre hors de portée d'écouter ce que l'on dit avec le dessein de n'être pas entendu.

E M I L I E.

J'en ferai trois, sans faire semblant de rien.

L A M E R E.

Puis donc qu'il ne faut pas écouter, il est clair que ce serait manquer à la probité & à toutes les loix de l'honneur & de la société, que de lire un papier qui ne s'adresse pas à vous, ou qui est adressé à un autre.

E M I L I E.

C'est donc une chose bien importante qu'un chiffon de papier ?

Si importante que quelquefois la vie , la fortune , ou du moins la tranquillité , le bonheur & le malheur de la vie peuvent en dépendre.

E M I L I E.

Maman , cela fait trembler. Mais souvent aussi , je le crois du moins , le chiffon de papier est indifférent.

L A M E R E.

J'en conviens ; mais comme on ne peut le savoir d'avance , la loi qui défend d'y toucher reste la même.

E M I L I E.

Oui , c'est le plus court.

L A M E R E.

Votre pensée est-elle à vous ? Peut-on vous empêcher de penser ?

E M I L I E.

Non , on ne peut pas m'empêcher de penser à ce que je veux.

L A M E R E.

Ni vous obliger de dire votre pen-

fee, que lorsque cela vous convient & à qui vous jugez à propos. Or, qu'est-ce que vous écrivez sur le papier ?

E M I L I E.

Mais ce que je veux, ce qui me passe par la tête.

L A M E R E.

C'est-à-dire, vos pensées. Et quel-qu'autre que vous peut-il savoir si votre intention est qu'on connaisse vos pensées, ou si vous voulez les tenir cachées, ou ne les confier qu'à une telle personne ?

E M I L I E.

Non, à moins que je ne le dise, on ne le fait pas.

L A M E R E.

On fait encore moins de quelle importance il peut être pour vous que votre pensée ne soit connue que de la personne à laquelle elle s'adresse,

parce que personne ne fait nos affaires comme nous-mêmes.

E M I L I E.

Cela est vrai.

L A M È R E.

Ainsi notre pensée est notre propriété la plus sacrée, la plus intime. Et lire un chiffon de papier, comme vous disiez, qui ne nous appartient pas, qui renferme des pensées qui ne s'adressent pas à nous, c'est faire une chose qui peut avoir toute la difformité d'une trahison, d'une bassesse, d'une infamie; enfin de ce qu'il y a de plus vil & de plus déshonorant au monde.

E M I L I E.

Mais, Maman, on fait cela par étourderie.

L A M È R E.

Cela vous prouve à quel blâme l'étourderie & le défaut de réflexion peuvent exposer.

E M I L I E.

Oh , je ne parle pas pour moi. Je vous promets , Maman , que pour rien au monde on ne me fera plus toucher à un papier qui n'est pas à moi.

L A M E R E.

Je l'espere , parce que je me flatte qu'Emilie aura des principes ; & voilà , par exemple , un de ces principes qu'une personne bien née n'oublie jamais.

E M I L I E.

Oh , qu'il faut savoir de choses , Maman , pour être bien née ! Tous les jours j'apprends quelque chose de nouveau en y pensant , & même sans beaucoup y penser.

L A M E R E.

Mais ce n'est pas pour apprendre du nouveau , ni même pour savoir à qui j'écrivais , que vous êtes venue ?

E M I L I E.

Mon dieu non. Je voulais vous

dire , Maman . . . Mais je crois que cela pourrait nous faire causer bien long-temps , bien long-temps ; & si votre lettre est pressée . . .

L A M E R E .

Elle ne l'est pas. Attendez-moi ici , je vais revenir.

E M I L I E .

Vous allez donc ferrer vos papiers ? Mais vous ne ferez pas long-temps , Maman ?

L A M E R E .

Non.

E M I L I E .

C'est bon , je vais rêver pendant ce temps-là à ce que je voulais dire . . .

L A M E R E .

Allons , prenons notre ouvrage , & voyons ce qui vous occupe.

E M I L I E .

C'est bien dit , Maman , voyons . . .

Premièrement... je venais vous dire...
que je vous aime de tout mon cœur.

L A M E R E.

Mademoiselle, je vous suis très
obligée.

E M I L I E.

Madame, vous êtes bien bonne, il
n'y a pas de quoi.

L A M E R E.

Après.

E M I L I E.

Oui, j'y suis... Ce chiffon de pa-
pier que je vois toujours là, dans ma
tête, pour n'y pas toucher, m'a un
peu barbouillé mes idées... Ah!...
N'avons-nous pas dit l'autre jour qu'il
fallait avoir une confiance entière en
vous?

L A M E R E.

Moi? Je ne vous ai jamais dit cela.

E M I L I E.

Comment, vous ne voulez pas que
j'aie de la confiance en vous?

L A M E R E.

Pour vouloir, oui, je vous assure que je le veux bien fort.

E M I L I E.

Mais, ma chere Maman, expliquez-vous donc. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.

L A M E R E.

Je voudrais mériter votre confiance, je ne penserai jamais à l'exiger.

E M I L I E.

Mais c'est la même chose, puisque vous l'avez.

L A M E R E.

Point du tout, cela est fort différent. La confiance est le don le plus libre qui existe ; on peut l'acorder à celui qui nous l'inspire, mais elle ne peut s'exiger. Si j'ai votre confiance, comme vous dites, c'est que vous avez remarqué sans doute que j'en ai beaucoup en vous ; c'est que les pre-

premiers essais que vous avez faits en me confiant vos petites affaires, vous ont apparemment réussi ; que vous vous en êtes bien trouvée. Point d'inconvénient, & très-souvent peut-être du profit ; c'est une bonne affaire que cela. Cette expérience a fortifié & augmenté de jour en jour votre confiance en moi.

E M I L I E.

Maman, c'est vrai à la lettre.

L A M E R E.

Si au lieu de m'en remettre à votre expérience, je vous avais commandé : *Mademoiselle, il me faut votre confiance, je la veux toute entière ; il faut que je sache tout ce qui vous passe par la tête...*

E M I L I E.

Eh bien, je crois que vous l'auriez encore eue de cette façon-là.

L A M E R E.

Et moi, je crois que non. Je pense que chacun aime à être maître dans

son intérieur, & les petites personnes plus que les autres.

E M I L I E.

Comment cela, Maman ?

L A M E R E.

C'est-à-dire, que chacun aime à disposer de ses pensées, comme bon lui semble & en faveur de qui lui plaît, & que le mot *Il faut* n'est pas celui qu'il faut pour en avoir sa part.

E M I L I E.

Cela est vrai, Maman. *Il faut* n'est pas doux à l'oreille.

L A M E R E.

Il faut cependant, ma chère amie, prendre garde aux termes dont on se sert dans la conversation, sans quoi on brouille toutes ses idées. Ce n'est pas là une affaire de liberté & de confiance; *il faut* est de rigueur ici, parce qu'enfin il ne faut pas que la conversation reste inintelligible. Si vous ex-

CONVERSATION. 383

primez mal votre idée , comme vous venez de faire , par exemple , celui qui vous écoute ne la comprendra pas, ou la comprendra mal.

E M I L I E.

Et oui , & puis le barbouillage.

L A M E R E.

Ainsi, désirer & exiger la confiance, sont deux idées tout à fait diverfes.

E M I L I E.

Eh bien, je ne l'aurais pas su fans vous, ma chere Maman.

L A M E R E.

Avec de l'attention & de la réflexion on apprend à démêler ses idées ; comme avec un peu d'attention & d'adresse on démêle un écheveau de soie. Et puis, quand on a une amie de confiance & qu'on est embarrassée sur la signification précise d'un terme, on la lui demande.

Cela est vrai ; mais c'est que je les fais tous à-peu-près.

L A M E R E.

Me voilà encore embrouillée. Vous voulez dire apparemment que vous comprenez à-peu-près la signification de tous les mots dont vous vous servez , & ce n'est pas ce que vous dites : car on peut fort bien savoir un mot , un terme , sans comprendre toute l'étendue de sa signification. Mais laissons cela ; vous me trouveriez enfin chicaneuse , si je me permettais d'éplucher ainsi vos discours , & il pourrait m'en coûter une partie de votre confiance. Revenons à nos moutons. Vous disiez donc ?

E M I L I E.

Je vous disais , ma chere Maman , que sans savoir si vous avez désiré ou exigé ma confiance , toujours est-il constant que vous la possédez toute
entiere ,

CONVERSATION. 385

entière , & que je vous dis tout , mais tout ce qui me passe par la tête. Or j'ai remarqué ...

L A M E R E.

Et qu'avez-vous remarqué ?

E M I L I E.

Ah , j'ai remarqué quelque chose ...

L A M E R E.

Et c'est ?

E M I L I E.

Vous venez de dire une chose qui m'a beaucoup frappée.

L A M E R E.

Eh , mon dieu , voyons donc.

E M I L I E.

Ah , je ne fais si c'est bien vrai.

L A M E R E.

Ah , que vous me faites languir !

E M I L I E.

Allons , allons , je m'en vais vous le dire ... Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez beaucoup de confiance en moi.

Tome I.

R

L A M E R E .

En doutez-vous ?

E M I L I E .

Non , Maman , puisque vous le dites ; mais tenez , franchement , je ne m'en étais pas aperçue . Au reste , je ne vous en fais point de reproche au moins . Je fais à présent que la confiance doit se mériter & ne peut s'exiger . Vous n'avez pas besoin de mes conseils comme j'ai besoin des vôtres . Mais pourquoi dites-vous que vous avez de la confiance en moi ?

L A M E R E .

Parce que cela est vrai ; & si vous n'étiez pas si précipitée dans vos jugemens , si vous réfléchissiez un peu , vous verriez qu'à tout instant je vous donne des preuves de ma confiance .

E M I L I E .

Et moi , j'ai remarqué au contraire , il y a long-temps , que vous ne mé

difiez pas tout... Bien entendu que la confiance ne s'exige pas.

L A M E R E.

Et qu'est-ce que je ne vous ai pas dit ?

E M I L I E.

Mais je ne fais pas...

L A M E R E.

Mais encore ?

E M I L I E.

Mais , Maman.

L A M E R E.

Il me semble , quand on accuse , qu'il faut parler clair , & avoir ses preuves toutes prêtes.

E M I L I E.

Maman , je ne vous accuse de rien ; mais dites vrai : vous avez bien des liaisons , bien des affaires ; vous recevez beaucoup de lettres : eh bien , vous ne me dites jamais rien de tout cela.

L A M E R E.

Et voilà mes torts prouvés en fait

R 2

de confiance ? Mais lorsque vous parlez à vos petites amies , sur-tout lorsque vous leur parlez bas , est-ce que j'écoute ou que je vous questionne ?

E M I L I E.

C'est que cela ne vous intéresse pas.

L A M E R E.

Plus que vous ne pensez.

E M I L I E.

Vrai ?

L A M E R E.

Vous pouvez m'en croire.

E M I L I E.

Eh bien , ma chere Maman , je vous dis toujours tout ; mais vous n'y faites pas toujours grande attention.

L A M E R E.

Et pour que le marché soit égal , il faut que je vous dise tout aussi ?

E M I L I E.

Mais si cela vous convient.

L A M E R E.

Allons, disons... Il ne me reste plus qu'un scrupule.

E M I L I E.

Et quoi donc ?

L A M E R E.

Serez-vous bien aise que je dise à d'autres ce que vous me confiez ?

E M I L I E.

Maman, je suis bien sûre que vous ne dites à personne ce que je vous confie.

L A M E R E.

Vous croyez donc le secret & la discrétion indispensables pour inspirer la confiance ?

E M I L I E.

Très-sûrement, Maman.

L A M E R E.

Et, si j'allais confier aux autres ce que vous me dites, je perdrais votre confiance ?

R 3

E M I L I E.

Je crois que je n'en pourrais plus avoir.

L A M È R E.

En ce cas, je ne fais comment je ferai pour vous confier ce que me disent les autres, sans perdre leur confiance.

E M I L I E.

Ah, c'est un embarras, cela. Mais c'est qu'il est beau de tout savoir.

L A M È R E.

Et moi, je trouve qu'en ce genre il est bien commode de ne rien savoir. Vous n'ignorez pas combien il faut être réservé & discret sur ce qui ne nous regarde pas. Quand on ne fait rien, on est sûr de ne pas parler des affaires des autres mal à propos; on ne craint pas de leur nuire par légèreté ou par inconfidération, en s'en mêlant sans nécessité.

EMILIE.

Cependant, Maman, convenez que c'est beau d'avoir des affaires. On n'a plus l'air petite fille. On est obligé de sortir, de parler au Ministre, de voir Monsieur le Premier Président, de se faire écrire chez Madame la Duchesse une telle. On rentre, on a dix lettres à écrire. Je vous assure, Maman, que c'est fort beau.

LA MERE.

Ah, ma pauvre Emilie, que vous regréterez un jour la sécurité, le calme & l'oïveté de votre âge, & que vous ferez détrompée de la beauté des affaires!

EMILIE.

Vous croyez, Maman? Mais si elles ne sont pas belles, pourquoi en avoir?

LA MERE.

Cela ne dépend pas de nous, il faut faire les siennes. Mais il n'y a

R 4

que les gens désœuvrés , ignorans & frivoles qui s'occupent ou s'amuseut des affaires des autres. Il n'y a guere que ceux-là qui soient curieux ; ils sont bavards , redifans & dangereux.

E M I L I E.

Et pense-t-on d'eux comme cela dans le monde ?

L A M E R E.

Oui , on les craint , on les fuit.

E M I L I E.

Il faut encore que je me souvienne de cela. Mais , Maman , vous , vos affaires , pourquoi ne me les dites-vous pas ?

L A M E R E.

Soyez sûre que je désire avec passion d'avoir en vous une amie à laquelle je puisse confier mes affaires , mes soucis , mes peines , & que la crainte seule de troubler la sérénité & le bonheur de vos jours innocens pourrait me faire balancer.

E M I L I E.

D'abord, Maman, je vous assure que vous pouvez compter sur ma parfaite discrétion.

L A M E R E.

J'y compte ; mais pour y compter davantage , il faut que je ne remarque en vous aucun penchant à la curiosité : car je ne puis m'ôter de la tête que la curiosité & l'indiscrétion sont deux sœurs qui marchent toujours ensemble.

E M I L I E.

Et à propos de cela , Maman, dois-je vous dire les affaires des autres ?

L A M E R E.

Voilà une question vraiment délicate.

E M I L I E.

Et importante. Il est vrai que personne ne m'a encore rien confié ; mais cela peut venir d'un moment à l'autre. Et si l'on me priait encore de ne pas

R 5

vous dire quelque chose, comment faire ?

L A M E R E.

Lorsque j'étais à votre âge, je me disais : Je ne veux pas recevoir de confidences, jusqu'à ce que je sois en état de discerner celles qui doivent être sacrées d'avec celles sur lesquelles il est bon de me consulter avec ma mere.

E M I L I E.

Mais, Maman, on ne peut pas empêcher les gens de parler.

L A M E R E.

Pardonnez-moi, on peut prévenir les confidences. Moi, je disais, par exemple : Sur toutes choses, ne me dites pas votre secret, si vous ne voulez pas que ma mere le sache, parce que je ne suis pas accoutumée à lui rien cacher.

E M I L I E.

Fort bien. Je dirai : Tenez, Maman & moi nous ne sommes qu'une, nous

n'avons point de secret l'une pour l'autre ; on nous appelle dans la maison les inséparables. Parlez-moi , c'est comme si vous lui parliez ; arrangez-vous là dessus. Si cela vous convient , dites votre affaire ; si non , gardez-la.

L A M È R E.

Voilà qui est parfaitement sage ; vous n'aurez pas promis le secret , & vous n'aurez pas voulu l'entendre. Vous acquerrez encore la réputation d'une personne prudente & vraie.

E M I L I E.

Et c'est joli d'être prudente & vraie ; n'est-ce pas , Maman ?

L A M È R E.

Oui , ce sont deux belles qualités. Voulez-vous d'ailleurs une règle sûre sur la discrétion qu'on doit aux autres ? La voici ; Si leur secret ne vous regarde en aucune manière , il n'y a aucun inconvénient pour vous dans

R 6

un silence absolu ; mais si ce secret vous intéresse de près ou de loin , alors on dit : Permettez que je consulte aussi mes amis.

E M I L I E.

Non , non , je m'en tiens à ce que Maman & moi , nous ne sommes qu'une , & qu'on s'arrange là dessus. Il est vrai qu'elle ne me dit pas tout ; mais moi j'ai du plaisir à ne lui rien cacher.

L A M E R E.

Pourquoi donc , puisque nous ne sommes qu'une , faifiez-vous des façons pour me dire qu'il vous semblait que je n'avais pas de confiance en vous ?

E M I L I E.

C'est que j'étais persuadée que j'avais tort ; mais je ne savais pas comment.

L A M E R E.

Eh bien , le moyen de l'apprendre , c'était d'en parler.

CONVERSATION. 397

EMILIE.

Vous avez raison. N'est-ce pas là de la fausse honte ?

LA MERE.

Et la fausse honte a toutes sortes d'inconvéniens.

EMILIE.

Oui, elle fait qu'on reste dans l'ignorance & dans ses erreurs, & qu'on n'aurait pas appris quelque chose sur la curiosité & sur la discrétion, qu'on est pourtant bien aise de savoir.

LA MERE.

Sans compter qu'elle fait mal juger de ses amies de confiance, & que c'est les offenser que de balancer à leur dire ce qu'on pense d'elles.

EMILIE.

Oh ceci est sérieux... Mais, Maman, si vous vouliez pcourtant me dire un secret d'affaires, vous me feriez un grand plaisir.

L A M E R E.

Un secret d'affaires ? Vous aimez donc bien les affaires ?

E M I L I E.

Mais je crois qu'oui.

L A M E R E.

Allons , voyons.

E M I L I E.

Faut-il garder le secret ?

L A M E R E.

Non pas absolument ; mais comme il n'est ni poli , ni convenable d'entretenir les autres de ses affaires , il est inutile d'en parler.

E M I L I E.

Oh oui , il ne faut rien faire d'inutile. Est-ce que vous me demanderez conseil ?

L A M E R E.

J'espere que vous ne me refuserez pas vos avis.

EMILIE.

Non sûrement, je vous les donnerai de tout mon cœur.

LA MERE.

Je n'ai donc plus que l'embaras de me rappeler une affaire qui soit digne de vous être confiée... J'ai beau chercher, il ne me vient rien à l'esprit, là tout d'un coup... Je suis fâchée que votre papa ne soit pas ici. Il vous proposerait vingt affaires pour une, & serait très en état de satisfaire le goût précoce que vous montrez, & dont je ne me doutais pas il y a un quart d'heure... Tenez, faisons une chose. Nous avons assez causé, remettons la partie à tantôt. J'ai ma lettre à finir; & vous, peut-être vos gambades à faire, avant de nous mettre à table. Mais tantôt, ou votre papa pourra rester avec nous, & vous aurez entière satisfaction, ou bien il me laissera ses pleins pouvoirs pour vous consulter

sur quelque affaire importante , & je sens d'avance qu'il s'en trouvera parfaitement bien.

E M I L I E.

Vous me promettez , Maman , de ne pas l'oublier ?

L A M E R E.

Il n'y a point de danger. Quand je pourrais l'oublier , vous sauriez bien m'en faire souvenir.



DOUZIEME
CONVERSATION.

EMILIE.

EH bien, Maman, ne vous l'avais-je pas bien dit ? Je crois que c'était un pressentiment. Notre secret d'affaires qu'est-il devenu ? Il vous est arrivé du monde au moment où nous devons commencer notre travail. Le lendemain il vous est survenu une affaire, le surlendemain d'autres embarras : en un mot mon papa est parti pour son régiment sans avoir pu me consulter. Le proverbe dit : *Ce qui est différé n'est pas perdu ;* & moi je dis : *Ce qui est différé ne se retrouve jamais à propos.*

LA MERE.

Vous faites là l'histoire de la vie

humaine. Elle est sujete à tant de viciffitudes , que le fage apprend de bonne heure à ne pas compter fur les événemens , & qu'il se foumet fans peine aux contrariétés dont la vie est remplie. Au refte , dans cette occafion , c'est votre papa qui en est la victime , puisque fon départ le prive de vos confeils.

E M I L I E.

Ma chere Maman , vous prenez la liberté de vous moquer fouvent de votre Emilie.

L A M E R E.

Vous confervez donc toujours cette paffion pour les affaires ?

E M I L I E.

Mais oui , Maman.

L A M E R E.

A votre âge une paffion qui dure plus de huit jours ! Cela paffe le badinage. Eh bien , pour ne pas faire

mentir le proverbe, je vous prouverai que ce qui est différé n'est pas perdu.

E M I L I E.

Et comment ferez-vous ?

L A M E R E.

Je vous consulterai sur un secret d'affaires, pour me servir de vos termes.

E M I L I E.

Allons, tant mieux, Maman; me voilà prête.

L A M E R E.

Mais êtes-vous arrivée avec le recouvrement nécessaire ? Vous n'êtes pas à ignorer que les affaires demandent une grande attention, & qu'il ne s'agit pas de sauter d'un sujet à un autre, comme certaines personnes de ma connaissance se le permettent quelquefois.

E M I L I E.

N'ayez pas peur, ma chère Maman.

L A M E R E.

Allonc donc, voyons. Donnez-moi ce carton. Je vous chercherai une lettre d'affaires ... Tenez, en voilà une d'un régisseur de votre papa.

E M I L I E.

Ah , votre intendant ! C'est un brave homme , Maman , que ce Monsieur Pervilé. Il me regarde toujours , comme s'il voulait me manger des yeux , & puis il me dit , avec une voix rentrée : Allons , notre Demoiselle , allons , grandissez bien. J'ai vu votre maman pas plus grande que vous ; il faudra bien que je vous voie aussi grande qu'elle.

L A M E R E.

Mais je ne vous parle pas de Monsieur Pervilé ; je vous parle du régisseur de Champorcé que vous n'avez jamais vu. Il a un différend avec votre papa.

CONVERSATION. 405

EMILIE.

Ah, sûrement il a tort.

LA MERE.

Comment, vous jugez avant que d'avoir examiné ?

EMILIE.

C'est que je connais mon papa. Il est juste & bon, & il n'a jamais tort.

LA MERE.

Avant de juger, il faut avoir écouté les deux parties.

EMILIE.

Allons, écoutons.

LA MERE.

Je vous préviens qu'il faut lire cette lettre d'un bout à l'autre & sans distraction, pour en bien saisir le sens. On ne peut s'arrêter sous aucun prétexte, pas même tousser ou moucher, encore moins interrompre la lecture par des questions ; il faut garder ses questions, ses avis & son sentiment pour la fin.

E M I L I E.

Soit, je me soumets à toutes ces loix.

L A M E R E.

Je crains que cette lettre ne vous ennuie. Voyez, consultez-vous. Il ne faut pas la commencer, ou bien il faut l'achever, sans se permettre une pause ; & je vous avoue qu'elle n'est pas courte.

E M I L I E.

Mon dieu, tant mieux, Maman, tant mieux ; nous en resterons plus long-temps ensemble.

L A M E R E.

C'est donc votre dessein de la lire toute entiere & de suite ?

E M I L I E.

Sans doute, Maman, sans doute ; je vous en donne ma parole.

L A M E R E.

C'est votre dernier mot ? Allons, lisez.

EMILIE

(*lit.*)

MONSIEUR,

(Puisque Monseigneur ne veut pas être ce qu'il est : ce qui fait qu'il ne l'est ni plus ni moins , suivant le proverbe aussi ancien que la création , qui dit :
A TOUT SEIGNEUR TOUT HONNEUR.)

Dès que Dieu notre Sauveur a jugé à propos de retirer de ce monde notre défunt seigneur & maître , je n'ai que des graces à lui rendre de ce qu'il vous a choisi pour hériter de sa terre de Champorcé-le-Vicomte ; & encore , qu'il vous a inspiré de me maintenir dans mon poste de régisseur , ce qui fait que mon devoir est & sera de continuer à faire fleurir vos droits , & donner preuve de mon zele à exécuter vos ordres , comme j'ai toujours fait du temps du seigneur défunt. Et d'abord après dieu , quelles graces n'ai-je pas à vous rendre de ce que ,

ne pouvant venir ici pour le présent, il vous a plu de me faire aller à Mortaigne, & de m'épargner par là le chagrin de me transporter à Paris : ayant fait vœu de pere en fils, d'éviter cette ville de perdition, autant qu'il dépendra de nous, à l'occasion de ce que mon grand-pere, faisant sa premiere sortie de Champorcé, à l'âge de vingt-trois ans & demi, bien monté & amplement pourvu de hardes, & s'acheminant vers ce goufre pour s'y faire payer d'une somme de deux cens écus, due à son pere, mon bifaïeul, eut le malheur, tout en arrivant, de perdre, dans je ne fais quelle bagâre, & sa bête & sa charge, ce qui le mit dans la nécessité de se rendre à pied, sans superflu & sans nécessaire, au Grand Monarque, chez le sieur Toupiol, l'aigle des aubergistes de ce temps, à la Grand'Pinte, chez qui son pere lui avait recommandé de loger ; sans que
par

par la fuite il pût se faire payer de la créance des deux cens écus : ainsi qu'il est plus amplement conigné dans notre chronique de famille que je dois laisser à mes enfans pour leur instruction , comme je l'ai héritée de mes peres , sauf augmentation & continuation. Ce qui , pour revenir à ce qui est dit de l'autre part , m'aurait fait fausser mon serment par pure obéissance , laquelle aurait ainsi fait tache dans une vie sans tache & sans reproche.

En conséquence de tout ce préalable , Monsieur n'a pas plutôt été parti de Mortaigne , que j'ai repris la route de Champorcé-le-Vicomte , bien résolu de ne pas obéir en tout aux instructions précises qu'il vous a plu de me donner , m'étant aperçu distinctement dans nos discours & pourparlers, que vous entendiez bien mieux le profit du service du Roi qui est

notre maître à tous, que ce qui concerne la régie de votre terre de Champorcé-le-Vicomte à votre profit. Et pour commencer la besogne par l'obéissance, je me suis incontinent transporté à la ferme du Petit-Hurleur, pour conférer avec Jacques Firmin, suivant vos intentions, à tête reposée; pour quel effet je l'ai même prié d'arrêter son moulin, dont le bruit est étourdissant pour quiconque n'est pas meûnier. Et tout en buvant un coup de bonne amitié, j'ai mis à profit le temps de notre conférence, pour faire entrer le susdit dans vos vues, qui ne sont pas les miennes, de sorte que je l'ai presque décidé à nous rendre à l'amiable les différens petits cantons que votre fantaisie est de partager, je ne fais à quelle instigation, entre différens habitans du lieu, & que feu Monseigneur votre frere, se réglant sur mes avis & en-

CONVERSATION. 411

tendement, avait sagement réunis au moulin du Petit-Hurleur, pour n'en faire qu'une seule & grosse & bonne ferme. Ce projet vous tenant si fort au cœur, Jacques Firmin ne veut plus le contrarier que par forme de crainte, qu'ayant eu les reins assez forts pour tenir à lui seul toute la ferme, on ne lui laisse sur le corps toute la taille personnelle dont il est présentement grévé, malgré qu'il aura dépecé sa ferme en autant de portions, qu'il vous prend fantaisie de favoriser de particuliers de ce lieu. Or pour ce qui est de cela, j'ai avancé hardiment que jamais la protection de Monsieur, vis-à-vis de Monseigneur l'Intendant, ne se reposerait, qu'il ne fût déchargé au prorata, comme c'est au reste juste & équitable. Ainsi je suppose cette affaire en bon train de s'arranger au terme de la Noël sans autre difficulté, à l'encontre toutefois des vœux & prie-

res que je ferai tous les dimanches & fêtes, les supprimées y comprises, pour qu'elle ne s'arrange pas. Car enfin, quel profit trouverons-nous à avoir quatorze ou quinze fermiers, auxquels je ne connais pas de bien au soleil, à la place d'un Jacques Firmin qui payait toujours en especes sonantes & n'était jamais en retard, & qui n'a pas son pareil dans vingt paroisses à la ronde ? Quand je dis, *Trouverons-nous*, dieu m'est témoin que ce n'est pas moi que j'ai en vue. Plus un régisseur a à régir & à tracasser, plus il est, comme de raison, bouffi de considération & de gloire ; & comme je ne hais pas le tracas, mes quatorze fermiers me vaudront peut-être dix années de vie de plus. Mais l'embonpoint de votre recette fleurira-t-il comme par le passé ? C'est là le *hic* sur lequel je voudrais avoir le cœur aussi net que sur mes tracas. Jacques Firmin

qui voit loin, dit : « Il y a peut-être
 » un petit grain de vanité dans mon
 » fait ; de vouloir deviner la pensée
 » d'un Seigneur qui a fait la guerre
 » aux ennemis du Roi ; mais je vois
 » bien où cela tend. Monseigneur
 » croit . . . (*Il parle lui comme il veut ,
 » la langue ne lui est pas liée.*) que j'ai
 » assez à faire avec mon moulin qui
 » est bien le sien ; qu'il faut que cha-
 » cun vive à son tour, & que dieu
 » m'ayant béni dans sa ferme , il faut
 » qu'il y bénisse pareillement les Ha-
 » nequins , les Maflards & les Pince-
 » mailles , c'est-à-dire , révérence par-
 » ler , qu'il en fasse des Jacques Firmins
 » en miniature. Or pour ce qui est de
 » cela , je le veux bien. N'ayant point
 » d'enfans , mon moulin , avec la
 » bénédiction divine , me donnera
 » tout autant de tintoin qu'il m'en
 » faut , pour n'être pas planté là dans

» mes vieux jours comme un piquet
 » les bras croisés ».

 Jusques ici le discours de Jacques Firmin sur votre lubie. J'ai ensuite consulté Monsieur notre Curé, qui sans s'expliquer sur le fond, me dit : *Mon enfant, le Je le veux est prononcé.* Et quand je lui objecte que j'avais dessein de pousser votre ferme un cinquième plus haut au bail prochain, & que sans vouloir faire tort à personne, dieu fait si seulement un seul de ces Maslards ou Hanequins est solvable, & quand il y aura des retards ou des pertes, pour qui en sera le profit; notre Pasteur hoche de la tête, me frappe sur l'épaule, & me dit : *Soyez tranquille, du profit il y en aura pour quelqu'un.* Voilà tout ce que j'en tire, & où en font les choses. Il faut que Monsieur me pardonne mon âpreté à les lui exposer naturellement; j'ai

promis d'obéir, mais je n'ai pas promis de me taire.

Maintenant, s'il est écrit que le serviteur doit céder au maître dans les occasions majeures, il faut aussi que le maître ait pour agréable de ne pas troubler la gestion du serviteur par ses vues pacifiques; il faut que je puisse soutenir vos droits & faire la guerre aux gens retors à mon contentement. Jacques Firmin a beau faire la poule mouillée, & me dire : *J'ai tous les jours que dieu donne, plus de grains à moudre que je n'en peux mettre en sacs*; je l'obligerai à me requérir, & en vertu de sa requisition, je prendrai *in flagranti* & ferai flanquer à l'amende ce mauvais pélican de Jérôme de l'Écu, & cet autre Antoine Gouju, qui avec votre permission sont plus rétifs que tous les ânes de Jacques Firmin ensemble, pour mener toujours moudra ailleurs qu'au moulin du Petit-Hur-

leur. Or le texte de notre Coutume , pag. 5 , §§. 26 & suivans parle clair.

« Et où le subject serait défaillant » de mener fondit bled au moulin » dudit Seigneur , il est permis à icelui » Seigneur , trouvant ledit moulrier » au dedans de son fief , conduisant » sa farine , la prendre , & icelle appli- » quer à lui ; déclaration préalable- » ment faite en justice. Toutefois audit » cas , la poche , harnois & bête por- » tant ladite farine , ne tombent en » commis ».

A la bonne heure pour la poche & la bête ; mais ce n'est pas tout.

« Et n'étant ladite farine trouvée au » fief dudit Seigneur , peut néanmoins » ledit Seigneur , ou autre ayant droit » de lui , faire convenir ledit subject , » pour avoir l'amende de deux sols six » deniers tournois , en laquelle il est » encouru , outre & par dessus le droit » de mouture , qui est aussi acquis

« audit Seigneur. Sauf néanmoins où
 » le subject serait boulanger , & le
 » moulin dudit Seigneur ne ferait pro-
 » pre à faire pain blanc », &c , &c , &c.

Or vous êtes propre , dieu merci ,
 à faire son , pain bis , pain blanc , fleur
 de farine & tout ce qu'il y a de plus
 fin & superfin. Donc il est clair
 que cela crie vengeance & demande
 prompte & courte justice. *Point de*
bruit ! la paix , la paix , Monsieur Go-
dard , est bientôt dit ; mais moi , Mon-
 sieur , je vous dis : *Faites-vous agneau ,*
& les loups vous mangeront. Il faut donc
 me laisser mettre ces hargneux à la
 raison , sans vous immiscer dans mes
 fonctions. J'ai encore une autre dif-
 cussion avec ce Jérôme sur une rede-
 vance annuelle d'un porc & de deux
 oies grasses à porter au château la
 veille de la Saint Martin. Il convient
 du porc , conteste les oies , n'en porte
 ni de maigres ni de grasses , & fait si

bien que tandis que je suis à éclaircir le fait en consultant consciencieusement nos parchemins , il ne vient de l'Ecu ni porc ni oies. Mais patience ! Quand Monsieur aura bien marqué son district & le mien ; quand je pourrai compter que vous ne mettrez pas plus d'entraves à mes principes , que je ne chercherai à contrarier vos idées qui m'offusquent , toute la machine ira rondement d'elle-même , & pourra devenir un objet d'admiration pour tout connaisseur en régie , dont le nombre diminue de jour en jour.

Monsieur notre Curé est bien content que vous ne jugiez pas à propos de vouloir entendre parler dans Champorcé-le-Vicomte de courones de rosières , ni de prix pour le meilleur chanvre & le meilleur froment , « parce » que , dit-il , ces prix ne sont bons » que pour l'arquebuse ou pour la » compagnie des arbalétriers ou bien

» à l'Académie de Châlons-sur-Marne
 » pour les gens savans, qui n'ayant
 » rien à faire, écrivent de beaux dis-
 » cours sur ce qu'ils ont oui dire. J'en
 » fais, dit-il, tout le cas que je dois,
 » parce que dans les longues soirées
 » d'hiver leurs brochures ne laissent
 » pas que d'avoir leur utilité pour
 » passer le temps ». Et sur ce que j'ai
 osé hazarder quelques objections, il
 m'a encore frapé sur l'épaule, en
 continuant : « Croyez-moi, Mon-
 » sieur le Régisseur, le bonheur des
 » campagnes ne tient pas à ces niaise-
 » ries ; il y faut autre chose, & on ne
 » nous éblouit point, nous autres prati-
 » ciens, avec des bluetes. Mais laissez
 » faire notre jeune & bon Roi. Priez
 » dieu tous les jours, qu'il lui don-
 » ne prospérité & santé & succès,
 » ainsi qu'aux braves régisseurs com-
 » me vous, auxquels il a confié le
 » régime de sa terre, dite royaume.

» de France ; & quand nous aurons
» la paix, vous verrez de vos deux
» yeux, comment on s'y prend pour que
» le peuple soit heureux & les cam-
» pagnes florissantes : je lis les nou-
» veaux édits, & je fais bien ce que
» je dis. En attendant, que Monsei-
» gneur, ainsi qu'il nous l'a promis
» de sa pure grace & générosité, nous
» fasse seulement ce petit bout de che-
» min, où bêtes & hommes restent si
» souvent embourbés dans l'arrière-
» saison, & qui est un vrai casse-cou ;
» & moyennant cette chaussée du vil-
» lage à la rivière, que nous appel-
» lerons LA CHAUSSÉE DU BON SEI-
» GNEUR, je vous promets sans prix
» ni fondation, qu'on parlera du fro-
» ment & du chanvre de Champorcé-
» le-Vicomte dans les quatre coins
» du royaume, & peut-être encore
» ailleurs. Vous me direz que ce petit
» bout de chemin n'est pas si petit,

» & qu'il en peut coûter gros à sa
 » Grandeur ; mais il ne faut pas dé-
 » goûter des bonnes actions , en les
 » montrant trop difficiles ; il n'y a que
 » le premier pas qui coûte ; quand
 » une fois la bourse est déliée , avec
 » du courage & de l'obstination on
 » voit la fin de tout. Je conviens avec
 » vous qu'un prix fondé aurait fait plus
 » de fracas dans les Affiches de Poi-
 » tiers & de Limoges : mais le petit
 » bout de chemin en fera plus dans
 » votre caisse , Monsieur le Régisseur ,
 » fans compter les bénédictions jour-
 » nalieres de nos habitans qui rappor-
 » teront gros à Monseigneur ; & quand
 » notre très-honorée Dame de paroisse
 » voudra visiter ses domaines , elle ne
 » courra pas risque de briser sa voi-
 » ture , avant d'avoir reçu notre en-
 » cens & notre eau bénite ».

Sur tout ceci je ne m'éloigne pas
 de l'avis de notre bon Pasteur , sur-
 tout si nous pouvions commencer

l'entreprise par corvées volontaires , à laquelle tous les habitans font résignés de bon cœur ; mais le malheur veut que vous ayez une dent contre les corvées comme contre les grosses fermes , & qu'on ne vous fera pas plus entendre raison sur les unes que sur les autres. Pour ce qui en est des rosieres , j'avoue que j'ai un peu regret à la belle fête que cela occasionne dans une paroisse , & où le Curé d'un côté , & le régisseur représentant le Seigneur de l'autre , font un rôle imposant & mémorable ; mais Monsieur le Curé m'a fermé la bouche avec sa faconde naturelle. « Vraiment , dit-il , les filles de Champorcé vous » auront bien de l'obligation de croire » qu'il leur faille des courones de » fleurs pour être sages & vertueuses. » Elles le font , dieu merci , & il n'y » a en ceci ni premiere ni derniere. » Mais aussi elles n'ont pas besoin de » ces simagrées ni de la charité qu'on :

» ajoute , pour trouver des maris ;
 » & je défie tout village à rosière de
 » me prouver , en compulsant les
 » registres de sa paroisse , autant de ma-
 » riages & de bons mariages , que j'en
 » fais , moi , bon an , mal an , dans la
 » mienne ».

Je ne suis pas médiocrement ravi que les discours d'un aussi savant & discret personnage que notre Curé , & qui est encore Bachelier en Théologie ; se trouvent conformes à vos propres idées , & de l'accord parfait qui en résulte entre les deux puissances spirituelle & temporelle. Rien de tout cela ne touchant essentiellement à ma manutention , je puis dire qu'il m'a entraîné par son éloquence ; & sans me permettre un avis dans ces matières abstraites , je me dois la justice de dire que je n'ai jamais fait grand cas de la nouvelle cuisine , & que je saurai me ranger du côté de la majorité sans qu'il m'en coûte. D'où je conclus que Monsieur daignera aussi

quelquefois se ranger de mon avis ,
 lorsque la raison milite pour moi ; de
 sorte que toutes nos dissensions pour-
 ront s'ajuster à l'amiable , & moi me
 dire toute ma vie , avec le plus pro-
 fond respect ,

MONSIEUR ,

A Champorcé - le-
 Vicomte , route de La-
 val , par Alençon , ce
 25 Mars , fête de l'An-
 nonciation , remise pour
 cause ; après la Nativité
 de Notre-Seigneur , l'an
 1780.

Votre très-humble
 & très-obéissant ser-
 viteur ,

ELOI GODARD,
 Régisseur de la Vi-
 comté de Champorcé
 & dépendances , de
 pere en fils.

E M I L I E

(après avoir commencé la lecture de cette
 lettre avec une extrême avidité , & conti-
 nué insensiblement avec beaucoup d'ennui ,
 de distraction , de fatigue , d'hésitation &
 d'impatience étouffée.)

Ouf !

L A M E R E .

Est-ce tout ?

EMILIE.

Comment, Maman, elle ne vous paraît pas assez longue ?

LA MERE.

Pardonnez-moi, je la trouve pour moi d'une longueur suffisante; mais comme vous aimez les affaires, je craignais qu'elle ne vous parût un peu courte.

EMILIE.

Mais qu'est-ce que c'est que tout cela, Maman ? Quel verbiage !

(Elle feuillette la lettre & cherche les mots.)

Grévé... Dépecé... Prorata... Le hic... Bon an mal an... Bien au soleil; & pourquoi pas dans la lune?... Corvée... Tin-toin... Re-re-de-vance... especes sonantes. Compulser les registres... sol-sol-vable.. In fla-fla-granti...
 En conscience, on s'y perd. Est-ce du français ? Est-ce de l'arabe ?

LA MERE.

Français ou arabes, ce sont autant

de termes que les gens qui aiment les affaires comme vous , savent au bout de leurs doigts.

E M I L I E.

Je vous assure , Maman , que je n'en comprends aucun . . . Et puis , je crois qu'il y a des fautes d'orthographe.

L A M È R E.

J'ignore jusqu'à quel point Monsieur le Régisseur de Champorcé est obligé de la favoir , & s'il a eu beaucoup de maîtres pour l'apprendre ; mais je connais des perſones qui en ont eu , & qui ne la savent pas trop bien.

E M I L I E.

Cela ſe peut , Maman ; mais j'en connais qui ſi elles ne la savent pas encore tout à fait , la ſauront ſûrement , ou elles diront pourquoi.

L A M È R E.

A la bonne heure . . . Mais on dirait que cette lettre de Champorcé ne vous

CONVERSATION. 427

a pas autant amusée que je l'avais espéré? Je crois qu'il faut vous donner votre revanche, & vous en chercher une plus intéressante dans ce carton.

E M I L I E.

Oh non, ma chere Maman, ne prenez pas cette peine; il ne faut pas toujours vous déranger pour moi.

L A M E R E.

Vous savez bien que rien ne me coûte, lorsqu'il s'agit de contenter vos goûts innocens; & celui que vous montrez de si bonne heure pour les affaires, non-seulement est de ce genre, mais il peut même avec le temps devenir très-utile. Je compte, par exemple, que vous manderez à votre papa ce que vous pensez de son différend avec le régisseur de Champorcé; cela lui fera sûrement plaisir, & pourra lui donner des idées...

E M I L I E.

Franchement , je crois que mon papa se moquerait bien de moi . . . Tenez , ma chere Maman , tout considéré , il vaudra peut-être mieux de renvoyer les secrets d'affaires à l'année prochaine , c'est-à-dire , jusqu'à ce que j'y comprenne quelque chose : si ce n'est pas l'année prochaine , ce sera celle d'après.

L A M E R E.

A la bonne heure ; mais en attendant , Emilie me soupçonnera de manquer de confiance en elle , de lui faire des cachoteries . . . Que fais-je ? Car je vois que j'ai été la victime de beaucoup de faux jugemens.

E M I L I E.

A dire vrai , je croyais les secrets d'affaires plus intéressans & plus beaux.

L A M E R E.

Et lorsque vous vous trompez , il

faut que votre injustice retombe sur moi ?

EMILIE.

Vous savez bien, ma chere Maman, que les enfans ne sont pas sages, qu'ils se mêlent à tort & à travers de ce dont ils n'ont que faire, qu'ils jugent de tout comme des imbécilles ou des étourdis, qu'ils se mettent des chimeres dans la tête qui n'ont pas le sens commun, & puis, quand ils voient les choses comme elles sont, ils restent tout fots. Voilà mon histoire en trois mots.

LA MERE.

Après cette découverte, je dois me flater au moins de n'être plus soupçonnée légèrement une autre fois.

EMILIE.

Dieu m'en préserve ! Il n'est pas permis de tomber deux fois dans une faute impardonnable. Mais dites-moi,

ma chere Maman , est-ce que vous comprenez ces lettres , là tout couramment ?

L A M E R E.

Mais oui , à-peu-près.

E M I L I E.

Et comment avez-vous la patience de les lire & de vous occuper de ces billevesées , vous qui êtes si aimable ?

L A M E R E.

Je vous remercie du compliment ; vous voulez réparer vos torts.

E M I L I E.

Sans compliment , cela doit vous paraître bien dur & bien insupportable : car je peux vous avouer à présent ingénument que cette lettre m'a cruellement ennuyée , & j'ai vu le moment où il m'était impossible de l'achever.

L A M E R E.

En effet , je vous ai remarqué de l'inquiétude sur votre chaise ; mais

CONVERSATION. 431

j'en accusais l'enchantement où je vous croyais de vous occuper d'affaires. C'était donc tout au contraire de l'ennui ?

EMILIE.

Et comment faites-vous, Maman, pour y résister, sur-tout si toutes les lettres de ce carton sont comme celle de Monsieur le Régisseur de Champorcé, & si tous les secrets d'affaires ressemblent aux siens ? O l'ennuyeux personnage !

LA MERE.

Je vous l'ai déjà dit, il faut faire ses affaires, parce qu'il faut remplir ses devoirs.

EMILIE.

C'est donc un devoir indispensable de s'ennuyer d'affaires ? Car je parierais à présent, qu'il n'y en a pas une seule qui soit gaie ou amusante.

LA MERE.

Si l'on veut conserver son bien, le

transmettre à ses enfans , & en attendant en jouir pour leur donner une éducation convenable , il faut s'en occuper. Si vous négligez vos affaires, si vous les laissez tomber en désordre, vous êtes bien sûre que personne n'y prendra plus d'intérêt que vous n'en prenez vous-même.

E M I L I E.

Et toujours pour vos enfans ! Vous pensez donc toujours à vos enfans ?

L A M E R E.

C'est le devoir le plus cher & le plus sacré d'une mere.

E M I L I E.

Et toutes les meres remplissent-elles ce devoir ?

L A M E R E.

Oui certes , toutes celles qui méritent ce nom.

E M I L I E.

Tenez , Maman, je crois que toutes
les

les meres font quelquefois ; comme vous êtes tous les jours.

L A M E R E.

Emilie , vous êtes aujourd'hui en train de me dire des douceurs.

E M I L I E.

Je vous dis vos vérités.

L A M E R E.

Cependant il n'y a qu'un instant que vous aviez bien des griefs contre moi.

E M I L I E,

(*en l'embrassant.*)

Ah , Maman , des griefs ! Quel mot ! Permettez-moi de vous rappeler ce que vous disiez l'autre jour , *qu'il faut prendre garde aux termes dont on se sert dans la conversation , sans quoi on brouille toutes ses idées.* Je croyais que vous manquiez de confiance en moi ; mais je savais qu'elle ne peut s'exiger ; je me disais : Elle m'aime tendrement , c'est l'essentiel ; la confiance viendra

Tome I.

T

quand elle pourra. Graces au régisseur de mon papa, je vois que c'est ma faute, si elle n'est pas déjà venue, & que ce n'est pas la vôtre, si je suis ignorante & un peu imbécille.

L A M E R E.

Mais je me flate qu'avec le temps l'ignorance & l'imbécillité disparaîtront.

E M I L I E.

Certainement, Maman. Avec les années viendra la sagesse, viendra la réflexion, viendra la prévoyance, viendront la vérité & le secret. N'est-ce pas tout cela que vous attendez de moi ?

L A M E R E.

Comment la vérité & le secret ; & pourquoi la prévoyance ?

E M I L I E.

Mais oui, Maman. Quand je vous fais une confidence, je vois que vous

CONVERSATION. 435

me dites toujours vrai , que vous ne répétez jamais ce que je vous confie ; & puis encore , que vous m'annoncez toujours d'avance ce qui m'arrivera. N'est-ce pas en trois mots *vérité* , *secres* & *prévoyance* ?

L A M E R E.

Hem ! Je ne me savais pas si bien observée.

E M I L I E.

Enfin je veux avoir à ma fuite toute cette kyriele de vertus solides , comme vous les appelez. Et quant à l'ignorance , vous m'avez dit que si je refais ignorante , on n'aurait pas bonne opinion de moi : or je veux absolument qu'on ait bonne opinion de moi.

L A M E R E.

Et vous avez grande raison.

E M I L I E.

Voilà pourquoi je me suis dépêchée bien vite , bien vite , d'apprendre à lire & à écrire.

T 2

436 *D O U Z I E M E.*

L A M E R E.

Ah, vous ne vous êtes pas dépêchée si vite, si vite.

E M I L I E.

Mais un peu vite. Et à présent je me dépêche vite aussi d'apprendre l'histoire, la géographie, ... enfin tout.

L A M E R E,

Oui. N'avez-vous pas eu déjà cinq leçons ?

E M I L I E.

C'était aujourd'hui la sixième.

L A M E R E,

Eh bien, vous ne dites plus mot ?

E M I L I E.

C'est que je suis toute étonnée, Maman.

L A M E R E.

Et de quoi ?

E M I L I E

Vous avez ordinairement la bonté de m'encourager, & à présent il semble que vous ne soyez pas contente.

L A M E R E.

Pardonnez-moi; mais comme vous commencez à faire un grand étalage de la vîtesse que vous avez mise à apprendre fort peu de chose, j'ai cru qu'il était temps de vous inviter à apprécier au juste votre mérite.

E M I L I E.

Mais enfin, Maman, je fais bien lire & bien écrire.

L A M E R E.

Distinguons. Bien lire, j'en conviens. Ecrire... passablement, soit; vous commencez à bien former vos lettres. Reste à comparer votre science avec votre âge, & à savoir s'il y a de quoi se vanter si fort.

E M I L I E.

Vous ne le croyez pas, Maman?

L A M E R E.

Imaginez que votre petite amie Rosalie se vantait hier à sa mere d'avoir

T 3

appris en très-peu de temps à bien mettre ses gants , à se chauffer & à se déchauffer toute seule.

E M I L I E.

C'était donc pour la faire rire , car tout le monde en fait autant , je crois ?

L A M E R E.

Eh bien , il n'y a guere plus de vanité à tirer de savoir lire & écrire , que de savoir se chauffer & se déchauffer ; il n'est pas plus permis d'ignorer l'un que l'autre.

E M I L I E.

Mais , Maman , je vous parlais comme dans nos effusions de confiance , & ce n'était pas pour tirer vanité de rien. Il y avait peut-être un peu d'étalage , mais non pas de ma science présente , mais de celle que je me proposais d'acquérir.

L A M E R E.

Ah , c'est autre chose ; & lorsqu'il

en fera temps, vous me trouverez toute prête à crier au miracle.

E M I L I E.

Convendez cependant qu'on n'apprend pas à lire comme à se chauffer, & que c'est une chose bien difficile.

L A M E R E.

J'en conviens; mais comme c'est une peine que tout le monde a éprouvée & surmontée à son tour; comme personne, de ma connaissance au moins, n'est encore mort à cette peine, j'en conclus que l'effort n'est pas grand, & bien moins encore merveilleux.

E M I L I E.

Cela m'a pourtant bien ennuyée.

L A M E R E.

Cela vous prouve que vous n'êtes pas une merveille de la nature, comme quelqu'un qui nous aurait écoutées, aurait pu l'inférer de vos discours. Vous ne savez au fond rien de plus

T 4

que ce que savent tous les enfans de votre âge ; j'en connais même beaucoup qui sont bien plus avancés que vous du côté des connaissances.

E M I L I E.

Ah , Maman , vous m'affligez.

L A M E R E.

Consolez-vous , ce n'est pas votre faute , c'est la mienne. Je n'ai pas voulu peut-être que vous fussiez instruite & savante de trop bonne heure ; & pour vous rendre complètement justice , je conviendrai que pour une ignorante , vous ne causez pas mal quelquefois.

E M I L I E.

Vraiment , je fais bien pourquoi ; c'est que j'ai eu une excellente maîtresse.

L A M E R E.

Comment , encore un compliment ?

EMILIE.

On ne peut donc plus dire les choses comme elles sont ?

L A M E R E.

Les louanges en face sont rarement convenables.

EMILIE.

Eh bien, Maman, pour vous satisfaire, je vais vous blâmer. Vous dites que c'est votre faute si je suis ignorante, pourquoi avez-vous commis cette faute ? Si vous aviez voulu m'instruire, comme vous m'avez appris à causer, je serais plus avancée, & je vous ferais honneur.

L A M E R E.

Il n'y avait qu'une petite difficulté à cela.

EMILIE.

Laquelle donc ?

L A M E R E.

C'est que pour instruire, il faut être

T 5

instruite ; & comment aurais-je fait , moi qui suis malheureusement très-ignorante ?

E M I L I E.

Allons , Maman , vous badinez.

L A M E R E.

Je vous dis la vérité. Je ne me permets point de fixer les bornes du savoir aux perſones de notre ſexe , peut-être ne faut-il pas même une règle générale à cet égard ; mais du temps de mon enfance ce n'était pas l'usage de rien apprendre aux filles. On leur enseignait les devoirs de religion tant bien que mal , pour les mettre en état de faire leur première communion. On leur donnait un fort bon maître à danser , un fort mauvais maître de muſique , & tout au plus un médiocre maître de deſſin. Avec cela un peu d'histoire & de géographie , mais ſans aucun attrait ; il ne s'agissait que de retenir des noms & des dates , qu'on oubliait dès que

le maître était réformé. Voilà à quoi se réduisaient les éducations soignées. Sur-tout on ne nous parlait jamais raison; & quant à la science, on la trouvait très-déplacée dans les personnes de notre sexe, & l'on évitait avec soin toute espèce d'instruction.

EMILIE.

Comment avez-vous donc fait, Maman? Car enfin vous savez à-peu-près tout, & de quelque chose que l'on parle, je ne vous vois jamais embarrassée; on vous trouve toujours au logis, comme dit Monsieur de Perfeuil.

LA MERE.

C'est que les sujets de la conversation journalière n'exigent pas une grande étendue de connaissances; la raison, la réflexion, l'expérience, l'usage du monde & l'instruction la plus légère suffisent pour cela. Quant au peu que je puis savoir & qui se

T 6

réduit à très-peu de chose , c'est à vous , Emilie , que j'en ai l'obligation.

E M I L I E.

Comment , ma chere Maman ? En voilà bien d'une autre ! Je vous ai donné leçon peut-être ?

L A M E R E.

Vous l'avez dit. Ne fallait-il pas se préparer à vous mieux élever , un peu mieux du moins , qu'on ne nous élevait de notre temps ?

E M I L I E.

Eh bien , Maman , si vous voulez , nous pouvons achever notre éducation ensemble ; ce sera à qui fera le plus de progrès. J'ai déjà deux maîtres dont vous n'avez que faire ; prenons-en encore deux ou trois à nous deux , & nous étudierons toute la journée ensemble.

L A M E R E.

Je suis même sûre que cela vous

paraîtrait fort agréable le premier jour, & peut-être encore le lendemain; mais le surlendemain!...

EMILIE.

Qu'est-ce que vous craignez pour le surlendemain?

LA MERE.

L'ennui & la fatigue. Vous vous trouveriez fort à plaindre d'être si obsédée de maîtres. Je fais fort bien que les enfans aiment les nouveaux arrangemens à la passion, ils s'en promettent mille plaisirs & satisfactions; mais comme ils ne sont plus nouveaux le surlendemain, ils s'en dégoûtent tout aussi vite. A ne vous rien cacher, je ne remarque pas en vous une grande avidité de savoir; il me semble que vous êtes de ces personnes qui veulent apprendre les choses à leur aise, sans faire de grands efforts d'attention ni d'application.

E M I L I E.

Vous dites cela , Maman , parce que je m'ennuie quelquefois un peu à mes leçons. Mais c'est qu'il passe tant de choses par la tête , sur-tout quand on est obligée de rester assise ; on ne fait comment faire pour la fixer & ne pas battre la campagne.

L A M È R E.

C'est parce que ce qu'on vous enseigne ne vous intéresse pas assez : car quand les choses vous plaisent , vous n'avez point de distractions. Or jugez si vous aviez deux ou trois maîtres de plus ! Ce serait le meilleur moyen de vous dégoûter pour jamais de toute espèce d'étude & d'application.

E M I L I E.

Mais vous ne songez donc pas , ma chère Maman , que nous aurions ces maîtres ensemble ? Cela serait tout différent. Ils ne m'ennuient que parce

que je suis là seule avec ma bonne, & qu'ils viennent à une heure réglée. Quand cette heure sone, cela ne fait pas toujours plaisir. S'ils voulaient venir à l'improviste, ils me trouveraient beaucoup mieux disposée; il n'y a que le moment de s'y déterminer qui coûte. Et ne croyez pas, Maman, qu'ils m'ennuient toujours; je prévois au contraire que tous les jours ils m'amuseront davantage. Si vous m'en ôtiez un, je vous assure que vous me feriez bien de la peine. Tout considéré, si vous vouliez, nous pourrions passer toute la journée à prendre leçon. Réfléchissez à ce projet, ma chère Maman, vous verrez qu'il en vaut la peine.

L A M E R E.

J'ai consulté là dessus une grande maîtresse qui n'y veut pas absolument consentir.

E M I L I E.

Et qui donc ?

L A M E R E.

La nature.

E M I L I E.

Comment, elle vous a parlé ?

L A M E R E.

Elle vous a choisie pour son interprete auprès de moi.

E M I L I E.

Je ne savais pas qu'elle m'eût fait cet honneur-là.

L A M E R E.

Comme je ne vous vois guere un peu tranquille que pendant que nous causons ; comme le reste du temps , c'est-à-dire , à-peu-près tout le long de la journée , je vous vois continuellement courir , sauter , vous tourmenter , vous fatiguer & m'importuner de toutes sortes de bruits & de mouvemens ; j'en ai conclu que vous ne

meniez pas une vie aussi pénible pour votre plaisir , mais que la nature vous commandait , sans vous consulter ; qu'elle avait besoin de cette agitation continuelle pour vous fortifier , vous faire croître , développer en vous toutes les forces diverses dont elle vous avait douée.

E M I L I E.

Mais , Maman , le mal est de vous être importune : car pour moi , je vous assure que je ne m'aperçois pas de ma vie pénible ; je n'en dors que mieux ; & je ne me sens jamais lasse.

L A M E R E.

Quoiqu'il en soit , j'ai craint de contrarier la nature dans ses opérations , en vous assujétissant trop tôt à une vie sédentaire , même aux convenances les plus légères de la société , même à la plus légère application au-delà d'une petite demi-heure ; j'ai tremblé d'offenser , par une instruction

trop précoce , ces fibres si délicates & si tendres , avant de leur avoir laissé prendre leur ressort & leur consistance , & d'affaiblir cette énergie merveilleuse de l'enfance , en voulant la captiver , l'exercer ou la diriger trop tôt. Vous savez qu'on ne peut pas prendre ses leçons en courant ni en sautant , encore moins sans attention & sans application : ne voulant pas de votre application , j'ai sacrifié les leçons , & j'ai dit : Voyons ce qui arrivera de notre petite sauvage. Si à son âge le vœu de la nature s'est concentré tout entier dans le développement des forces physiques , il ne faut donc pas la distraire de son travail par un développement prématuré des forces morales : on ne peut pas être en deux endroits à la fois. J'ai été si pénétrée de cette vérité que , si je m'en étais crue , peut-être ne sauriez-vous pas encore lire.

E M I L I E.

Ah, Maman, songez donc, comme cela ferait honteux !

L A M E R E.

Toutes les fois que je vous ai vue alonger le visage en prenant votre livre, ou bien avaler clandestinement vos larmes, quand la redoutable opération d'épeler & de rassembler vos syllabes, n'allait pas à fouhait, j'étais tentée de congédier Monsieur Collier, & de lui dire : Monsieur, je vous prie de revenir, quand elle aura dix ou douze ans. Apparemment que la nature ne veut livrer les enfans à nos instructions, que lorsqu'elle a achevé ou du moins bien avancé leur éducation physique. Peut-être en les forçant plutôt à l'attention, à l'application & par conséquent à une contenance plus tranquille, croisons-nous ses vues les plus essentielles. Nous pourrions ressembler à des chirurgiens

ignorans & téméraires, qui en voulant hâter une organisation tardive, ou en corriger une vicieuse qui n'existe souvent que dans leur tête, estropient pour la vie.

E M I L I E.

Ah, Maman, je me souviens fort bien, & de cette mine alongée, & de tout ce bel enfantillage qui me faisait pleurer des yeux & rire de la bouche en même temps. Il y aurait bien de quoi pleurer tout de bon aujourd'hui, si je ne savais pas lire.

L A M E R E.

La crainte de me singulariser, & plus encore de faire un essai malheureux, vous a sauvée de ce danger. On peut courir de grands risques, en s'écartant de la route ordinaire. Il faut être bien confiante, pour croire à ses opinions qu'aucun succès n'a encore justifiées, de préférence aux institutions que la sagesse publique a confa-

crées. Il vaut mieux , fans doute , s'en tenir à l'expérience commune , que de s'exposer à un tort irréparable , en tentant fans succès une expérience nouvelle. La hardiesse ne sied à notre sexe dans aucun genre. Cette seule considération vous a peut-être préservée , ma chere amie , du danger d'être une merveille. On a dit qu'une femme parfaite est celle dont on n'entend jamais parler ni en bien ni en mal ; ainsi j'espere qu'on ne pourra jamais vous citer en rien,

E M I L I E,

Que pour savoir bien lire ; ce dont je suis très-charmée aujourd'hui , malgré ce qu'il m'en a coûté : je ne prévoyais pas alors combien cela m'amuserait un jour.

L A M E R E.

Vous voyez que sans faire semblant de rien , je vous ai mise dans le secret de mon plan d'éducation : vous voilà

ma confidente ; il ne me manque plus qu'à vous demander vos conseils dans l'occasion.

E M I L I E.

Je ne vous les refuserai pas , ma chere Maman , en temps & lieu , c'est-à-dire , quand je verrai un peu plus loin que mon nez. Entre nous , je peux bien vous avouer qu'il y a eu , par-ci , par-là , dans vos propos , de petites choses que je ne comprends pas bien. Cette énergie , ces fibres , ces développemens , je ne fais pas trop ce que c'est que tout cela ; mais je n'ai pas voulu faire semblant de rien. Et puis , cela ne m'a pas ennuyé comme Monsieur le Régisseur avec ses éternelles représentations. Ce n'est pas là de l'arabe ; vous parlez français , ma chere Maman , & si je n'entends pas tout , je ne veux pas au moins avoir l'air d'être inepte à vos secrets comme aux secrets d'affaires.

CONVERSATION. 455

L A M E R E.

Vous avez raison de vous plaindre. J'ai fait un long verbiage pour vous dire que nous n'aurons des maîtres qu'à mesure que l'effervescence du premier âge se calmera, & que l'à-propos & le besoin de l'instruction se manifesteront.

E M I L I E.

Je prévois, Maman, que cela peut arriver du soir au lendemain. Tenons donc nos maîtres tout prêts, car ce moment approche à grands pas.

L A M E R E.

Eh bien, nous le guéterons, de peur qu'il ne nous échape.

E M I L I E.

Mais voilà présentement une autre idée qui me brouille la tête.

L A M E R E.

Et quoi donc ?

E M I L I E.

Vous souvient-il, Maman, de tout

ce monde qui vint la veille du départ de mon papa ?

L A M E R E .

Oui , je me souviens de cette soirée comme d'une des plus défagréables qu'on puisse passer.

E M I L I E .

Vraiment oui. L'on était venu à cause du départ de mon papa. Je croyais que tout le monde en aurait le cœur gros comme vous & moi ; & point du tout ; on n'a cessé de parler ; je dirai même de bavarder , sans lui témoigner le moindre regret sur son départ.

L A M E R E .

C'est qu'excepté à vous & à moi , ce départ était la chose du monde la plus indifférente à tous ceux qui étaient là. Ils remplissaient un devoir d'usage & de société ; ils étaient venus pour donner une marque d'attention , & non une marque d'intérêt. Comme il n'y avait

avait parmi eux personne de nos amis particuliers, ni même de notre société, la conversation ne pouvait rouler que sur la pluie & le beau temps, ou sur d'autres lieux communs assez fastidieux. Quand on les a débités tant bien que mal, & qu'on est resté le temps suffisant, on s'en va, fort content d'être débarassé de sa visite,

E M I L I E.

Et pourquoi la faire, si elle n'amuse pas ?

L A M E R E.

Pour se gêner & se faire perdre son temps réciproquement.

E M I L I E.

Mais, Maman, cela est bête.

L A M E R E.

Tout ce qui a ses avantages dans ce monde, a aussi ses inconvénients. Ce sont les inconvénients de la société.

E M I L I E.

Eh bien, vous rappelez-vous com-

me ils se sont moqués de cette dame? ..
 J'ai oublié son nom... Cette dame
 qui est si savante? .. Comment s'ap-
 pelle-t-elle déjà?

L A M È R E.

Son nom n'y fait rien. Je vous avoue
 franchement que je ne me rappelle
 rien du tout, ni de cette dame, ni de
 ceux qui s'en moquaient; j'étais dis-
 traite ce jour là. Qu'est-ce qu'ils en
 disaient donc?

E M I L I E.

Monsieur le Comte de Vieuxpont
 disait qu'il ne lui manquait qu'un bo-
 net de docteur; & qu'on ne pouvait
 pas dire un mot en sa présence, qu'elle
 ne citât un atteur grec ou latin. Cela
 fit poufer de rire ce gros monsieur
 qui avait un habit verd & une veste si
 riche, & qui disait: Elle étale toujours
 sa science, pendant qu'elle ne fait pas
 seulement le prix d'un poulet; elle
 ferait bien mieux d'apprendre à parler

à sa fille , qui ne fait pas lire , que de perdre son temps à nous endoctriner.

L A M E R E.

Voilà des propos vraiment spirituels ! Et votre pere que disait-il à cela ?

E M I L I E.

Mon papa ? Rien du tout. Je crois qu'il n'y était pas plus que vous , Maman , & qu'il pensait à autre chose.

L A M E R E.

Eh bien , nous avons eu tort tous les deux. C'est toujours la faute du maître ou de la maîtresse de la maison , quand on déchire chez eux les absens. Quoique nous ne connaissions point du tout cette dame dont il a été question , je suis fâchée à présent de n'avoir pas été plus attentive , pour prévenir ces propos.

E M I L I E.

Mais , Maman , on ne peut pas faire

V 2

taire le monde qui vient chez vous en visite , comme de petits enfans qui bavardent mal à propos.

L A M E R E.

Pardonnez-moi. On peut sans pédanterie & sans affectation faire en sorte que rien ne se dise chez vous , que vous ne foyez bien aise d'entendre. Je ne défends aucun sujet de conversation : cependant vous devez avoir remarqué que jamais on ne déchire chez moi les absens , encore moins les inconnus.

E M I L I E.

Cela se peut, Maman ; je n'y avais pas pris garde.

L A M E R E.

C'est que la médifance est de tous les vices de la société celui qui m'est le plus antipathique.

E M I L I E.

Oui , cela est triste de s'occuper toujours de défauts & d'imperfections.

CONVERSATION. 451

Mais, Maman, pour revenir à nos moutons, s'il est honteux de ne rien savoir, pourquoi se moque-t-on de la science? C'est ce qui me brouille la tête.

L A M E R E.

C'est une chose à examiner. Je me rappelle qu'il y a une de vos compagnes, dont la société ne vous plaît pas beaucoup. N'est-ce pas Mademoiselle de Perseuil?

E M I L I E.

Cela est vrai, Maman; elle m'ennuie un peu.

L A M E R E.

Et pourquoi?

E M I L I E.

Vous le savez bien; c'est une de mes confidences.

L A M E R E.

Dites-le moi encore, s'il vous plaît; je ne m'en souviens pas bien.

V 3.

E M I L I E.

Mais c'est qu'elle parle toujours d'elle, de ce qu'elle a dit, de ce qu'elle a fait, de ce qu'elle a appris... Quand on veut jouer, (car enfin, Maman, on ne nous rassemble pas pour faire les savantes,) elle ne veut pas ; on dirait que c'est au dessous d'elle de jouer avec nous ; elle prend le ton, & se donne toujours pour exemple.

L A M E R E.

Et vous ne trouvez pas cela bien ?

E M I L I E.

Je ne fais si cela est bien ou mal ; mais cela m'ennuie.

L A M E R E.

Vraisemblablement la dame en question aura eu le même tort avec ces messieurs, qui l'ont si peu ménagée dans leurs propos. Car vous jugez bien que ce n'est pas de la science en elle-même dont on s'est moqué, mais

de la maniere dont cette dame se vante de la siene.

EMILIE.

Cependant il faut bien montrer aux autres ce que l'on fait, si l'on ne veut pas passer pour ignorante.

LA MÈRE.

Mais ce n'est pas pour le montrer aux autres, qu'on est savant. Les vrais savans ne parlent même jamais de leur science dans la société, tout comme on a observé que les personnes vertueuses n'affichent jamais la vertu; elles se contentent de l'avoir dans le cœur, mais elles ne l'ont guere à la bouche. D'après ces observations on pourrait supposer que la dame en question n'est pas vraiment savante.

EMILIE.

Mais si l'on ne montre pas sa science, comment le monde la connaît-il ?

L A M È R E .

Allez-vous au devant de ceux qui viennent ici pour leur dire : Je fais lire, je fais un peu broder, je commence à faire de la tapisserie ?

E M I L I E .

Non, Maman.

L A M È R E .

On fait pourtant à-peu-près que vous n'ignorez pas ces différentes choses.

E M I L I E .

Je le crois bien, on me les voit faire.

L A M È R E .

Et avec la même sûreté on juge à la manière dont vous écoutez la conversation, à la manière dont vous répondez lorsqu'on vous adresse la parole, on juge, dis-je, très-parfaitement, si vous êtes instruite ou ignorante.

E M I L I E .

Sans qu'il soit besoin d'étaler ?

L A M E R E.

Sans qu'il soit besoin d'étaler. Lorsqu'on vous trouve au logis, comme vous disiez tout à l'heure, l'on s'en aperçoit tout de suite ; & lorsque vous n'y êtes pas, on le voit avec la même vitesse.

E M I L I E.

Cela pourrait bien être. Mais, Maman, si l'on ne parle jamais devant moi des choses que je fais, on supposera que je ne suis jamais au logis ? Cela sera fâcheux ; mon logis passera pour le domicile de l'ignorance.

L A M E R E.

Eh bien, c'est un des motifs qui doivent vous engager à apprendre promptement ce que vous ne savez pas, à étendre tous les jours vos connaissances. Plus vous serez instruite, moins il y aura de sujets de conversation qui vous soient étrangers.

E M I L I E.

Je sens cela , par exemple , parfaitement.

L A M È R E.

Cependant j'en reviens toujours à dire , qu'on ne s'instruit pas pour le plaisir de paraître instruite.

E M I L I E.

Et moi , j'en reviens aussi à dire , qu'il n'y a aucun plaisir à passer pour ignorante.

L A M È R E.

A la bonne heure ; mais l'instruction a un but bien plus grand & plus noble que celui d'une vaine ostentation de science.

E M I L I E.

Lequel donc ?

L A M È R E.

Lorsque vous portez vos soins à cultiver votre raison , à l'orner de connaissances utiles & solides , vous ouvrez autant de sources nou-

CONVERSATION. 467

velles de plaisir & de satisfaction; vous vous préparez autant de moyens d'embellir votre vie, autant de ressources contre l'ennui, autant de consolations dans l'adversité, que vous acquérez de talens & de connaissances. Ce sont des biens que personne ne peut vous enlever, qui vous affranchissent de la dépendance des autres, puisque vous n'en avez pas besoin pour vous occuper & pour être heureuse; qui mettent au contraire les autres dans votre dépendance : car plus on a de talens & de lumières, plus on devient utile & nécessaire dans la société. Sans compter que c'est le remède le plus efficace & le plus sûr contre le désœuvrement, qui est l'ennemi le plus redoutable du bonheur & de la vertu.

E M I L I E.

Ah, j'aurai tant de fleches dans mon

carquois contre cet ennemi dange-
reux, que je le tuerai.

L A M E R E.

Comment, voilà qui est tout à fait
poétique!

E M I L I E.

Vous ne vous souvenez donc plus
des fleches d'Apollon d'hier au soir?

L A M E R E.

Vraiment, j'en étais fort loin en ce
moment. Voilà pourtant ce que c'est
que de montrer sa science à propos &
sans affectation!

E M I L I E.

J'ai déjà appris à coudre, à raccom-
moder mes mouchoirs, à avoir soin
de mes nipes, à travailler un peu en
broderie, à faire aussi un peu mes
ajustemens & ceux de ma poupée.

L A M E R E.

Vous ennoblissez un peu l'aiguille,
en la plaçant parmi vos fleches; mais
il n'y a pas grand mal à cela. Il est

CONVERSATION. 469

certain qu'en vous appliquant aux ouvrages convenables à notre sexe, vous avez une bonne fleche de plus dans votre carquois contre le désœuvrement, & vous apprenez à vous passer des autres. Ainsi voilà du profit tout clair : liberté & force. Joignez à ces occupations celles de l'esprit, celles qui donnent du ressort & du nerf à l'ame, & vous avancerez sensiblement vers la perfection.

E M I L I E.

Ah, s'il plaît à dieu, j'irai un train de chasse... Mais, Maman, quand on est instruite, on n'a donc jamais le temps de jouer ?

L A M E R E.

Pardonnez-moi. On se délasse du moins, on se repose, on s'amuse ; à la vérité d'une manière moins frivole que les enfans.

E M I L I E.

De ma vie, Maman, je ne vous ai

vu jouer à aucun jeu ; je vous ai toujours vu occupée.

L A M E R E.

Petite ingrate , combien de fois n'ai-je pas joué avec vous à votre petit ménage , jusqu'à la fatigue même ?

E M I L I E.

Cela est bien vrai , ma chere Maman ; mais c'était pure complaisance de votre part ; cela ne vous amusait point du tout , quoique vous eussiez la bonté d'en faire semblant.

L A M E R E.

Il viendra un temps où votre poupée , votre lanterne magique , votre ménage ne vous amuseront plus non plus. Voilà pourquoi il est bon de vous préparer insensiblement , dès à présent , des ressources pour ce temps là.

E M I L I E.

Ah , je vous demande grâce pour ma lanterne magique. Je l'aimerai toujours celle là.

L A M E R E.

Soit, je l'aime aussi assez; & pour vous le prouver, si cela vous convient, je vous prie de me la montrer: car vous devez être lasse de causer, & moi je n'en peux plus.

E M I L I E.

Maman, voulez-vous que je demande de la lumière? Il y a un gros quart-d'heure que nous sommes dans l'obscurité.

L A M E R E.

Vous ferez fort bien.

E M I L I E.

Et dès que j'aurai allumé, vous verrez, Madame, l'intérieur de Saint-Pierre de Rome, & sa façade avec la fameuse colonnade; & la place de Navone avec ses fontaines; & la fontaine de Trévi; & l'intérieur de l'église, dite la Rotonde & éclairée par le comble; & le palais de Caserte; & le dôme de Milan avec toutes ses petites

472. DOUZIEME CONVERSATION.

figures ; & la maison quarrée ainsi que la fontaine de Nîmes ; & la colonade du Louvre ; & l'église de Saint-Paul de Londres ; & l'intérieur du Panthéon de Londres ; & l'hôtel-de-ville d'Amsterdam ; & la maison d'Opéra de Berlin ; & le nouveau palais de Sans-Souci ; & le palais de l'Hermitage de l'Impératrice de Russie , à Pétersbourg , sur la Newa ; & son superbe lac de Czarskozélo avec le pont de marbre ; & tant d'autres curiosités dignes de toute votre attention.

L A M E R E.

Je ne fais si j'aurai le front de voir tout cela *gratis*. Avec une machine si bien meublée & ce ton de voix si mélodieux & si attrayant , vous feriez fortune à la foire.

Fin du premier Volume.

Del'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe.



7. 21









